

2572

Socin Zophly

A.U.B

1957



736
C.685
LIBRARY

INTERNATIONAL COLLEGE
SMYRNA, PARADISE, TURKEY.

DE

936
C.67
L'EMPIRE OTTOMAN

JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE 1909

2572 PAR

L. COLLAS

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET MISE AU COURANT

Par E. DRIAULT

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRAIRIE ABAJOLI
SMYRNE

OUVRAGES DE M. E. DRIAULT

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

- La question d'Orient, depuis ses origines jusqu'à nos jours avec une préface de M. GABRIEL MONOD, de l'Institut 1 vol. in-8, 4^e édit. (Récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques). 7 fr.
- Problèmes politiques et sociaux. 1 vol. in-8, 2^e édition refondue 7 fr.
- La politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808). 1 vol. in-8 (Récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques) 7 fr.
- Napoléon en Italie (1800-1812). 1 vol. in-8. 10 fr.
- La question d'Extrême-Orient. 1 vol. in-8. 7 fr.
- Vue générale de l'histoire de la Civilisation. 2 vol. in-12 avec 218 gravures et 34 cartes dans le texte. (I. Les origines. — II. Les temps modernes). (Récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques). 7 fr.
- Histoire politique et sociale (1815-1909). Évolution du monde moderne. En collaboration avec M. G. MONOD. 1 vol. in-12 avec gravures et cartes dans le texte. 5 fr.
- Le monde actuel. Tableau politique et économique. 1 vol. in-8. 7 fr.
- La politique extérieure du premier Consul. 1 vol. in-8. 7 fr.

AVANT-PROPOS

L'intérêt qui s'attache à la Turquie est attesté par les nombreuses publications qu'elle a inspirées dans ces derniers temps. Sans parler des brochures et des articles de revue, M. Rolland, dont les lecteurs de la *Bibliothèque utile* ont pu apprécier le talent, a donné, sur l'Empire ottoman, un excellent ouvrage où la perfection de la forme se joint à la solidité du fond. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à la *Turquie contemporaine* ceux qui voudraient étudier d'une manière approfondie la situation actuelle de ce pays. M. Ubicini, dans des pages pleines de charme, nous a initiés aux mœurs de sa population et aux conditions de son existence; beaucoup d'autres ont abordé le même sujet. Nous n'avons la prétention ni de remplacer ni de surpasser tant d'écrivains distingués. Mais, il nous a semblé qu'en traitant un point spécial, une époque déterminée de l'histoire des Turcs, ils

laissaient une lacune à combler. Le présent d'aucun peuple ne peut être connu, si l'on ne projette sur lui la lumière du passé.

Tout le monde s'occupe de l'Empire ottoman, combien est-il de personnes qui soient familiarisées avec ses commencements, ses jours de prospérité et de décadence? Les faits même voisins de nous, l'insurrection de la Grèce, la guerre de Mamoud et de Méhémet-Ali, sont-ils bien connus? Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans utilité de renfermer dans un cadre restreint l'exposé de l'histoire des Turcs et le tableau de leur situation actuelle.

En passant en revue cette période de quatre siècles, nous n'entreprenons pas une œuvre d'érudition, nous ne traçons pas un sillon nouveau; ce que nous disons, d'autres l'ont dit avant nous, nous voulons seulement renfermer dans un résumé succinct, dépourvu de détails scientifiques, le récit clair et rapide de l'histoire d'un peuple qui fut autrefois puissant et glorieux.

L'empire ottoman, si l'on y comprend les principautés vassales et les Etats que la dernière guerre a rendus indépendants de fait, occupe en Europe, en Asie et en Afrique une immense étendue de terrain, qu'on évalue à 4,959,190 kilomètres carrés; il est contigu au nord-ouest et au nord à l'Autriche, dont il est séparé par la Save, le Danube et les Carpathes, au nord-est à la Russie, qui vient de s'agrandir de la Bessarabie; sa frontière méridionale est marquée par une ligne artificielle qui part de la côte de la mer Ionienne au golfe d'Arta, et atteint la côte de la mer Egée à la hauteur du Mont Olympe, laissant la Thessalie à la Grèce, mais laissant au sultan presque toute l'Épire. Partout ailleurs, la Turquie d'Europe est bornée par la mer: l'Adriatique et la mer Ionienne, à l'ouest; l'Archipel, la mer de Marmara et la mer Noire, à l'est. L'Archipel offre des côtes très découpées, avec le golfe de Salonique, la presqu'île de Chalcidique, le golfe d'Orphano, ceux d'Enos et de Saros, à l'est desquels se prolonge la presqu'île de Gallipoli. Le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore conduisent dans la mer Noire qui présente une large échancrure, le golfe de Bourgas et le delta du Danube.

Les Alpes, qui se prolongent en Turquie sous le nom d'Alpes Dinariques, séparent le

bassin de l'Adriatique de celui de la mer Noire. Elles se divisent en deux chaînes : l'une se dirige à l'est, l'autre au sud ; celle de l'est (Balkan, Petit Balkan et Despoto-Dagh) donne naissance à l'Isker, à l'Osma, au Taban, affluents du Danube ; à la Maritza, au Karasou, à la Strouma, tributaires de l'Archipel ; celle du sud divise la péninsule gréco-slave en deux versants, le versant oriental et le versant occidental ; elle porte le nom de chaîne hellénique : le Pinde, les monts Acrocérauniens, l'Olympe, le Pélion, l'Ossa, en sont les sommets les plus élevés. Ces montagnes, qui ne dépassent pas 2900 mètres, entretiennent dans la Turquie d'Europe une température généralement douce et tempérée ; des fleuves nombreux y répandent la fertilité. Le Danube se grossit de cours d'eau considérables : la Save, la Morava, l'Isker, l'Osma, le Lom, le Taban, à droite ; l'Aluta, la Dimbovitza, la Jalomnitza, le Sereth et le Pruth, à gauche.

L'Archipel reçoit la Maritza grossie de la Tundja et de l'Arda, le Karasou, la Strouma, le Vardar, la Selimbria.

Dans l'Adriatique tombent la Narenta, le Drin, le Scambi et la Voioussa ; dans la mer Ionienne, l'Aspropotame.

Le sol, hérissé de hauteurs médiocres, coupé de nombreuses vallées, est propre à toutes les cultures auxquelles se prêtent les contrées les plus favorisées de l'Europe : le froment, les oliviers, les grenadiers, la vigne,

le riz, les mûriers ; la terre renferme des richesses considérables. Les îles de Samotraki, Tharso, Imbro, Lemno, Skyro, Scopelo, Négrepont, Candie, les Cyclades servent de lien entre les possessions ottomanes de l'Europe et celles de l'Asie.

Dans ce dernier continent, la domination de la Turquie embrasse d'immenses territoires compris entre la Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmara, la mer Noire, la Russie caucasienne accrue d'une partie de l'Arménie depuis la dernière guerre, la Perse, le golfe Persique, le désert arabique et la mer Rouge. Ce sont l'Asie Mineure, l'Arménie turque, le Kurdistan, l'Al-Djézireh, l'Irak-Arabi, la Palestine, la Syrie et quelques districts de l'Arabie.

En Afrique, l'empire turc comprend le pachalik de Tripolitaine, et le pachalik d'Égypte : d'ailleurs il n'exerce plus sur ce dernier pays qu'une autorité nominale.

Ces contrées, qu'arrosent des fleuves comme le Kizil-Ermak, le Tigre, l'Euphrate, l'Oronte, le Jourdain, le Nil, ont été traitées avec une insigne faveur par la Providence ; les productions de presque tous les climats leur ont été prodiguées.

La Turquie d'Europe (577,035 k. car.) ne comprend plus aujourd'hui, outre Constantinople, chef-lieu d'une division spéciale, que la Roumélie, capitale Andrinople ; la Macédoine, capitale Salonique ; l'Albanie septentrionale, capitale Scutari ; l'Albanie méridio-

nale, capitale Janina; l'île de Crète (Ghirit) et les Iles (Djezaïri). La Bosnie, capitale Bosna-Seraï, est occupée par l'Autriche; la Roumèlie orientale, capitale Philippopoli, s'est donnée à la Bulgarie, et la Bulgarie, capitale Tirnova, s'est organisée en principauté indépendante, comme le Montenegro, la Serbie et la Roumanie, qui ont dû de notables agrandissements à la guerre de 1877 et au traité de Berlin.

La Turquie d'Asie renferme, outre le shériffat de la Mecque, vingt pachaliks désignés par les noms des principales villes : Damas, Smyrne, Erzeroum, Bagdad, Jérusalem.

En Afrique, Le Caire, Tripoli, sont les capitales de la vice-royauté d'Égypte et de la régence de Tripoli, contrées vassales à divers titres du Sultan.

La statistique fixe approximativement la population de la Turquie à 36 millions d'habitants. Ils se répartissent de la manière suivante, dans la Turquie d'Europe (en en séparant désormais la Bosnie, la Bulgarie et la Roumèlie orientale) :

1° Races.

Turcs	2,250,000
Serbes	100,000
Bulgares	500,000
Albanais	1,200,000
Grecs	2,000,000
Valaques	200,000
	<hr/>
	6,250,000

2° Cultes.

Chrétiens	2,700,000
Musulmans	3,500,000
Israélites	75,000

On remarquera le nombre restreint des Turcs en Europe. En Asie, ils sont 13 millions. La proportion est à peu près la même pour la religion : 3 millions 1/2 de musulmans en Europe, 13 en Asie, près de 4 en Afrique; au total, dans tout l'empire, 13 millions de turcs contre 2 millions de grecs, et 20 millions de musulmans contre 12 millions de catholiques grecs ou romains (ces derniers atteignant à peine 1 million).

Nous devons une mention spéciale aux pays que la guerre des Balkans a émancipés.

La Roumanie (Moldo-Valachie) a une étendue de 120,973 kilomètres carrés; une population de 4,500,000 habitants, presque tous grecs orthodoxes. Les israélites sont au nombre de 150,000. La Roumanie, forcée de céder la Bessarabie au czar, a reçu en échange la Dobroutha. Bucharest est la capitale; Jassy et Galatz, les villes les plus peuplées, dépassent 80,000 habitants.

La Serbie compte 1,216,000 habitants sur 43,555 kilomètres carrés. Elle a reçu Nisch et une partie de la Serbie turque pour prix de sa longue guerre contre les Ottomans. Belgrade en est la ville principale (26,000 hab.); Kragujevatz, la capitale politique. Le Montenegro, agrandi des districts de Podgoritzza,

de Fotcha, de Niksich, atteint aujourd'hui 200,000 habitants et 10,000 kilomètres carrés. Sa capitale est Cettigne.

La Bulgarie (120.000 kilomètres carrés, 5 millions d'hab.) avait pour capitale, sous l'administration turque, Rouchouk. Elle a aujourd'hui sa métropole religieuse à Tirnovo et sa capitale politique à Sofia. La Roumélie orientale, capitale Philippopoli, ne se distingue plus de la Bulgarie, à laquelle elle s'est réunie en 1885, et il y a d'autres Bulgares en Macédoine qui aspirent aussi à entrer dans la Grande-Bulgarie. La prospérité et l'énergie du peuple bulgare sont le plus grand danger que court l'intégrité de ce qui reste de la Turquie d'Europe.

La Thessalie est passée sous le sceptre du roi de Grèce. Les Iles épient l'occasion de se réunir à un royaume dont les institutions éveillent leurs espérances. La Crète se détache peu à peu de la Turquie pour se réunir à la Grèce. L'Albanie, quoique une grande partie de ses habitants aient embrassé l'islamisme, proteste contre la rapacité des fonctionnaires turcs, contre leur despotisme arbitraire. La Macédoine n'est maintenue dans le devoir que par l'action des grandes puissances. Le cercle se rétrécissant ainsi, qui pourrait dire où la Turquie trouvera une base solide pour sa puissance? A défaut de l'Europe, peut-elle compter sur l'Afrique et sur l'Asie?

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

PREMIÈRE PÉRIODE

ÉPOQUE DE SPLENDEUR

Coup d'œil sur l'Islamisme.

La chronologie de tous les peuples musulmans est subordonnée au cours de la lune et a pour point de départ le 16 juillet 622 après J.-C. C'est la date de l'hégire ou fuite, parce qu'à cette époque Mahomet quitta la Mecque, sa ville natale, pour se soustraire aux persécutions de ses ennemis et alla chercher un refuge à Yatrib, nommé à partir de cet événement, Médine.

Lorsqu'il mourut, en 632, sa doctrine, victorieuse parmi les Arabes, commençait à déborder sur les nations voisines, ses successeurs se chargèrent d'en continuer la propagation.

Un des caractères des sociétés orientales, c'est l'union intime qui existe entre les institutions religieuses et les institutions politiques. Chez les Turcs, les deux ordres d'idées sont tellement confondus, qu'il est impossible de comprendre leur histoire si l'on ne se rend pas compte des éléments théologiques qui ont présidé à leur organisation. Il est donc indispensable de dire quelques mots de l'Islamisme et du Koran, code à la fois civil, politique et religieux des Musulmans.

Mahomet laissa la formule de sa doctrine dans des versets que Zéid, un de ses secrétaires, réunit en 114 chapitres ou souras, qui constituent le Koran ou livre par excellence. Cet ouvrage, considéré comme un chef-d'œuvre littéraire, renferme des dogmes, des préceptes, des récits, des visions, des sentences recueillis sans ordre et où il serait facile de signaler des contradictions. Mais une idée capitale y domine depuis le commencement jusqu'à la fin, celle de réunir dans un culte commun les peuples éparpillés sur le sol de l'Arabie. Voici quels en sont les points fondamentaux :

L'unité de Dieu, créateur du monde, est la base de l'Islamisme. Il s'est révélé par plusieurs prophètes désignés au respect des Croyants : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ ; mais leurs enseignements avaient besoin d'être complétés par un apôtre plus parfait que ses prédécesseurs, et Mahomet a reçu mission de donner au dogme sa forme définitive.

Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est

son prophète ; telle est la maxime fondamentale de l'Islamisme. Au-dessous de ce Dieu, dispensateur du bien et du mal, se trouvent des anges envoyés à l'homme pour l'aider dans l'accomplissement de sa tâche et des esprits malins qui exercent sur lui une influence malfaisante.

Les âmes sont immortelles, des récompenses et des châtiments doivent, au jugement dernier, servir de sanction à la justice céleste. Lorsque sonnera l'heure suprême, l'ange Gabriel tiendra la balance dont les bassins, assez vastes pour contenir le ciel et la terre, seront suspendus l'un sur l'enfer, l'autre sur le paradis. Sept portes donneront accès dans l'enfer où les coupables seront classés suivant la catégorie de leurs fautes. Des peines éternelles sont réservées aux infidèles ; mais les Musulmans, une fois purifiés, seront tous appelés au séjour des bienheureux. Tout le monde sait quel caractère matériel présente le paradis de Mahomet avec ses soixante-douze houris et ses repas interminables. Toutefois, des plaisirs d'un ordre plus élevé sont réservés aux intelligences d'élite. Ajoutons que l'infériorité qui a présidé à la destinée des femmes sur cette terre les suivra dans l'autre monde.

Cette doctrine des peines et des récompenses se concilie mal avec celle de la prédestination qui pèse sur les Musulmans, quoique quelques préceptes du Koran paraissent admettre la liberté humaine. Chacun apporte en naissant sa destinée toute faite et peut ainsi décliner la responsabilité de ses actions bonnes ou mauvaises. C'était

écrit : voilà une parole que l'on trouve à chaque instant dans la bouche du Croyant.

Aux jours de la prospérité, ce dogme, d'une fatalité inflexible, aida puissamment à la victoire ; mais, lorsqu'arriva la période des revers, contribua à les plonger dans une apathie inerte, et leur fit prendre le découragement pour la résignation. Il fut aussi un obstacle invincible au progrès.

Lois civiles, politiques et religieuses, le Koran contient tout. Les pratiques de la vie y sont réglées. La prière est instamment recommandée aux Musulmans. Ils doivent la faire au moins cinq fois par jour, soit à la mosquée, soit seuls en se tournant toujours vers la ville sainte de la Mecque. Ils doivent aussi se soumettre à des ablutions fréquentes, et si l'eau vient à manquer, y suppléer avec du sable. L'Islamisme est la seule religion qui ait précisé le chiffre de l'aumône : elle doit s'élever au dixième du revenu pour celui dont la conscience est tranquille, et jusqu'au cinquième pour celui dont la fortune a été acquise par des voies illégitimes. « La prière, dit le Koran, conduit jusqu'à la moitié du chemin qui mène à Dieu ; mais les jeûnes conduisent jusqu'à l'entrée du ciel, dont les aumônes ouvrent les portes. »

Le mois du Rhamadan est voué à la pénitence et précède les fêtes du Baïram. Chaque Musulman doit, s'il le peut, accomplir une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque, et aujourd'hui encore, à certaines époques de l'année, les routes

qui conduisent à la patrie de Mahomet sont sillonnées par les saintes caravanes.

Les jeux de hasard, l'usure et même le prêt à intérêt sont interdits ; tout sectateur du Prophète doit s'abstenir du porc, du lièvre, des animaux étouffés et même des liqueurs fermentées.

Mahomet s'appliqua à déraciner les superstitions et les coutumes barbares de ses compatriotes, mais, à toute occasion, il transigea avec leurs mœurs ; c'est ainsi qu'il autorisa la polygamie, en limitant à quatre le nombre des femmes légitimes, restriction encore atténuée par l'autorisation de mariages pour un temps déterminé. Il sanctionna aussi l'esclavage.

Au début, le langage de Mahomet avait respiré la tolérance, mais ensuite il avait prêché la guerre contre les infidèles : « Combattez-les, disait-il, jusqu'à ce que vous n'ayez plus à craindre de tentation et que le culte divin soit affermi. » « L'épée est la clef du ciel, » disait-il encore.

L'Islamisme n'avait pas de sacerdoce. Mahomet et ses successeurs étaient investis de toutes les fonctions civiles, politiques et religieuses ; c'est d'eux que relevaient le Muphti, les Ulémas, les Imans, les Muezzins.

Dès sa naissance, l'Islamisme fut aux prises avec de nombreuses hérésies ; mais la plus importante fut celle des **Schuyites**. Ceux-ci répudient comme usurpateurs les successeurs immédiats du Prophète et ne reconnaissent pour ses représentants légitimes qu'Ali et les douze imans qui procèdent de lui. Leurs adversaires ou Sunnites

les entourent du même respect et vénèrent la Sunna ou tradition interprétée par Abou-Bèkre. Les Persans sont schyites, les Turcs, sunnites; de là une haine tellement violente, qu'aux yeux des premiers, il y a plus de mérite à tuer un Sunnite que trente-six chrétiens.

Tel est le résumé d'une doctrine religieuse qui règne sur une grande partie du globe et dont les Turcs sont les plus illustres représentants. Le but que se proposait Mahomet de donner de l'homogénéité à la race arabe par des institutions en rapport avec ses besoins moraux, religieux et sociaux, a été atteint; mais, lorsqu'elles furent appropriées à d'autres races et à d'autres climats, elles se heurtèrent contre des obstacles inattendus, et comme l'immutabilité est le caractère fondamental de tout code religieux, elles furent une terrible entrave au développement naturel des peuples qui les avaient prises pour règle.

Ce danger ne se fit pas immédiatement sentir, et l'Islamisme secondé par l'ardeur du prosélytisme et par l'enthousiasme guerrier, aussi bien que par la faiblesse des nations voisines, embrassa bientôt d'immenses contrées, l'Arabie, la Syrie, la Palestine, l'Anatolie, la Perse, l'Arménie, la Médie, la Babylonie, l'Assyrie, une partie de l'Inde, le Sedjestan, le Khorassan, le Tabaristan, la Géorgie, le Zablestan, la Boukharie, l'Egypte, la Libye, la Mauritanie, l'Espagne et même une partie de la Gaule. Plus de cent cinquante millions d'habitants subirent la loi des successeurs du Prophète, et l'on vit briller à la

cour des Kalifes de Bagdad Haroun-Al-Raschid, Almansor, Almamoun, les merveilles féeriques immortalisées par les *Contes des Mille et une Nuits*.

Mais la décadence ne se fit pas longtemps attendre, les provinces se séparèrent et les régions qui avaient déjà jeté les Huns sur l'empire romain envoyèrent vers l'Asie occidentale des conquérants de même race destinés à recueillir les dépouilles des Kalifes Abassides.

Commencements des Turcs.

Parmi les peuples qui, dans le moyen âge, se sont mis en marche de l'Asie centrale pour bouleverser le monde, les Turcs ont conservé l'empire le plus étendu; aujourd'hui encore, ils sont répandus sous différentes dénominations depuis l'Adriatique jusqu'à la Léna, fleuve tributaire de l'Océan glacial arctique.

Les Turcs, chez lesquels on trouve les mêmes mœurs et les mêmes habitudes nomades que chez les autres fractions de la race scythique, entrèrent en lutte avec les Chinois longtemps avant J.-C. Ceux-ci les appelaient Pe, c'est-à-dire chiens ou Pe-Ti, chiens occidentaux, ou bien encore Hiong-Nous, esclaves méprisables.

Les Chinois, plusieurs fois battus, essayèrent

de désarmer leurs barbares ennemis en donnant la fille de l'empereur en mariage à un de leurs chefs. Mais cette humiliation ne sauva pas la Chine des déprédations des Hiong-Nous. Ceux-ci ne succombèrent que sous une coalition d'ennemis associés pour la défense du Céleste-Empire. Une grande partie des Hiong-Nous se dirigea alors vers le S.-O., et c'est alors qu'on voit apparaître pour la première fois le nom de Turcs qui est resté au Turkestan.

Après de nombreuses vicissitudes, dans le récit desquelles l'imagination orientale s'est donné carrière, on retrouve les Turcs alliés de l'Empire romain d'Orient contre les Perses. L'Islamisme s'introduisit alors parmi les Turcs, partagés en plusieurs Etats, et, lorsque le kalif abasside de Bagdad eut besoin de troupes auxiliaires, ce fut parmi les Turcs qu'il les recruta; ceux-ci devinrent bientôt les arbitres de l'Empire; les Kalifes n'ayant que des soldats amollis à opposer à ces prétoriens barbares, furent le jouet de leurs caprices et nul ne put occuper le trône des Abassides sans leur assentiment.

Cette faiblesse de la domination arabe encouragea les hordes turques, que provoquait au butin cette civilisation brillante et éphémère fondée sur les bords de l'Euphrate. L'histoire de l'Asie occidentale n'est plus, pour longtemps, que celle des Turcs et de leurs dynasties. Les Sofarides se rendent d'abord redoutables sous Iacoub-ben-Leis (668). Puis viennent les Samanides conduits par Ismaël. Ils sont renversés à leur tour par Mahmoud-le-Gaznevide qui, de 900 à 928, étend

son empire jusqu'au Gange. Enfin les Seldjoucides jetèrent en 1037 les fondements d'une domination qui comprit de non moins vastes provinces, et, à l'époque de la première croisade, ne laissait plus au souverain de Byzance, que quelques lambeaux de territoire en Asie-Mineure.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'histoire de ces différentes dominations, c'est leur effrayante instabilité; elles brillent comme des météores, et quelques années à peine séparent leur fondation de leur chute. Les grands hommes ne leur ont pas manqué: Mahmoud, Alp-Arslan, Malek-Shah sont de brillantes individualités; mais ils sont impuissants à rien fonder de durable, il semble que l'idée de prévoyance ait manqué à ces sociétés; semblables à l'orage qui ne laisse d'autre trace de son passage que des sables déplacés et des bouleversements du sol, les conquêtes des Orientaux ne fécondent rien, ne fondent rien; l'agitation dans le vide, tel est leur partage; la prévoyance est incompatible avec leur caractère, et leur pensée ne saurait s'étendre au delà de l'heure présente. Nous retrouverons ce caractère chez les Ottomans, les derniers venus de l'invasion turque.

L'Empire seldjocide démembré en plusieurs sultanies était en pleine décadence, lorsque Suleyman, de la tribu des Oguzes, se retira devant l'invasion de Gengis-Khan qui, avec ses Mogols, avait occupé la rive orientale de la Caspienne et pénétra en Arménie à la tête de 50,000 hommes. Arrêté par la mort, en 1231, il laissa à son fils Ertogrul le soin de fonder la grandeur de son

peuple. Nous ne pouvons mieux faire que de citer la légende :

« Un jour, dans les campagnes qui avoisinent Sivas, deux armées étaient en présence : les traits volaient dans l'air, les glaives étincelaient au soleil, le sol tremblait sous les pieds des chevaux. Tout à coup, du côté d'Erzeroum, un groupe de cavaliers paraît à l'horizon. Le chef arrête sa troupe sur une colline à quelque distance et se met à considérer la bataille. Une des deux armées couvrait la plaine de ses escadrons. L'autre, inférieure en nombre, mais non en courage, allait succomber. « Dieu est grand ! » s'écrie le chef, et il fond des hauteurs sur le parti victorieux. Vainqueur à son tour, il allait continuer sa route, quand celui qu'il avait secouru le manda devant lui. C'était Alaeddin, sultan des Seldjoucides de Roum ; ceux dont les cadavres jonchaient la plaine étaient des Tartares Mongols. « Qui es-tu, lui dit le Sultan, toi à qui je suis redevable de la victoire après Dieu ? — Mon nom est Ertogrul (l'homme droit), répondit l'étranger, nous avons même origine. Je descends du Khan du ciel, comme tu descends du Khan de la mer. Il y a deux lunes, mon père perdit la vie dans les flots de l'Euphrate, comme il ramena dans le Khorassan, notre ancienne patrie, la grande tribu dispersée par la guerre. Deux de mes frères ont continué leur route vers le sud, mes compagnons et moi nous nous sommes dirigés du côté où Dieu a permis que nous te vinssons en aide. »

» Le Sultan reconnaissant plaça Ertogrul à la

tête de ses armées et lui conféra, à titre d'apanage, le territoire de Kardja-Daghy (la montagne noire) et d'Erméni à l'est du mont Olympe. Ce territoire, égal en étendue à la moitié d'un de nos départements, devint le berceau de la puissance ottomane (1). »

Les compagnons d'Ertogrul ne connaissaient pas encore cette dénomination, ils l'empruntèrent à son fils Othman ou Osman qui lui succéda en 1281. Celui-ci, encouragé par d'heureux présages, étendit bientôt sa puissance au delà des étroites limites où elle se trouvait renfermée. Plein de confiance dans sa fortune, il batailla sans relâche contre les Grecs et les Tartares, obtint de nouvelles concessions d'Alaeddin et le titre de sultan. A la mort de ce prince, sa souveraineté ayant été démembrée, il obtint la plus grande partie de ses dépouilles.

La guerre entre les Grecs et les Musulmans datait de loin. En 668, Constantinople avait eu à subir un premier siège ; les Ottomans poursuivirent la tâche des Kalifes. Mais le misérable Empire grec, qui agonisait depuis plusieurs siècles sans grandeur, ne pouvait lutter avec avantage contre un peuple alors dans toute la sève de la jeunesse. Dès que les deux ennemis se trouvèrent en présence, on put prévoir à qui était réservée la victoire. Les Grecs ne purent tenir nulle part. Chio et plusieurs autres îles furent pillées, et presque toute la Bithynie ayant été soumise, Osman résolut de compléter sa conquête par la

(1) Ubicini.

prise de Brousse. En 1326, cette ville succomba, et les habitants eurent la faculté de s'éloigner moyennant une rançon de trente mille pièces d'or. La même année, ce prince mourut, laissant sa mémoire en vénération aux Ottomans. Son fils ne trouva dans son palais qu'un cafetan brodé, un turban, une cuiller, une salière, une pièce de toile neuve, quelques bannières d'étoffe rouge, de beaux chevaux, quelques paires de bœufs et des troupeaux de moutons. Les Turcs ne devaient pas longtemps rester fidèles à cette simplicité.

Orkhan (1326-1360).

Les Ottomans eurent la bonne fortune d'avoir à leur tête une série de princes habiles et énergiques. Orkhan fut un conquérant et un organisateur. Le fils aîné d'Osman, Alaeddin, était porté par son goût vers les sciences et la solitude ; il laissa à son frère cadet le titre de sultan, qui réclamait un homme de lutte et rompu à la pratique de la guerre. Il accepta d'Orkhan les fonctions de vizir. Ce ministre aussi intelligent que dévoué réforma l'administration, régla les détails du costume et rédigea des statuts (Kanoun) qui, avec le Koran, la Sunna, les décisions des quatre grands Imans, formèrent la quatrième *Soura* du droit politique des Ottomans.

La principale institution d'Orkhan fut celle des Janissaires, que quelques-uns attribuent à Amurat 1^{er}. Cette nouvelle troupe était destinée à remédier à l'organisation défectueuse de l'armée ottomane ; un derviche vénéré, Hadji-Beklach, consulté sur le nom qu'il fallait leur donner, répondit : « Qu'on nomme ces soldats janissaires (jenitchéri ou nouveaux soldats.) Puisse leur valeur être toujours brillante, leur épée tranchante, leur bras victorieux ! »

Les Janissaires se recrutaient parmi les jeunes chrétiens enlevés à leurs parents et qui, sans patrie, sans famille, ne connaissaient d'autre loi que la volonté de leurs chefs, d'autre culte que celui du drapeau. Cette infanterie, qui constituait la première armée régulière parmi les nations modernes, était une arme terrible aux mains des Ottomans, et pendant longtemps son choc fut irrésistible. Les Janissaires étaient au nombre de 12,000, ils s'élevèrent à 20,000 sous Mahomet II, et au double sous Mahomet IV. Il y avait de plus une infanterie irrégulière appelée Azab et des cavaliers réguliers ou Sipahi.

Les Grecs sentirent bientôt les effets de cette formidable organisation ; après d'autres places moins importantes, ils perdaient, en 1327, Nicomédie, et Nicée en 1333. Presque toute la Mysie eut bientôt le sort de la Bithynie. Introduits dans les démêlés de l'Empire, déchiré par la guerre civile, ils purent apprécier son incurable faiblesse et sa décrépitude.

« Soliman, fils d'Orkhan, ayant, comme allié du prétendant Cantacuzène, défait les Bulgares

et les Serviens, se présenta devant Constantinople chargé de butin et plein d'une orgueilleuse assurance. Une nuit qu'il était assis à la clarté de la lune, sur les ruines de Cysique, dans la Mysie, il avait entendu des voix surnaturelles lui rappeler qu'un songe avait promis à son aïeul l'empire du monde. Encouragé par ce présage, il avait résolu de s'établir en Europe, et dès le lendemain, accompagné de trente-neuf guerriers d'élite, il surprenait le fort de Tzymbé, à deux lieues de Gallipoli. Ce fut la première conquête des Ottomans en Europe. Sur ces entrefaites, un affreux tremblement de terre démantela plusieurs villes de la Thrace et renversa les murs de Gallipoli, clef de l'Hellespont; les Musulmans purent ainsi y pénétrer sans coup férir. Ils appelèrent d'autres Turcs, occupèrent les portes et les villes, et chaque année vit s'accroître le nombre de leurs colonies (1). »

Amurat I^{er} (1360-1389).

Amurat I^{er}, auquel la mort de son frère aîné Soliman avait frayé le chemin du trône, continua avec non moins de succès l'œuvre si brillamment poursuivie par son père. Aussi

(1) Cantù, *Histoire universelle*.

passionné pour la propagation de l'Islamisme qu'ambitieux, il dirigea simultanément ses efforts contre l'Asie et contre l'Europe; après avoir inauguré son règne par la prise d'Angora et d'Andrinople, il réunit à ses États plusieurs petites souverainetés de l'Asie-Mineure, et força, en 1375, les princes de Bulgarie et de Serbie à se reconnaître ses tributaires.

Ce prince, vaillant, mais ignorant au point qu'en guise de signature il appliquait sur le papier sa main trempée dans l'encre, coutume qui se conserva chez plusieurs de ses successeurs, était un prince selon le cœur des Ottomans, qui le surnommèrent *l'ouvrier de Dieu*. Il justifia sa popularité par la rapidité de ses conquêtes; la plus grande partie de la Roumélie et de la Macédoine subirent le joug, et il prit à l'égard de l'empire grec le ton arrogant d'un suzerain toujours obéi.

Chaque année ajoutait une nouvelle conquête à la domination ottomane; en Europe comme en Asie, l'infatigable Amurat avait triomphé de tous ses adversaires; on pouvait prévoir dans un avenir prochain la chute de l'Empire grec, lorsque les Chrétiens résolurent d'arrêter par un effort énergique les progrès menaçants de l'Islamisme. Lazar, Kral, c'est-à-dire souverain de Serbie, s'unit aux Bosniens, aux Valaques, aux Albanais, aux Polonais et aux Hongrois. Amurat marcha contre l'armée confédérée et la rencontra à Cassovo. Ses forces étaient inférieures à celles de l'ennemi, mais le Koran, ouvert au hasard, donna des réponses favorables; le Sultan,

profitant de l'enthousiasme des siens, engagea la bataille : elle fut terrible ; enfin, la victoire, longtemps disputée, demeura aux Ottomans. Amurat, resté maître du champ de bataille jonché de cadavres slaves, le parcourait en compagnie de son vizir, lorsque le servien Milosch Kobilovitch se dressa du sein d'un monceau de cadavres, et vengea sa patrie en frappant le vainqueur d'un coup mortel (1389).

Bajazet I^{er} (1389-1402).

Bajazet commença par faire égorger son frère, et donna un exemple que ses successeurs ont suivi presque jusqu'à nos jours : « Images de Dieu tout-puissant, les souverains devaient régner seuls comme lui. » Le Koran, où les Musulmans vont chercher la justification de tous leurs actes, n'a-t-il pas dit : « L'inquiétude est la pire de tous les maux ? »

Bajazet acheva la conquête de l'Asie-Mineure, et en Europe assura la soumission de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie et de la Bulgarie, et pénétra même en Moldavie. Il établit une flotte à Gallipoli, et l'Europe était menacée d'un nouveau débordement de barbares ; Bajazet, qui venait de recevoir du kalife esclave d'Egypte le titre de Sultan, rêvait de plus hautes desti-

nées, lorsqu'une croisade fut prêchée parmi les Chrétiens afin d'arrêter les Musulmans, pour lesquels l'Empire grec était une impuissante barrière ; la jeune noblesse de France et d'Allemagne, ayant à sa tête Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne, vint follement se briser contre les rangs serrés des Janissaires à Nicopolis, en Bulgarie (1396). Les croisés expièrent cruellement leur indiscipline ; le massacre fut horrible, et les prisonniers furent égorgés de sang-froid, à l'exception de quelques-uns qui furent mis à rançon.

Ce désastre semblait ouvrir les portes de Constantinople à Bajazet, que les siens surnommaient Ilderim (l'Éclair). L'Empereur grec désarma son terrible ennemi en s'humiliant, et acheta une trêve de dix ans au prix d'un tribut annuel de 30,000 écus d'or, et l'établissement d'un cadî et d'une mosquée dans la capitale.

Bajazet n'observa pas longtemps ces conventions, et la ruine de l'Empire était imminente lorsqu'il dut son salut à l'invasion de Timour ou Tamerlan. Ce conquérant, digne émule de Gengis-Khan, avait, depuis 1370, soumis, à la tête d'une armée innombrable de Mogols, le Karism, le Kandahar, la Perse, le Kaskgar, le Kapschack. Après la prise de Bagdad, devant laquelle il éleva une pyramide de 90,000 têtes, il se trouva en contact avec les états de Bajazet.

La lutte ne pouvait manquer d'éclater entre les deux conquérants : elle débuta par une lettre insultante de Timour, à laquelle Bajazet répondit avec non moins de fierté. En 1402, un mil-

lion de combattants se trouvèrent en présence dans les plaines d'Angora (ancienne Phrygie). Après un massacre de trois jours et deux nuits, 240,000 morts restèrent sur le terrain; Bajazet vaincu tomba aux mains de Timour, et fut, suivant les uns, traité généreusement, suivant d'autres, traîné à la suite de Timour, renfermé dans une cage de fer; ce qui est certain, c'est que la mort le déroba bientôt aux ennuis de la captivité.

Heureusement pour les Ottomans, Timour se détourna vers l'Orient et mourut en 1405, au moment où il allait attaquer l'Empire chinois. Sa vaste domination s'éroula aussi rapidement qu'elle s'était élevée.

Interrègne (1402-1413). — Mahomet I^{er} (1413-1421).

L'orage une fois passé, il s'agissait pour les Ottomans de réunir les tronçons de leur empire. La captivité de Bajazet les avait en effet livrés à des désordres qui menaçaient d'engloutir leur fortune naissante. Ce prince laissait quatre fils: Soliman régnait sur les possessions d'Europe; en Asie, Mahomet, Musa et Isa se disputaient l'héritage paternel; le récit de ces luttes fraternelles serait monotone et sans intérêt; trois de ces princes y perdirent la vie, et Mahomet resta, en 1413, seul représentant de la race d'Osman.

Le nouveau Sultan s'appliqua à réorganiser l'empire. Redevable en grande partie de son triomphe à l'alliance de l'empereur grec Manuel, il se montra reconnaissant de ce service en lui restituant les places du Pont-Euxin, de la Propontide et de la Thessalie, que les Musulmans avaient conquises. En paix avec les puissances d'Europe après une guerre de courte durée avec les Vénitiens, il rétablit sa domination en Asie et étouffa une révolte de fanatiques qui prétendaient établir la communauté des biens. Mais le Sultan ne pouvait détourner longtemps ses regards de Constantinople; de nouvelles difficultés éclatèrent entre lui et l'Empereur, et celui-ci, sentant son impuissance, alla implorer les secours des Chrétiens occidentaux contre les Musulmans. Sur ces entrefaites, Mahomet I^{er} mourut après un règne signalé par de nombreuses constructions et par la protection des lettres.

Amurat II (1421-1451).

Il fut remplacé par Amurat II, un des plus illustres Ottomans. Ce prince, animé d'un ardent prosélytisme, n'eut pas plutôt triomphé d'un compétiteur, qu'il alla mettre, en 1422, le siège devant Constantinople, objet des convoitises de sa nation; cette entreprise prématurée ne réussit pas, mais il prit bientôt après

Thessalonique (1431), et enleva à Jean Paléologue presque tout ce qui se trouvait au delà des murs de la capitale.

L'Europe s'émut du péril de la chrétienté, et le légat Césarini amena des troupes au secours des Grecs, tandis que Jean Huniade commençait sa lutte infatigable contre l'Islamisme. Ce héros, waïvode de Transylvanie, devint la terreur des Ottomans, qui ne pouvaient soutenir le choc des escadrons hongrois, quand, un sabre dans chaque main, il fondait sur eux avec la rapidité de la foudre; victorieux dans deux batailles, il rentra à Bude en 1443 avec treize pachas, neuf étendards et 4,000 prisonniers.

« Amurat envoya demander la paix et le rachat des prisonniers, en offrant d'évacuer la Serbie et la frontière hongroise; une trêve de dix ans fut conclue (1444). Alors, chargé de lauriers, et quoique à la fleur de l'âge, se sentant fatigué de la vie guerrière, il abdiqua en faveur de son fils Mahomet, âgé de quatorze ans. Ne se réservant que quelques provinces, il se retira à Magnésie, au milieu de quelques ermites, pour prier avec eux, jeûner et faire des tournois, afin de recevoir la lumière de l'esprit (1). »

Le légat Césarini, confiant dans les forces de terre et de mer dont disposaient les Chrétiens, pressa Ladislas, roi de Hongrie de violer le traité de Séjeddin. Amurat, à cette nouvelle, sortit de sa retraite, et, à la tête de 60,000 hommes, alla présenter la bataille aux ennemis,

près de Varna (1444). Il fit précéder son armée du traité violé que l'on portait au bout d'une lance. Les Chrétiens eurent d'abord l'avantage, mais l'impétuosité de Ladislas compromit bientôt l'issue de la journée; il y périt avec Césarini et 10,000 hommes.

Amurat retourna enfermer son triomphe dans sa retraite de Magnésie, au milieu de ses jardins de tulipes et de ses frais bosquets. Il n'y resta pas longtemps; les Janissaires, ne sentant plus la main énergique du maître, se révoltèrent. Le vieux Sultan accourut et les ramena à la soumission. D'autres dangers réclamaient sa présence. L'infatigable Huniade avait relevé le courage des Hongrois, et remporté plusieurs succès importants. Amurat lui-même fut impuissant à rétablir le prestige des armes ottomanes, et, dans les champs de Merles, Huniade mit en déroute une armée de 150,000 hommes.

Un autre ennemi s'était levé, non moins redoutable que J. Huniade; c'était Scanderbeg. Jean Castriot avait été livré comme otage aux Turcs dès son bas âge; il vit périr ses trois frères sous ses yeux; mais, par sa beauté, sa force herculéenne, il conquit les bonnes grâces de ses maîtres, qui le surnommèrent Scanderbeg (bey Alexandre). Il semblait avoir perdu dans la captivité le souvenir de sa religion et de sa famille, et attendait patiemment l'heure de se soustraire à un joug abhorré, de donner un chef à ses compatriotes. Le moment venu, il force, le poignard sous la gorge, le secrétaire du Sultan de lui écrire l'ordre de remettre entre ses mains

Croïa en Epire, la capitale de la principauté de ses ancêtres (1443).

Maître de cette place, à la tête des Epiotes qui se pressaient en foule autour de lui, il fit aux Turcs une guerre d'extermination ; Amurat voulut venger ses lieutenants battus successivement par Scanderbeg, mais il échoua également, et, après avoir vu impuissantes ses attaques contre Croïa, il alla mourir à Andrinople (1451).

Mahomet II (1451-1481).

A l'avènement de Mahomet II, l'Empire grec était en pleine dissolution ; l'Europe était sourde aux cris de détresse de l'Empereur ; ses possessions hors de Constantinople se bornaient à quelques places et au Péloponèse. Les Italiens possédaient Négrepont, Candie, Chio, Lesbos, l'Achaïe, la Béotie, Athènes, l'Acarnanie, l'Etolie ; Scanderbeg était indépendant en Epire.

Le nouveau Sultan n'avait ni la grandeur d'âme ni la modération de son père. Il aimait les lettres, possédait six langues, était instruit en histoire, en astrologie, et il protégea le peintre vénitien Bellini ; mais ces goûts, rares chez les Ottomans, n'adoucirent pas la férocité de son caractère. On raconte que Bellini, ayant à peindre la décollation de saint Jean-Baptiste, il coupa de

sa main la tête d'un esclave pour lui faire voir le jeu des muscles ; on prétend aussi qu'il fit ouvrir le ventre à quatorze pages, pour reconnaître lequel d'entre eux avait mangé un melon, et qu'un janissaire lui ayant reproché son affection pour une femme, il la fit exécuter pour prouver qu'il ne se laissait pas captiver par les charmes de l'amour. Toujours est-il qu'il versait le sang comme de l'eau, et qu'il ne se faisait jamais scrupule d'immoler ceux qui lui avaient déplu, habituellement en les faisant scier en deux ; il se souillait aussi de honteuses voluptés qui furent trop souvent imitées par ses successeurs.

Tel était l'homme auquel Amurat avait légué le soin de prendre Constantinople. La série des misérables empereurs d'Orient allait se clore par un prince digne d'une destinée meilleure : Constantin Dragazès avait apporté sur le trône, en 1448, des vertus qu'on n'était pas habitué à y voir. Il n'entrevoyait l'avenir qu'avec de légitimes angoisses ; les efforts tentés pour réconcilier l'Eglise grecque avec l'Eglise latine avaient été stériles ; en vain, au concile de Florence (1439), Jean Paléologue avait signé la réunion, il avait été désavoué par les populations qui allaient se trouver seules en présence des Musulmans.

Mahomet II ayant élevé une forteresse en face de Byzance, Constantin lui écrivit une lettre triste et digne, pour l'engager à la modération. Mais le Sultan avait hâte d'accomplir les dernières instructions de son père. Au milieu de la

nuit, il fit appeler le premier Vizir qui, se croyant perdu, apporta un grand plat d'or : « Que veut dire cela? Je ne te demande pas d'or. C'est Constantinople que je réclame. Vois-tu ces oreillers? Toute la nuit, je les roule çà et là; je me suis levé, recouché, mais le sommeil n'est point venu. Nous valons mieux que les Romains, et, avec l'aide de Dieu et du Prophète, nous posséderons bientôt Constantinople. »

Les apprêts furent formidables; Mahomet fit fondre des canons d'une dimension inconnue jusqu'alors, fit étudier les défenses de la place et en commença le siège avec 300,000 hommes et 300 voiles. Constantin ne pouvait opposer que de faibles ressources; l'immense cité ne sut lever dans ce jour suprême que 4,960 défenseurs auxquels se joignirent 2,500 Vénitiens et Génois. L'Europe abandonnait cette ville qui s'abandonnait elle-même; aussi, attaquée alors pour la vingt-neuvième fois, elle devait infailliblement succomber. Toutefois, sur mer, la lutte pouvait se prolonger, et les Musulmans tentèrent vainement de forcer l'entrée du port défendue par des chaînes et des vaisseaux; mais Mahomet recourut à un expédient qui nous paraîtrait incroyable s'il n'était attesté par l'histoire. Il ouvrit un chemin de quatre à cinq milles, disposa des planches enduites de suif et y fit glisser quatre-vingts galères, que les Grecs aperçurent le matin avec stupeur dans le port.

L'assaut général fut fixé pour le 29 mai 1453; Mahomet encouragea ses soldats en faisant appel à leur ambition, à leur fanatisme et à leur cupi-

dité. Le succès ne fut pas longtemps disputé, et Constantin, voyant sa cause perdue, se jeta au milieu des assaillants, où il trouva la mort. Les Turcs se lassèrent bientôt de massacrer une population qui ne se défendait pas, et la soif du butin l'emporta sur celle du sang. On traîna pêle-mêle sur les vaisseaux 60,000 personnes : prêtres, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui furent réduits en esclavage après avoir subi la brutalité des vainqueurs. Les tableaux, statues, bibliothèques, trésors inestimables de la civilisation antique, furent anéantis. Quelques quartiers échappèrent toutefois à la dévastation, et furent admis à capituler à des conditions relativement modérées.

Malgré les ravages qui avaient suivi l'assaut et la destruction d'une foule de chefs-d'œuvre de l'art, Mahomet fut émerveillé de sa conquête; et lorsqu'il entra à Constantinople, trois jours après, saisi peut-être d'un sentiment mélancolique auquel les plus rudes natures n'échappent pas en présence d'une grande catastrophe, il récita les vers d'un poète persan : « L'araignée a tendu sa toile dans la demeure des rois, et la chouette nocturne a chanté sur les toits d'Asrasoab. »

Les victimes égorgées dans l'ivresse du succès ne furent pas les seules, et malgré la promesse de clémence faite solennellement aux vaincus, un grand nombre des plus illustres personnages furent peu après mis à mort sur la place de l'Atmeidan.

Mahomet, qui appelait Constantinople un diamant enchassé entre deux émeraudes et deux

saphirs, y établit sa résidence sur la colline même choisie par Constantin le Grand. Vouant observer la capitulation, il assura aux Grecs leurs églises, avec la faculté d'y célébrer, sans être troublés, les offices, les sacrements, les funérailles, et il institua le patriarche grec Gennadius en lui remettant le pastoral avec les honneurs habituels. Mais, comme il lui était loisible d'agir de vive force, il convertit en mosquées huit églises, entre autres Sainte-Sophie, et la louange d'Allah, ainsi que la septuple prière, fut entonnée du haut des minarets. Il construisit les châteaux des Dardanelles, démolit les murailles de Galata du côté de la terre, releva celles de Constantinople, où il transféra de l'Asie 5,000 familles musulmanes; et, en outre, chaque fois qu'il prenait une ville aux extrémités de l'empire, il en faisait passer les ouvriers et les artisans sur le Bosphore (1).

La prise de Constantinople établissait définitivement la domination turque en Europe, mais il restait encore de nombreuses provinces à conquérir pour qu'elle atteignit les limites de l'Empire qui venait de succomber; Mahomet, qui annonçait hautement l'intention de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, se mit à l'œuvre avec activité et convoqua ses sujets à l'extermination des infidèles.

Belgrade, qu'il attaqua en 1456, repoussa ses efforts; l'héroïque Huniade, qui était l'âme de la résistance, eut la consolation de voir fuir le

(1) Cantù.

Croissant avant de mourir de ses blessures; mais Thèbes, Athènes devinrent la proie du Sultan; il étendit bientôt ses conquêtes sur Lesbos, sur la plus grande partie du Péloponèse, sur le ridicule empire de Trébisonde, en Asie-Mineure; la Valachie et la Moldavie furent parcourues victorieusement.

Les divisions de ses ennemis étaient pour Mahomet II un puissant auxiliaire, et la mort faisait disparaître successivement ceux qui auraient pu arrêter sa marche triomphante. En 1456, elle l'avait délivré de Huniade; en 1464, elle enlevait à Ancône le pape Pie II, au moment où il préparait une croisade et reconnaissait douloureusement l'impossibilité d'armer l'Europe chrétienne contre l'invasion asiatique. En 1466, disparaissait de la scène un adversaire plus redoutable, Scanderbeg, qui n'avait laissé aux Musulmans ni trêve ni repos. Tel était le prestige de son nom que les Janissaires enchâssèrent ses os dans des anneaux et les portèrent en guise d'amulettes. L'Epire, privée de son héros, dut courber la tête sous le joug.

Tous ces succès étaient accompagnés d'affreuses cruautés; un jour c'étaient 300 corsaires qu'il faisait scier en deux; une autre fois, 500 Péloponésiens, puis 8,000 Grecs, qui s'étaient rendus avec promesse de la vie, et qu'il faisait massacrer, pour se venger de la résistance de Croïa. En 1470, l'île de Négrepont tombait entre ses mains, et, en dépit de la capitulation, tous les habitants étaient passés au fil de l'épée, atrocités dont les chrétiens ne se privaient pas non plus,

ni Scanderbeg, ni Huniade, ni surtout le wai-vode de Valachie, cet affreux Wlad, qu'on sur-nommait le grand diable.

Caffa et la Crimée ne furent pas sauvées, par leur éloignement, de l'occupation ottomane. Les Vénitiens luttèrent avec plus de persévérance que de bonheur. Le pape Paul II essaya d'opposer à Mahomet un adversaire musulman; exploitant les rivalités qui divisaient les Turcs sunnites et les Persans schyites, il poussa le Schah Usun-Hassan, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc, à prendre les armes contre le Sultan; mais celui-ci obtint contre la Perse les mêmes succès que contre les chrétiens.

En 1479, il obtint une grande victoire diplomatique : les Vénitiens, épuisés et découragés par leurs succès, implorèrent la paix et se résignèrent aux pertes qu'ils avaient essuyées, moyennant la conservation de leur juridiction. L'année suivante, l'Europe fut consternée à la nouvelle d'une descente des Turcs dans l'Italie méridionale, et du sac d'Otrante. L'âge n'avait pas refroidi l'ardeur conquérante du Sultan, et, en 1480, il chercha à s'emparer de l'île de Rhodes, occupée par les chevaliers de Saint-Jean; mais le Grand-Maître, le Français d'Aubusson, le força à la retraite. Ce fut la dernière tentative de Mahomet II. Il mourut, en 1481, en disant : « Je voulais conquérir Rhodes et l'Italie. »

Ainsi succomba la Grèce, sous le cimenterre des barbares, au milieu de l'indifférence publique, laissant à peine un souvenir dans la mémoire des poètes et des érudits, mais conservant sa reli-

gion et sa langue, qui devaient être plus tard de puissants éléments de résurrection.

Les Turcs, maîtres de l'Achaïe, de la Morée presque entière, de l'Épire, de l'Acarnanie, de la Servie, de la Bosnie, de la Valachie, de Négrepont, etc., prétendaient bien ne pas s'arrêter en si belle voie : « Notre loi, disait le Grand-Vizir, veut que tout lieu où a reposé la tête de notre maître, où est seulement entré son cheval, appartienne éternellement à son domaine. Ce n'est pas la couronne qui donne le royaume, ce n'est ni l'or ni les pierreries, mais le fer; le fer assure l'obéissance; ce que l'épée acquiert, l'épée doit le conserver. »

C'était en effet dans la passion pour la guerre combinée avec l'ardeur religieuse, qu'était le secret des conquêtes rapides des Ottomans. Le Koran ne renfermait-il pas maintes maximes propres à exalter chez eux l'amour des combats? « L'épée est la clé du ciel et de l'enfer. » Il faut passer sa vie à l'ombre des lances jusqu'à ce que tous les hommes reconnaissent la loi du Prophète. » Les docteurs disaient aussi : « Une goutte de sang répandue dans le chemin de Dieu est plus méritoire qu'un jeûne de deux mois. »

Mahomet et ses successeurs tentèrent aussi d'organiser leurs conquêtes, mais dans leurs efforts on trouve à chaque pas la trace de l'incurable instabilité des sociétés musulmanes.

Le Sultan ou Padischah, incarnation de la loi, est investi d'un pouvoir illimité dont il se repose sur son Vizir et sur les membres de son conseil ou Divan; c'est à peine si son autorité rencontre

quelque restriction dans la puissance morale des Ulémas, théologiens, jurisconsultes, interprètes de la loi. Pas d'assemblées, pas de tribunaux réguliers, aucun intermédiaire entre le maître et les esclaves. Les terres enlevées aux infidèles sont confiées aux Croyants à titre de fiefs militaires, désignés sous le nom de Ziamets et Timars; mais l'investiture est révocable à la volonté du Sultan, qui peut prendre son ministre parmi les portefaix ou envoyer, au premier caprice, le cordon fatal à son Vizir. Tous sont égaux sous le niveau terrible de l'esclavage.

Quant aux Grecs, ils restèrent soumis à leur juridiction, levant leurs impôts, ayant une milice spéciale, celle des Armatoles. Ils conservèrent la liberté de leur culte, dont les ministres étaient leurs principaux magistrats et leurs protecteurs naturels.

Remarquons que cette tolérance des Turcs contrastait avec les lois draconiennes qui partout ailleurs, en Europe, pesaient sur les dissidents religieux, mais n'oublions pas aussi que les Chrétiens, assujettis à certaines formalités humiliantes, n'avaient aucune garantie contre les caprices d'un maître ombrageux : que plusieurs fois, notamment en 1519, on mit en discussion dans le Divan le projet de les exterminer tous.

Bajazet II (1481-1512).

Mahomet II avait légitimé le fratricide en invoquant la maxime du Koran : « Le désordre est plus pernicieux que le meurtre. » Djem ou Zizim, frère de Bajazet, se souleva pour échapper à une mort certaine. Après quelques échecs il voulut négocier, Bajazet lui fit répondre : « Il n'y a pas de parenté entre les rois. » Plusieurs fois vaincu, Djem se réfugia près du grand-maître de Rhodes. Après de nombreuses vicissitudes, le pape Alexandre VI le livra aux mains du roi de France Charles VIII qui élevait des prétentions sur Constantinople ; bientôt après le malheureux Djem mourut victime, dit-on, du poison que le Pape lui avait fait prendre.

Bajazet aimait la paix, les lettres ; il fut cependant entraîné par sa situation à faire la guerre à l'Empire d'Allemagne, qu'il envahit deux fois. Ses attaques contre Venise furent plus heureuses et enlevèrent à cette république Lépante, Modon, Durazzo, Coron, Navarin.

Il voulut aussi attaquer les Mameluks qui, depuis 1250, formaient en Egypte une espèce de république militaire dont Ibek avait été le premier chef. Il échoua, et cette défaite contribua encore à le rendre moins populaire parmi les Janissaires, qui ne le trouvaient pas assez belliqueux.

Les dernières années de Bajazet furent troublées par des démêlés de famille. De ses cinq fils deux se révoltèrent et furent mis à mort. Il destinait sa succession à Achmet l'aîné, mais Sélim, s'appuyant sur les Janissaires, prit les armes en 1511. Obligé de s'enfuir en Crimée, il renouvela sa tentative. Cette fois, Bajazet, impuissant à soutenir la lutte, abdiqua. Sélim, affectant alors un profond respect pour son père, lui proposa de rester à Constantinople ; Bajazet répondit que le même fourreau ne pouvait contenir deux épées. Cependant comme il ne prenait pas assez vite le chemin de l'exil, son fils le fit empoisonner.

Sélim I^{er} (1512-1520).

Sélim II arrivait au trône par la faveur des Janissaires. Il sentit bientôt le poids de la tutelle que cette milice turbulente prétendait exercer sur les Sultans. Elle demanda impérieusement le droit de joyeux avènement, et quoi qu'il en coûtât à la fierté du fils de Bajazet, il fallut céder. Depuis, ces insolentes exigences se renouvelèrent à chaque changement de souverain.

Sélim apporta au pouvoir les idées belliqueuses et le caractère farouche de Mahomet II. Cinq neveux furent sacrifiés à la sécurité du nouveau Sultan, puis ce fut le tour de ses deux frères, qui

subirent le sort réservé aux cadets de la famille impériale. Korkhud, après s'être longtemps soustrait, avec un seul cavalier, aux recherches de ses ennemis, fut pris. Il demanda une heure de répit et en profita pour écrire en vers une lettre touchante à son frère. Celui-ci versa des larmes sur le sort de la victime et ordonna un deuil général. Ahmed, le plus jeune, tenta le sort des armes; obligé de fuir, il fut arrêté dans sa course par la chute de son cheval, fait prisonnier et condamné à mort. Il envoya à Sélim comme dernier souvenir un anneau dont la valeur équivalait, dit-on, au revenu annuel de la Roumélie, et subit son sort avec le fatalisme musulman.

Les contemporains surnommèrent Sélim : l'*Inflexible*; il justifia ce titre par les cruautés qui souillèrent son règne ; au moindre caprice il ordonnait la mort de ses ministres, et son caractère était tellement connu que l'on formulait sa malédiction contre ses ennemis par cette expression devenue proverbiale : « Puisses-tu être le vizir du Sultan Sélim ! »

Dans la ferveur de son zèle religieux, le nouveau Sultan eut la pensée d'égorger tous les chrétiens de son empire, il fit au moins subir ce sort à tous les schyites qui y étaient dispersés. Il résolut de poursuivre cette secte odieuse aux sunnites, jusqu'au cœur de sa puissance. Ismaël avait, en 1499, substitué la dynastie des Sophis à celle du Mouton blanc de Perse, Sélim lui adressa un message ainsi conçu :

« Le monarque des Ottomans, le maître des héros et des braves, l'exterminateur des infidèles

et des idolâtres, la terreur des tyrans et des Pharaons du siècle, le glorieux Sultan Sélim-Khan s'adresse à toi, émir Ismaël, pour te représenter que tu as détourné ta face de la sainteté des lois divines, altéré la pureté de la foi musulmane et usurpé les domaines de l'Orient par des voies injustes et tyranniques. Repens-toi, ou tu verras bientôt flotter dans tes plaines nos enseignes triomphantes : car nous avons quitté nos ornements impériaux pour la cuirasse et la cotte de mailles ; nous avons tiré nos armes terribles du fourreau de notre colère et de notre indignation, et, marchant sur les ailes du Très-Haut, nous avons passé le détroit de Stamboul à la tête de nos armées invincibles. »

Après une réponse non moins fière d'Ismaël, Sélim envahit la Perse, et, ayant remporté en 1514 la victoire de Tschaldiran, occupa le Kurdistan ; mais les Janissaires, épuisés par la faim et la soif au milieu de leurs riches trésors, forcèrent Sélim à battre en retraite. Le sang des Turcs ne fut pas cependant versé sans profit. Les districts de Diarbékir, d'Orfa et de Mossoul, hostiles aux schyites, se donnèrent aux souverains de Constantinople, et le Diarbékir devint de ce côté le boulevard de Constantinople ; Sélim s'attacha les Kurdes en leur laissant un semblant d'indépendance.

Sélim tourna alors ses armes contre les Mameluks, chez lesquels une effroyable anarchie avait préparé l'œuvre de la conquête. « Cette aristocratie guerrière, composée de Circassiens, d'Abbyssins et d'esclaves achetés sur les marchés,

n'avait pas de racine en Egypte, qu'elle exploitait plutôt qu'elle ne la gouvernait. Elle était également détestée des Cophtes, des Grecs et des Arabes qui formaient la population de l'Egypte. La ruine du commerce d'Alexandrie, depuis que les Portugais avaient trouvé le chemin des Indes, contraignait les Mameluks à peser davantage sur le pays. Le Sultan Kanzoul-al-Gauri, malgré ses quatre-vingts ans, marcha au-devant des Turcs. Il fut vaincu et tué à Dabik, près d'Alep, malgré la valeur désespérée des Mameluks (1517). Ces chevaliers de l'Orient furent foudroyés par l'artillerie, qu'ils avaient toujours dédaignée comme l'arme des lâches. La Syrie, la Phénicie, la Palestine tombèrent au pouvoir des Turcs. La victoire de Gaza donna à Sélim l'entrée de l'Egypte, et celle de Ridania ruina les dernières espérances des Mameluks. Le Caire, qui osa résister, fut puni par le massacre de 50,000 habitants, et le dernier Soudan, Touman-Bey, fut pendu à la porte principale. La possession de l'Egypte donnait à Sélim les droits des anciens Kalifes sur les villes saintes de la Mecque et de Médine ; le shérif de la Mecque lui envoya les clefs de la Caaba, en même temps que le dernier descendant d'Abbas, le Kalife Motawakel, qu'il avait trouvé au Caire, lui remettait l'étendard de Mahomet. Un Turc, un barbare, se trouvait donc maintenant le commandeur des Croiyants, l'héritier de l'autorité suprême du Prophète.

« La puissance des Turcs devait faire un pas de plus. Sélim avait compris de quelle importance il était pour l'Empire ottoman d'avoir une

marine redoutable. Un matin, après une nuit d'insomnie, faisant venir son Vizir Piri-Pacha : « Si cette race de scorpions, dit-il désignant les Chrétiens, couvre la mer de ses vaisseaux, si les pavillons de Venise, du Pape, des rois d'Espagne et de France, croisent en maîtres dans les parages de l'Europe, il ne faut en accuser que ta paresse et mon indulgence; mais je veux avoir une flotte nombreuse et redoutée (1). »

Sélim fut obéi, et, quelques années après sa mort, la marine ottomane, à l'apogée de sa puissance, dominait dans la Méditerranée.

« Au retour de son expédition contre l'Égypte, il en préparait de nouvelles contre la Perse et contre Rhodes lorsque, en 1520, la mort frappa ce terrible Sultan qui avait exterminé les schyites en Turquie, les Mameluks en Égypte, et qui, dans huit années de règne, avait fait mourir dix-sept Vizirs (2). »

Soliman I^{er} (1520-1566).

Soliman I^{er}, fils de Sélim, porta à son apogée la puissance des Ottomans. Politique habile, grand général, il déploya pendant un règne de 46 ans une activité infatigable.

Alléguant une insulte faite par les Hongrois à

(1) Hubant et Marguerin

(2) Ragon.

son ambassadeur, il marcha contre Belgrade et s'en empara après douze assauts (1521).

Au lieu de poursuivre ses conquêtes en Hongrie, il dirigea alors ses efforts contre l'île de Rhodes, dont les chevaliers ne laissaient aucun répit à la marine ottomane. Le Grand-Maitre Villiers de l'Île-Adam opposa une résistance héroïque avec 5,000 soldats et 600 chevaliers. En vain l'Espagnol André d'Amaraux seconda traîtreusement les efforts des assiégeants, en vain les Turcs firent jouer contre les murailles une formidable artillerie, ceux-ci, après avoir perdu par le fer et la maladie environ 80,000 hommes, désespéraient du succès, lorsque Soliman vint en personne relever le courage de ses troupes. Enfin Villiers de l'Île-Adam, abandonné par la chrétienté, forcé par ses compagnons de cesser une résistance inutile, consentit à livrer la place, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Il céda donc aux larmes de la population et capitula le jour de Noël 1522. Soliman désira le voir et lui témoigna les égards que méritait cette défense opiniâtre : « Ce n'est pas sans quelque peine, dit-il en prenant possession du palais du Grand-Maitre, que j'oblige ce Chrétien à son âge à sortir de sa maison. » L'ordre de Saint-Jean fut transporté à Viterbe, puis à Malte en 1530; mais ses beaux jours étaient désormais passés.

Les années suivantes furent remplies par des mesures de législation et par une révolte des Janissaires, qu'irritait la création d'un nouveau corps de troupes, les Bostangis, auxquels Soliman avait confié la garde de sa personne.

En 1526, il marcha contre Louis II, roi de Hongrie, et le rencontra à Mohacs ; sur ce champ de bataille périt l'indépendance de la Hongrie ; Louis II y resta avec 20,000 des siens. La maison d'Autriche réunit à ses Etats ce pays, dont elle avait préparé l'acquisition par des mariages. Les partisans de l'autonomie se rallièrent autour de Jean de Zapoli, voïvode de Transylvanie : Soliman prit en main sa défense, et, pendant longtemps, les bords de la Theiss et du Danube furent ensanglantés par la lutte des Autrichiens et des Ottomans, également jaloux de la possession de ce malheureux pays.

En 1529, Soliman, après avoir pris Strigonie et plusieurs autres places, mit le siège devant Vienne ; mais il échoua devant cette ville, et s'en consola en plaçant à Bude la couronne de Hongrie sur la tête de Zapoli et en acceptant la soumission de la Moldavie, jusqu'alors tour à tour tributaire et indépendante. En 1532, il envahit encore la Hongrie à la tête de 200,000 hommes pour effacer son échec de 1529. Charles-Quint marcha contre lui ; mais les deux princes, après s'être longtemps observés, se séparèrent sans en être venus aux prises. Toutefois, Ferdinand, frère et lieutenant de l'Empereur, s'humilia devant Soliman, reconnut sa suprématie et acheta une paix perpétuelle.

De ce règne date la domination des Ottomans sur les Etats barbaresques ; deux frères pirates nés à Lesbos, Ouroudj (Horuc) et Kaïreddin Barberousse, avec une habileté égale à leur perfidie, profitèrent des dissensions qui régnaient dans

ces contrées et s'emparèrent d'abord d'Alger et de Tlemcen. Ouroudj périt, il est vrai, dans cette ville qu'il défendait contre le gouverneur espagnol d'Oran. Mais Barberousse n'en poursuivit pas moins le cours de ses conquêtes et les mit sous la protection du Sultan, qui lui donna des soldats et le commandement des flottes ottomanes. Ce fut peu de temps après que, sous prétexte de rétablir un prétendant au trône de Tunis, il s'empara de cette ville et la joignit aux vastes possessions de Soliman. Charles-Quint prétendit la lui enlever, et, en 1535, se mit à la tête d'une formidable expédition qui aboutit à la prise, au pillage de Tunis et à la délivrance de nombreux captifs chrétiens ; mais il fut moins heureux en 1540 contre Alger et vit sa flotte presque entièrement détruite par la tempête. La mort de Barberousse, en 1546, ne compromit pas les nouvelles conquêtes de Soliman ; Tunis même ne tarda pas à échapper à l'Espagne, et, jusqu'à nos jours, les ports de ces côtes furent des nids de pirates qui portaient le brigandage sur toute la Méditerranée.

La passion de Soliman pour la guerre prenait pâture dans des expéditions contre les Vénitiens, contre les Perses auxquels il enleva Bagdad, en Arabie, où il prit Aden et Sébid ; mais c'était surtout à l'empire d'Allemagne qu'il prenait plaisir à s'attaquer ; dès 1526 il conclut, à la grande indignation de l'Europe, avec François I^{er}, une alliance qui fut resserrée par plusieurs ambassades. Le roi de France se crut autorisé par la défense nationale et par l'intérêt de l'équilibre européen

menacé par l'ambition envahissante de Charles-Quint, à contracter une alliance étroite avec Soliman. L'Europe entière s'indigna et fit tomber sur le roi de France la complicité des horreurs commises par les Ottomans. L'Islamisme prenait alors dans la Méditerranée une terrible revanche de ses échecs en Espagne : Tunis, Alger surtout, position admirablement choisie pour dominer sur cette mer, semblaient destinées à rallier les Maures pour l'invasion de la Péninsule d'où ils venaient d'être expulsés. En attendant d'autres entreprises, la piraterie prenait des proportions gigantesques; des escadres entières étaient enlevées; jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur des terres, les côtes étaient livrées à d'épouvantables ravages. Les rivages de la Provence ne furent pas d'abord plus respectés que ceux d'Espagne et d'Italie, mais en 1533 Barberousse envoya des présents à François 1^{er} et conclut avec lui une trêve marchande. Ce prince resserra encore les liens qui l'unissaient à la Porte; seul entre les souverains chrétiens, honoré du titre de Padishah à Constantinople, il contribua à ramener les sympathies de l'Europe vers Charles-Quint, qui allait en 1535 prendre Tunis et délivrer les prisonniers chrétiens, tandis que son rival, par une alliance offensive avec le Sultan, appelait sur l'Italie le fléau de la barbarie turque.

Si cette politique de François soulevait une juste réprobation, on ne peut qu'applaudir au traité avantageux qu'il conclut en 1536. « L'ambassadeur de France à Constantinople, la Forest,

avait signé en février un traité de commerce avec le Grand-Vizir, ce fameux Ibrahim, si intelligent, si ami de la civilisation européenne, qui périt, l'an d'après, victime des intrigues de la Sultane Khourren (Roxelane).

« Par ce traité, les marchands français et turcs étaient, dans les Etats respectifs des deux monarchies, sur le pied des nationaux; le roi pouvait établir des baillis ou consuls français dans tous les lieux de l'Empire ottoman, avec pleine juridiction sur les procès entre Français. En cause civile contre les Turcs, les sujets français ne seraient jugés par les cadis que sur pièces écrites et en présence de leur drogman; en cause criminelle, ils ne seraient jugés que par « l'excelse Porte elle-même. » Point de solidarité entre le délinquant français et ses conationaux. Toutes garanties sont accordées pour la liberté civile et religieuse, pour les successions, etc. Tous les esclaves et prisonniers, des deux parts, seront mis en liberté, et tout corsaire ou autre qui dorénavant prendrait des sujets de l'un ou de l'autre monarque sera puni comme infracteur de la paix. Les sujets respectifs ne seront soumis aux impôts qu'après dix ans de séjour continu. Le Sultan consentait que le Pape, le roi d'Angleterre et le roi d'Ecosse entrassent « au présent traité s'ils le ratifiaient dans huit mois (1). »

En 1542, François 1^{er} en revint à son alliance militaire avec les Turcs. Le vieux Barberousse se rendit à Marseille pour joindre sa flotte à celle

(1) H. Martin.

des Français, et toutes les deux allèrent, en 1543, prendre et saccager la ville de Nice. Les excès des Musulmans soulevèrent contre le roi un cri de fureur tellement violent que ce prince s'empessa de renvoyer avec des présents ces compromettants alliés, et se borna dès lors à des relations commerciales avec les Turcs.

De temps en temps une armée venait ravager la Hongrie sous prétexte de défendre les droits de la famille Zapoli, et bravait Ferdinand qui laissait s'écouler le torrent sans essayer de l'arrêter. En 1545 les deux princes signèrent une trêve de cinq ans : Ferdinand se reconnut tributaire de Soliman et s'engagea à lui payer un tribut annuel* de 30,000 ducats.

Ce puissant conquérant était lui-même soumis à la volonté d'une femme, la belle et intrigante Roxelane, dont l'ambition remuante ne reculait devant aucun crime. Voulant à tout prix frayer le chemin du trône à ses fils, elle prit à tâche, de concert avec le Grand-Vizir Rustem son gendre, de perdre, dans l'esprit de Soliman, Mustapha, fils de la Sultane Bosphorane, qui l'avait précédée dans la faveur de Soliman. Celui-ci, accueillant les accusations d'ambition dirigées contre son fils, le fit venir du camp où il s'était concilié l'affection des troupes et le livra aux muets qui l'étranglèrent (1555). Un des fils de Roxelane, Zéangir, uni à Mustapha d'une touchante amitié, succomba bientôt à la douleur que lui avait inspirée cette catastrophe. Roxelane fut le mauvais génie de Soliman ; grâce à elle, ses dernières an-

nées furent souillées d'exécutions cruelles qui déshonorent sa mémoire.

Les flottes turques remportèrent à cette époque une grande victoire sur celles de Philippe II qui voulait conquérir Tripoli. 14,000 Chrétiens succombèrent, sans parler de ceux qui furent réduits en esclavage, et vingt-huit galères démantées ornèrent le triomphe de l'amiral ottoman.

Encouragés par ce succès, les Turcs tentèrent de conquérir Malte et de venger sur cette île la prise du galion des sultanes capturé par les Chrétiens ; mais Lavalette se montra le digne émule de d'Aubusson, et, après cinq mois de siège, les Musulmans furent réduits à lever le siège (1565).

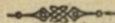
Maître de la Hongrie et du banat de Temeswar, Soliman alla, en 1566, assiéger la petite place de Zigeth devant laquelle avait échoué le pacha de Bude ; mais la garnison et Zrini son chef luttèrent avec un courage sans exemple. Le Sultan, furieux d'être arrêté par une pareille bicoque, avait écrit au Grand-Vizir : « Cette fumée n'est-elle pas encore dissipée, et n'allons-nous pas entendre retentir le roulement de la conquête ? » La colère que lui causa cette résistance précipita sa mort ; il expira le 30 août 1566, trois jours avant la reddition de la place.

Ce prince, auquel l'admiration des Turcs a donné les surnoms de Magnifique et de Législateur, fut, assurément, le plus brillant des souverains ottomans. Poète lui-même, il encouragea la littérature, qui fut florissante sous son règne, il éleva des constructions splendides et promulgua des lois nombreuses, sans pouvoir toutefois re-

médier à la véuallité et à l'arbitraire des tribunaux. Il ne dépendait pas non plus de lui de faire disparaître les vices inhérents au despotisme. Le souverain continua d'être tout puissant à Constantinople, tandis que les pachas et les autres officiers en tenaient à peine compte au dehors. Les impôts continuèrent d'être mal répartis, et les Turcs d'être séparés des peuples conquis par une profonde ligne de démarcation. De plus, Soliman inaugura la fâcheuse habitude suivie par ses successeurs de rester invisible dans le sérail, de laisser le harem intervenir dans les affaires publiques, et d'encourager l'intrigue par la haute fortune qu'il fit à ses favoris.

« Mais si, détournant nos regards des fautes de Soliman, nous envisageons ses hautes qualités, ses grandes actions, ses vastes pensées, son génie entreprenant, ses vues économiques unies à son amour pour la magnificence, son goût pour les sciences et la protection généreuse qu'il accorda aux savants ; si nous considérons les treize campagnes qu'il dirigea en personne : Rhodes et Belgrade. Bude et Bagdad conquises, les drapeaux ottomans plantés devant Diu et Vienne, la soumission d'Alger et de Tripoli, les flottes ottomanes portant la terreur sur les golfes Persique et Arabe, sur la Méditerranée et l'Archipel ; si nous contemplons les superbes mosquées élevées dans la capitale et les provinces, les aqueducs de Constantinople réparés et augmentés, Jérusalem et d'autres grandes cités munies de fortes murailles, et enfin le monument de la législation sous ce règne, la *Kanumane*, comprenant toutes les bran-

ches de la constitution et de l'organisation de l'Etat, nous ne pourrions refuser à Soliman le titre de grand souverain (1). »



PÉRIODE DE DÉCADENCE.

1566-1808.



Sélim II (1566-1574).

Avec Soliman finit la période héroïque des Sultans ; après lui les princes sont presque tous dépourvus de physionomie personnelle, ils cessent de paraître sur les champs de bataille, et nous offrent, ensevelis dans les délices du sérail, le spectacle uniforme de leurs vices et de leur impuissance. L'ère des conquêtes n'est pas encore définitivement close, et quelques Vizirs maintiendront encore l'éclat du nom ottoman, mais celle de la décadence s'ouvre déjà ; les jours de splendeur sont passés, et l'empire que nous avons vu s'élever si rapidement, nous le verrons s'acheminer aussi rapidement vers s'

(1) De Hammer.

ruine au milieu des intrigues des Sultanes et des ministres, des turbulentes exigences des Janissaires. Les révolutions se succéderont toutes, sanglantes et stériles, sans créer d'institutions qui puissent retenir sur la pente fatale cet empire auquel échappe la force qui l'a fondé.

Sélim II, prince cruel, avare, ivrogne, inaugura la série de ces souverains dégénérés. Toutefois, son règne ne fut pas sans gloire, grâce à son Vizir. Il triompha d'une insurrection de l'Arabie, et tenta, pour s'ouvrir un chemin vers le nord de la Perse, de creuser un canal entre le Don et le Volga; mais des pluies continuelles et les attaques des Russes, jointes au mauvais vouloir des Turcs et des Tartares de Crimée, firent échouer ce projet déjà formé par Soliman, et qui aurait pu avoir des conséquences incalculables.

Sélim avait conclu la paix avec l'empereur d'Allemagne, mais il convoitait les dépouilles de Venise; aussi prêta-t-il facilement l'oreille aux suggestions de ses ministres, qui l'engageaient à conquérir Chypre. En 1570, Lala-Mustapha et Piali-Pacha furent chargés de cette entreprise à la tête de forces imposantes. Cette lutte reproduisit les incidents du siège de Rhodes; Bragadino défendit Famagouste en digne émule de d'Aubusson et de Villiers de l'Île-Adam. Mais, après une résistance héroïque, la garnison, ayant épuisé ses dernières ressources, il fallut se rendre (1574). La capitulation fut indignement violée, et les braves défenseurs de la place condamnés à une mort cruelle.

La conquête de Chypre porta la désolation en Europe. Le Pape prêcha une croisade et joignit sa flotte à celles de Venise et de l'Espagne. Le commandement général fut confié à don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quin, qui rencontra la flotte ottomane à l'entrée du golfe de Lépante; la bataille fut terrible et se termina par l'éclatante défaite des Turcs, qui perdirent trente mille hommes et deux cent vingt-quatre bâtiments; dix mille esclaves chrétiens furent rendus à la liberté. Le retentissement de la victoire de Lépante fut immense, et l'Europe s'associa à l'éloge de don Juan par le Pape, qui lui appliqua les paroles de l'Évangile : « *Fruit homo mihius a Deo, cui nomen erat Joannes.* »

Sélim, d'abord profondément atterré, reprit bientôt courage. L'ambassadeur vénitien ayant demandé une entrevue au Vizir, celui-ci lui dit : « Vous nous avez coupé la barbe et nous vous avons abattu un bras; or, la barbe repoussera plus belle et mieux fournie; le bras, non. »

En effet, la discorde se mit bientôt parmi les alliés; Venise se résigna à traiter, rendit les places qu'elle avait prises, abandonna à Sélim toutes ses conquêtes, et lui paya 300,000 ducats pour les frais de la guerre (1573). Les Espagnols, sous la conduite de don Juan, s'emparèrent de Tunis; mais, au bout de dix-huit mois, l'amiral turc reprit cette ville. L'apparition d'une comète et quelques autres signes, considérés comme de lugubres présages, plongèrent dans la stupeur l'esprit superstitieux de Sélim, qui languit jusqu'à sa mort, arrivée en 1574.

Ce prince était dépourvu de toute qualité ; cependant les événements glorieux ne firent pas défaut à son règne, sous lequel s'accomplirent la conquête de Chypre et celle de l'Yémen ; mais il faut en reporter l'honneur au Grand-Vizir Mahomet-Sokolli, dans lequel revivaient es grandes pensées et les vues élevées de Soliman I^{er}.

Amurat III (1574-1592).

Amurat commença par faire étrangler ses cinq frères, suivant la coutume. La polygamie avait pour résultat de multiplier les membres de la famille impériale, et une pensée d'économie n'était pas étrangère aux condamnations prononcées d'avance contre les victimes innocentes d'une politique inhumaine. Ce prince passa son règne dans un indolent repos. L'Empire ne jouit pas de la même quiétude. Une longue guerre avec la Perse valut aux Turcs, après des succès mêlés de revers, la cession de Tauris, de l'Aderbidjan, du Schirwan et de la Géorgie, abandonnés par le Schah. La Hongrie fut encore ensanglantée par la monotone et interminable guerre contre l'Empereur d'Allemagne. Amurat, guidé par la Sultane favorite, provoqua des mécontentements qui se traduisirent en nombreuses et sanglantes insurrections des Janissaires. Le

faible monarque ne sut les apaiser qu'en leur distribuant de l'or et en leur abandonnant la tête de ses ministres, triste précédent qui fut souvent imité depuis.

Malgré la nullité du Sultan, cette période ne fut pas sans gloire. « Grâce aux talents des Vizirs Sinan, Osmand et Férhad, la victoire vint encore accroître l'héritage du grand Soliman, et, à la mort d'Amurat, l'Empire se composait de vingt royaumes (1). »

A ces noms, il faut joindre celui plus glorieux de Sokolli, qui mourut au commencement de ce règne, mais qui avait joué un grand rôle sous les deux règnes précédents, et qui, plus que personne, était propre à arrêter l'Empire sur le penchant de sa ruine. Pendant longtemps les glorieuses traditions de l'âge héroïque des Ottomans ne se retrouveront plus que dans quelques Grands-Vizirs. Souvent les souverains méritent à peine l'honneur d'être nommés.

Mahomet III (1592-1603) succéda à Amurat III. Des cent deux enfants qu'avait eus celui-ci, quarante-sept étaient encore vivants ; Mahomet appliqua contre les mâles la maxime habituelle des Sultans. Sous ce prince efféminé, les symptômes d'abaissement et de ruine ont un nouveau caractère de gravité ; l'armée est en proie à l'insubordination, l'administration à tous les désordres, les charges sont livrées à la vénalité, les monnaies

(1) Jouannin

sont effrontément altérées, les impôts sont ruineux et leurs produits sont dilapidés; toutes les institutions destinées à être la sauvegarde de l'Empire sont faussées ou mises en oubli. On s'éloigne de la tradition du passé sans que rien prépare les progrès de l'avenir, partout on trouve des présages de dissolution et de ruine.

Ahmed I^{er} (1603-1617). Le règne du successeur de Mahomet fut inauguré par un traité important avec la France. Les Anglais, jaloux des privilèges dont nous jouissions dans le Levant depuis François I^{er}, y avaient levé un drapeau rival. Ayant accrédité en 1599 un ambassadeur à Constantinople, ils prétendaient couvrir les Hollandais sous la protection de leur pavillon, et leurs corsaires troublaient la Méditerranée, de complicité avec les pirates barbaresques. Heureusement, nous avions en Turquie un habile ambassadeur, Savari de Brèves. Il obtint une éclatante satisfaction. « Le Pacha d'Alger fut étranglé, celui de Tunis destitué; pour avoir toléré la piraterie contre les Français; le Sultan ordonna de remettre en liberté les esclaves français dans les régences Barbaresques qui dépendaient de lui, invita l'Emir de Fez à suivre son exemple et rendit à la France la plupart de ses privilèges par le traité de mai 1604. Les Anglais, par ce traité, conservèrent, avec les Vénitiens, le droit de pavillon; mais toutes les autres nations qui n'entretenaient pas d'ambassadeur en permanence auprès de la Porte furent replacées sous la bannière de France. Le privilège d'exporter les cuirs, cires et cotons fut accordé aux marchands

français, avec toutes sortes d'exemptions et de garanties. Les gouverneurs des régences Barbaresques furent rendus responsables, dans leurs personnes et dans leurs biens, des déprédations que les gens de leur pays commettaient contre les Français. Le droit de pêcher le corail sur les côtes de Barbarie fut confirmé aux Français, qui avaient des comptoirs fortifiés au Bastion de France et à la Calle. Les consuls français ne devaient être constitués prisonniers pour quelque cause que ce fût. L'ambassadeur de France conservait le pas sur tous les autres ambassadeurs chrétiens. Point de droit de bris et de naufrage ni d'aubaine à l'égard des Français. Protection est accordée aux religieux du Saint-Sépulchre et aux pèlerins, à la considération de la France (1). »

Ahmed I^{er} eut à lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes, les Janissaires poursuivirent le cours de leurs insurrections périodiques; les provinces orientales prirent les armes, et il fallut de longues luttes pour les ramener à l'obéissance. Les Ottomans firent aussi plusieurs campagnes en Hongrie, où les populations ne cessaient de protester contre les prétentions de l'Empereur. Ils prirent pour chef un homme d'une haute intelligence, Bocskai, qui prêta un précieux concours aux Musulmans ses protecteurs. En 1605, ce prince et le Vizir Lala-Mohamet couronnèrent par la prise de Neuhausel une brillante campagne; l'empereur Rodolphe, obligé de tourner son attention vers les troubles inté-

(1) H. Martin.

rieurs, conclut, en 1606, avec Ahmed la paix de Sitvarolok. Le tribut annuel de trente mille ducats que l'Autriche payait à la Porte fut supprimé; seulement, l'empereur payait en une seule fois la somme de 200,000 piastres; les deux princes se traitaient sur le pied de l'égalité, et Bocskai restait maître de la haute Hongrie et de la Transylvanie.

Si l'on voyait des symptômes d'affaiblissement du côté de l'Allemagne, ils se révélaient bien davantage vers l'Orient, où les Turcs éprouvèrent des échecs sérieux en combattant les rebelles et les Perses.

Ce serait se condamner à un spectacle fastidieux et sans utilité d'insister sur le récit de ces guerres avec la Perse, avec l'Allemagne, interrompues par des traités toujours violés et remplies des mêmes incidents. Le Sultan Mustapha ne fit que passer sur le trône. En 1619, il fut relégué dans le harem et remplacé par son neveu Osman. Le règne de celui-ci fut malheureux au dedans et au dehors. Des expéditions désastreuses en Hongrie et en Pologne, des exécutions nombreuses, dont furent victimes beaucoup de grands personnages, provoquèrent contre Osman une violente impopularité; la pensée qu'on lui attribua de vouloir réformer les Janissaires, ne contribua pas peu aussi à soulever la tempête à laquelle il succomba.

Ce prince, ayant annoncé le projet d'aller visiter la Mecque et Médine, les troupes prirent les armes, et le forcèrent d'y renoncer. Cette concession ne le sauva pas, les révoltés exigè-

rent impérieusement qu'il leur abandonnât la tête du Grand-Vizir et de plusieurs autres de ses principaux officiers; sur son refus, ils attaquèrent le sérail et arrachèrent à sa prison Mustapha, qu'ils investirent du pouvoir et auquel ils forcèrent les Ulémas à prêter serment. Osman, après avoir vainement tenté de passer en Asie, tomba au pouvoir de ses ennemis, fut abréuvé d'outrages et fut forcé d'assister au supplice des dépositaires de son autorité. Enfin, les principaux personnages de l'insurrection se chargèrent des fonctions de bourreaux et parvinrent à l'étrangler après une lutte énergique.

Osman fut la première victime de ces révolutions hideuses, qui se multiplièrent à Constantinople, sans jamais régénérer l'Empire en décadence, et qui furent presque toujours dirigées contre des princes réformateurs. L'imbécile Mustapha, replacé sur le trône, fut le jouet des intrigues et des complots; il laissa bientôt, par sa profonde incapacité, ceux auxquels il servait d'instrument, fut de nouveau relégué dans la solitude pour laquelle il était fait, et remplacé par Amurat fils d'Ahmed (1623).

Sous ce triste règne, les revenus de la couronne diminuèrent de près de cinquante millions, plusieurs provinces tombèrent aux mains des Persans et l'anarchie domina dans tous les services publics.

Amurat IV apporta au pouvoir un caractère énergique, mais cruel jusqu'à la férocité, et l'habitude de l'ivresse. Il eut à lutter contre des séditions perpétuelles, et sous son règne, la capitale

et les provinces furent constamment ensanglantées. Il soutint une guerre sans résultats contre les Polonais; celle contre la Perse fut plus importante, plusieurs expéditions n'amènèrent que des désastres; mais, en 1639, il parvint à reprendre Bagdad. Il eut aussi à réprimer une insurrection des Druses dans le Liban. Ce prince encouragea, par l'abus qu'il fit des liqueurs fortes, l'oubli des préceptes du Koran. Il fut heureux pour l'Europe que les Turcs fussent alors hors d'état de profiter de ses embarras pendant la guerre de trente ans.

Sous l'incapable Ibrahim, frère d'Amurat III, 1639-1648, les cruautés de ce prince débauché engendrèrent de nouvelles commotions qui précipitèrent la décadence de l'empire. Cependant son Vizir Kara-Mustapha, homme d'énergie et de talent, parvint, après plusieurs tentatives infructueuses, à s'emparer d'Azof sur les Cosaques du Don; c'est aussi sous ce règne que fut commencée la conquête de Candie qui devait occuper les Ottomans pendant bien des années; c'était une proie convoitée depuis longtemps par eux. En 1645, profitant de l'abaissement des Vénitiens, ils s'emparèrent de la Canée et y jetèrent les fondements de leur domination dans l'île. En 1648, les troupes, irritées du faste insensé de ce monarque et de l'ineptie de son gouvernement, le renfermèrent dans une prison où il ne tarda pas à être étranglé.

Des insurrections à Constantinople et en Asie-Mineure inaugurèrent le règne du jeune Sultan Mahomet IV (1648-1687); la première partie fut

cependant signalée par des triomphes éclatants : la conquête de Candie, de l'Ukraine, de la Volhynie, de la Podolie; l'humiliation de la Pologne soumise à un tribut, une paix honorable avec l'Autriche, enfin le Sultan distribuant des couronnes aux princes chrétiens de la Moldavie, de la Valachie, de la Transylvanie et de la haute Hongrie. La seconde partie n'est au contraire marquée que par des dévastations et des humiliations.

Le Sultan s'abandonna aux inspirations d'une série de Vizirs, que la révolte et l'intrigue éle-vaient et remplaçaient tour à tour. Il serait sans utilité de raconter ces révolutions de palais, dans lesquelles les Janissaires jouèrent comme toujours le principal rôle; enfin à ces personnages sans valeur succéda un homme destiné à jeter un grand éclat sur l'histoire des Ottomans : Kuruli-Mohammed-Pacha. Le nouveau ministre voulant avoir les mains libres pour accomplir la mission qu'il avait acceptée, exigea préalablement que son gouvernement fût exempt de contrôle, et que nul ne s'interposât entre lui et le souverain.

Il imprima aux décisions du Divan une énergie inaccoutumée, réprima les désordres de l'administration, réduisit au silence le fanatisme farouche des Ulémas, et terrifia par une sévérité inexorable les auteurs et complices des troubles antérieurs. Le siège de la capitale de Candie se poursuivait depuis longtemps avec mollesse; il en poussa les travaux avec une activité nouvelle et communiqua son ardeur à l'armée. Sous son influence la

guerre entreprise en Hongrie contre Rakoczi, vassal rebelle de la Porte, cessa de présenter seulement des échecs. Il apporta d'heureuses réformes dans l'administration, construisit de nombreux monuments, et, lorsqu'il mourut après un vizirat de cinq années, en 1666, il transmit sa charge à son fils Kupruli-Ahmet-Pacha, innovation sans exemple jusqu'alors dans l'histoire de la Turquie.

Le nouveau ministre dirigea des forces imposantes en Hongrie, où les prétentions rivales de l'Empereur Léopold et du Sultan coûtèrent la vie à de nombreuses victimes. Après des succès balancés, l'illustre Montecuculli ayant été placé à la tête des troupes chrétiennes, ramena la fortune sous leurs drapeaux. En 1663, le Vizir ayant essayé de franchir la Raab, fut assailli par les impériaux, auxquels s'étaient joints six mille auxiliaires français, sous la conduite du comte de Coligny et du marquis de la Feuillade. Cette bataille de Saint-Gothard en Styrie fut acharnée; la victoire, longtemps disputée, se prononça enfin pour les Chrétiens; les Français y eurent une grande part et laissèrent aux Ottomans une impression d'épouvante et d'admiration. Ce désastre, qui coûta la vie à vingt-cinq mille Musulmans, détermina le Vizir à signer la paix avec Léopold et à sacrifier la Hongrie (1663).

Cependant on approchait du dénouement de l'interminable siège de Candie. Ses défenseurs luttèrent d'opiniâtreté avec les assaillants; les murailles, les sentiers souterrains furent arrosés de flots de sang; les Français jouèrent un rôle

brillant dans cette glorieuse défense; sous la conduite du duc de Beaufort, ils contribuèrent à prolonger la résistance, mais enfin la continuation de la lutte devint impossible, et les clefs de la place furent remises au Grand-Vizir, qui accorda à la garnison une capitulation honorable (1669).

« Les Français sont nos amis, mais nous les trouvons partout avec nos ennemis, » disait Kupruli Ahmet à M. de Nointel, ambassadeur de Louis XIV. L'intervention de la France dans les guerres dont nous venons de parler, jointe à quelques expéditions contre les pirates barbaresques, avait jeté une grande aigreur dans les rapports de la cour de Versailles avec la Sublime-Porte. Les représentants de la France eurent plusieurs fois à se plaindre des violences d'un gouvernement qui n'avait pas encore adopté le code de droit public en usage parmi les nations civilisées; on put même redouter une rupture éclatante entre les deux pays.

Le Sultan ayant pris sous son patronage Dorozenko, hetman des Cosaques Zaporogues, tributaires de la Pologne, il en résulta une guerre entre ce pays et la Porte. Les Polonais, gouvernés par un monarque incapable, éprouvèrent d'abord de sanglants échecs, perdirent la place de Kaminiac, réputée inexpugnable, et subirent en 1672 un honteux traité par lequel ils se reconnurent tributaires du Sultan. Heureusement ils trouvèrent un chef digne d'eux dans un héros, Jean Sobieski, qui, secondé par les Moldaves, les Valaques et les Cosaques, releva

l'honneur national, et, devenu roi sur ces entre-faites, vengea ses compatriotes dans une série de victoires éclatantes. En 1676 il imposa aux Musulmans le traité de Zurawna, qui limita leurs conquêtes à Kaminiec, la Podolie et l'Ukraine.

Peu de temps après mourut le second des Kupruli, après une administration plus brillante encore et surtout plus populaire que celle de son père. Il aurait fallu aux Ottomans beaucoup d'hommes comme ces grands ministres pour les arrêter sur le penchant de leur ruine, et faire pénétrer parmi eux des éléments de progrès, auxquels leur caractère apathique et leurs institutions religieuses opposaient des obstacles presque insurmontables.

Kara-Mustapha, successeur de Kupruli, n'apporta au pouvoir qu'orgueil, avarice et incapacité; on reconnut bientôt que le gouvernail avait passé à d'autres mains. Une guerre avec les Russes se termina sans événements bien importants, mais il n'en fut pas de même de celle dirigée contre l'Allemagne. Tekéli, ayant au nom des Hongrois invoqué les secours de la Porte contre Léopold, Kara-Mustapha accueillit sa prière; mais ce Vizir dirigea la guerre avec la plus complète incapacité. A la tête de plus de 200,000 hommes, entouré d'une pompe qui rappelait le faste des Darius et des Xerxès, il alla mettre le siège devant Vienne (1683).

Malgré la belle défense du duc de Lorraine, cette capitale, désertée par son empereur, aurait succombé sans la cupidité du Vizir, qui ne voulut pas permettre une attaque générale pour que

le pillage ne lui enlevât pas les richesses qu'il se réservait. La terreur était au comble dans la place, lorsque Sobieski, cédant avec un chevaleresque désintéressement aux supplications de l'Empereur, malgré les efforts de Louis XIV pour l'en détourner, s'achemina au secours des assiégés. Son armée descendit du mont Kalemberg et assaillit le camp de Kara-Mustapha qu'il trouva rempli de somptueuses dépouilles. Les Turcs accomplirent une retraite désastreuse. La maison d'Autriche inaugura alors la politique d'ignoble ingratitude à laquelle elle devait rester trop fidèle, et la conduite de Léopold envers Sobieski fut bien conforme à celle de ses successeurs qui, avant un siècle, devaient conspirer la ruine du peuple magnanime qui avait sauvé l'Autriche en 1683.

La mort de Kara-Mustapha, sacrifié quelque temps après à la politique ombrageuse de la Porte, ne ramena pas la victoire sous les drapeaux du Prophète; le duc de Lorraine et Sobieski infligèrent aux Ottomans de sanglantes défaites. Bude fut reprise (1686), le Péloponèse fut ravagé par le vénitien Morosini (le Péloponésiaque), qui transporta dans sa patrie les lions du Pirée.

Les désastres qui accablaient les Ottomans eurent, comme toujours, leur contre-coup à Constantinople; les troupes se révoltèrent tumultueusement, exigèrent d'abord du Sultan la tête de son ministre, puis forcèrent le corps des Ulémas à le déposer lui-même pour avoir failli à ses devoirs et négligé la défense de l'Empire (1687). Ce prince vécut encore cinq années enfermé

dans le sérail. Il était dépourvu de toute qualité personnelle, et la gloire de son règne fut l'œuvre des deux Kupruli.

Son successeur Soliman II (1687-1691) subit le pouvoir avec résignation plutôt qu'il ne l'accepta avec joie. Cette impression dut être confirmée par l'insurrection des Janissaires, début obligé de chaque règne, et par les scènes hideuses qui accompagnèrent le triomphe momentanément de la soldatesque. La série des désastres continua pour les Ottomans sur toutes les frontières, et Bude leur échappa en 1688; mais ils eurent alors la bonne fortune de trouver un ministre qui suppléa à l'incapacité du souverain, ce fut le Vizir Kupruli-Ahmed-Mustapha, frère du vainqueur de Candie. Par lui fut continuée dignement cette dynastie des Kupruli; plus humain, d'une nature plus sympathique que ses deux devanciers, il connut des aspirations qui le placent au-dessus de ses contemporains. Il mit un terme à la vente des charges publiques dont on avait abusé avant lui, interdit la falsification des monnaies, introduisit l'économie à la cour et l'ordre dans les finances. Il s'appliqua surtout à améliorer la condition des populations soumises, prit à tâche de soustraire les Chrétiens aux violences auxquelles ils étaient en butte, les autorisa à construire partout des églises. Il obtint ainsi le double résultat d'augmenter les ressources du trésor et de rattacher au gouvernement des hommes toujours prêts jusqu'alors à se joindre à ses ennemis : « Voyez, disait-il, ce que produit la tolérance ! j'ai augmenté la puissance du Pa-

dischah, et j'ai fait bénir son gouvernement par des gens qui le haïssaient. »

Toutes ses mesures furent empreintes de la même élévation, aussi ce fut grâce à lui que la fin du règne de Soliman fut plus heureuse que le commencement.

Sous son successeur Ahmed II (1691-1695), il conserva le pouvoir. Il prit le commandement des troupes ottomanes en Hongrie, et, secondé par l'illustre Tekéli, il marcha contre le prince Eugène, commandant des troupes impériales. La rencontre eut lieu à Salankemen (1691). Vingt-huit mille Turcs restèrent sur le champ de bataille, mais ils perdirent plus encore par la mort de Kupruli, qui succomba en cherchant à entraîner les siens à la victoire. Il laissa un souverain cher à ses compatriotes, et personne depuis ne l'a remplacé.

Sous le nouveau Sultan Mustapha II (1691-1703), les Musulmans, grâce aux talents de Mezzomorto et à l'énergie du nouveau souverain, inconnue depuis longtemps dans la famille d'Osmann, le Croissant parut se relever de ses désastres; mais en 1697 le prince Eugène attaqua l'armée turque à Zenta, sur les bords de la Theiss: elle y laissa vingt mille hommes. Après cette terrible défaite, le quatrième Vizir du nom de Kupruli comprit la nécessité de mettre un terme à la guerre.

Sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, un traité de paix fut signé en 1699 à Carlowitz, sur la rive droite du Danube, entre les Turcs, l'Empereur, la Pologne, la Russie et Ve-

nise; la Porte dut renoncer au tribut humiliant que lui payait depuis longtemps la Transylvanie. Le Croissant, repoussé de Vienne, dut aussi se retirer dans cette province et resta borné par le Dniéper, la Save et l'Unna; l'intervention des puissances européennes pour un intérêt commun fut reconnu par la Porte conforme au droit public. L'Empereur accorda une amnistie aux Hongrois, mais beaucoup d'entre eux préférèrent aller demander asile aux Turcs, et parmi ceux-là l'héroïque Tekéli, qu'une pension de Louis XIV sauva de l'indigence. Le Czar Pierre conclut une trêve de deux ans et conserva Azof. Kaminiéc fut cédé à la Pologne avec la Podolie et l'Ukraine en deça du Dniéper. Venise obtint aussi des concessions importantes dans la Morée, les îles Ioniennes et les îles de l'Archipel.

A partir de ce mémorable traité de Carlowitz, le gouvernement des Ottomans entre dans le concert européen; outre les agrandissements territoriaux qu'y gagnèrent les nations chrétiennes, cette paix les affranchit, de la terreur qu'inspiraient les sectateurs de Mahomet, en révélant à tous les yeux la décadence de cet empire, qui ne s'était soutenu jusque-là que par la force des armes et auquel la force échappait. Le Vizir Kupruli, que les historiens ottomans ont surnommé *le Sage*, chercha par d'habiles réformes à fermer les plaies de la guerre; il se signala par d'heureuses innovations et des monuments d'utilité publique; mais le temps lui manqua pour accomplir son œuvre, et il fut remplacé par des Vizirs incapables qui se succédèrent avec l'instabilité

habituelle aux pays orientaux. Le Sultan Mustapha II, lui-même, fut renversé par l'insurrection, et renfermé dans le sérail; il céda la place à Ahmed III (1703).

Le nouveau Sultan (1703-1704) punit cruellement la dernière révolte, et l'on prétend qu'il fit noyer 15,000 Janissaires, mais il ne fit rien pour prévenir le renouvellement de pareils troubles; comme auparavant, les Vizirs se succédèrent avec rapidité, sans signaler leur passage éphémère au pouvoir par une tentative de réforme ou une vue élevée.

Un nouvel ennemi, et le plus dangereux de tous, entra alors en lice avec la Turquie. A peine adulte sous Pierre le Grand, la Russie avait révélé sa politique envahissante au midi; c'était en effet vers la mer Noire où tous ses grands fleuves se versent, sauf le Volga, que devaient se tourner les infatigables convoitises des Czars.

En 1709, Charles XII, roi de Suède, vaincu à Pultawa, se réfugia sur le territoire ottoman. Après avoir vainement essayé d'éclairer la Porte sur les dangers de l'ambition moscovite, il parvint à arracher au Vizir Baltagi-Mohammed une déclaration de guerre. Le Czar se laissa surprendre sur les bords du Pruth dans une position tellement dangereuse que son armée eût succombé jusqu'au dernier homme si le Vizir ne s'était laissé désarmer par les artifices de la Czarine Catherine: il se borna à exiger la restitution d'Azof, la destruction des places du Palus-Méotides et l'abandon aux Turcs de l'artillerie qui s'y trouvait (1711). Charles XII reprocha vivement

au Vizir de n'avoir pas fait le Czar prisonnier : « Et qui donc aurait gouverné ses Etats ? reprit avec calme Baltagi, il n'est pas bon que tous les rois soient hors de chez eux. » Le roi de Suède, furieux, déchira avec son éperon le cafetan de l'impassible musulman.

Le désaveu du traité du Pruth et la disgrâce de Baltagi rendirent quelque espoir à Charles XII, mais il dut bientôt y renoncer ; on sait avec quelle opiniâtreté il se défendit dans sa maison avec soixante hommes contre une armée, et comment il quitta en 1714 la Turquie où il avait reçu une généreuse hospitalité.

La présomptueuse confiance du Vizir provoqua une rupture avec les Vénitiens et amena comme conséquence le renouvellement de la guerre avec l'Allemagne. Les Ottomans obtinrent d'abord quelques légers succès, bientôt suivis de terribles échecs. En 1717, le prince Eugène remporta sur eux la grande victoire de Peterwaradin. Cette bataille, suivie de la prise de Belgrade et de plusieurs autres places, détermina le Sultan à signer la paix de Passarowitz (1718). L'Autriche acquit Belgrade, Témesswar, la Valachie jusqu'à la rivière de l'Aluta et une portion de la Serbie ; la république de Venise conserva les places fortes qu'elle avait conquises en Albanie, mais la Morée fut assurée à la Porte.

Les années suivantes furent marquées par une guerre malheureuse contre la Perse, pendant que les Janissaires élevaient des prétentions chaque jour plus grandes. Désormais c'était d'eux que dépendaient l'élévation et la chute des sultans.

Cette milice avait subi des transformations qui modifiaient son esprit et son rôle.

Soliman I avait commencé par lever l'interdiction du mariage qui leur était jusqu'alors imposée. Ils s'arrogèrent bientôt le droit de faire entrer dans leurs rangs leurs fils adultes, et les intérêts de famille compromirent sérieusement le but de l'institution. Plus tard, pour combler les vides produits par une guerre malheureuse en Perse, on enrôla parmi eux des Turcs étrangers au service militaire ; enfin, pour suppléer à l'insuffisance de la solde, ils prirent l'habitude de se livrer à un commerce ou à une industrie, ils obtinrent même certains monopoles et imposèrent à la population des réquisitions tyranniques. Toutes ces causes eurent pour résultat d'affaiblir le courage et la discipline des Janissaires, qui cessèrent d'être redoutables aux ennemis, à mesure qu'ils devenaient plus dangereux pour leurs maîtres et pour la tranquillité publique.

En 1730, un petit nombre d'entre eux conduits par un revendeur d'habits nommé Patrona-Khalil, parcoururent la ville en invitant le peuple à les suivre, ils allèrent forcer les prisons et bientôt Patrona-Khalil se vit à la tête de quelques milliers d'hommes qui obéissaient à son moindre signe. Le Sultan, épouvanté, leur abandonna la tête de plusieurs de ses ministres. Mais cette lâche condescendance ne le sauva pas ; il dut lui-même descendre du trône et en abandonna la possession à son fils Mahmoud I (1730-1754).

L'auteur de la dernière insurrection, Patrona-Khalil, se présenta devant le prince qui lui de-

vait le pouvoir et lui dit : « Je sais le sort qui m'attend ; car jamais aucun de ceux qui ont osé déposé des padischahs n'a échappé à la mort, mais je ne me félicite pas moins de te voir assis sur le trône d'Osman et d'avoir délivré l'Empire de ses oppresseurs. » — « Je te jure par mes aïeux, répondit le Sultan, que je n'attenterai pas à ta vie : je veux au contraire te récompenser ; demande-moi une grâce, et tu l'obtiendras ! »

Patrona-Khalil se borna à demander la suppression d'un impôt qui pesait sur la classe pauvre et fut exaucé ; mais cette grandeur subite et la faveur du peuple exaltèrent l'orgueil du parvenu ; il manifesta des prétentions exorbitantes, exigea que la populace partageât avec les Janissaires le droit de joyeux avènement ; et lorsque Mahmoud alla ceindre le sabre dans la mosquée d'Aïoub, il figura dans le cortège les jambes nues et avec un costume dont la simplicité semblait un défi aux grands personnages de l'Empire. Il encouragea les exigences du peuple, accorda à ses rancunes de sanglantes satisfactions, et fit nommer un boucher de ses amis, hospodar de Moldavie.

Mais la tyrannie de cet homme provoqua un complot contre lui. Un jour, en sortant du conseil auquel il avait assisté comme d'habitude, il tomba sous le poignard de ses ennemis. Ses partisans furent enveloppés dans sa chute, et plus de 7,000 rebelles furent mis à mort. Le Sultan récompensa ceux qui l'avaient débarrassé de ce dangereux allié. Pendant longtemps les ministres continuèrent à se venger par des exécutions

de la terreur qu'on leur avait inspirée. Mahmoud eut à soutenir contre la Perse une guerre mêlée de succès et de revers et dans laquelle succomba le Vizir Topal-Osman-Pacha, qui fit briller sur l'empire un reflet de la gloire des Kupruli.

La Czarine Anne Iwanowna, fidèle aux traditions de Pierre 1^{er}, crut le moment favorable pour attaquer la Turquie. En 1736, son général Munich pénétra en Crimée et fit la guerre en barbare ; les Turcs n'éprouvèrent que des échecs, mais furent plus heureux contre l'empereur d'Allemagne, Charles VI, allié de la Czarine. Celui-ci, servi par des généraux incapables, perdit Belgrade et plusieurs autres places. L'ambassadeur français à Constantinople, M. de Villeneuve, proposa la médiation de sa cour qui fut acceptée, et en 1739 on signa le traité de Belgrade. L'empereur céda Belgrade, Subacz, Orsowa avec la Servie et la Valachie autrichienne. Les Russes restituaient leurs conquêtes malgré l'éclat de leurs succès, moyennant quelques compensations, tels que des privilèges commerciaux et le titre d'Empereur reconnu au Czar.

Cette époque est importante dans l'histoire de nos relations avec la Turquie. Déjà, en 1721, Ibrahim, qui remplissait honorablement les fonctions de Grand-Vizir, comprenant que la France était la seule grande puissance continentale dont les intérêts fussent conformes à ceux de l'Empire ottoman, avait envoyé une ambassade solennelle à Louis XV. Il offrait à ce prince l'autorisation, vainement sollicitée par son aïeul, de

réparer l'église latine du Saint-Sépulcre, et proposait au gouvernement français une convention pour faire cesser les pirateries des Barbaresques et des chevaliers de Malte. L'ambassadeur Méhémet-Effendi avait d'autres instructions bien plus importantes; mais il ne put rien obtenir de l'inâme Dubois, qui gouvernait alors la France et qui craignait de froisser l'Autriche et le Pape, dont il recevait des pensions. Il se retira, ne remportant de sa mission qu'une impression d'horreur pour le ministre qui, disait-il, n'ouvrait la bouche que pour « lâcher l'écluse de son réservoir de mensonges. »

Heureusement, en 1739, le gouvernement français était mieux représenté. M. de Villeneuve, notre ambassadeur, en ménageant la paix entre la Russie et la Turquie, avait eu le tort de ne pas faire reproduire dans le traité de Belgrade l'article du traité du Pruth qui garantissait l'indépendance de la Pologne, et de n'y pas faire comprendre la Suède, alors sur le point d'entrer en lutte; mais il répara ces omissions en faisant signer un traité défensif entre la France et la Turquie. « Ce diplomate obtint, quelques mois après, de la Porte, des concessions extrêmement avantageuses au commerce français. Les anciennes capitulations furent renouvelées et amplifiées, non plus sous la forme de faveurs accordées du haut du trône ottoman, mais sous la forme d'un véritable traité de commerce, qui est encore aujourd'hui la base de nos relations : le droit de 5 pour 100, que payaient les marchandises venant de France ou destinées à la France, fut ré-

duit à 3 pour 100, si ce n'est pour les marchandises destinées à être réexportées en Russie ou ailleurs (28 mai 1740). Jamais la France n'avait obtenu un pareil ascendant à Constantinople, grâce à Bonneval, qui avait repris l'œuvre du malheureux Ibrahim avec plus de ménagements pour les préjugés de l'Islam (1). »

C'est aussi à cette époque que parait en Arabie une secte de fanatiques, les Wahabites, qui prétendaient ramener l'Islamisme à sa pureté primitive; alors obscure, elle était appelée plus tard à une sanglante renommée.

Après le règne insignifiant d'Osman III (1754-1757), celui de Mustapha III (1754-1774) présente des événements bien plus importants. Ce prince ceignit le sabre dans des circonstances désastreuses : Bagdad et plusieurs provinces de l'Empire se soulevèrent, des émeutes éclatèrent à Constantinople; mais le principal danger vint du côté de la Russie. Catherine II, souveraine absolue depuis l'assassinat de son mari, Pierre III, imposa en 1763, pour roi à la Pologne, son favori Poniatowski, acte qui préparait l'asservissement de ce pays. Pendant que les puissances chrétiennes assistaient impassibles à la violation impudente des traités, Mustapha III, reconnaissant enfin que Catherine II l'avait joué par ses protestations hypocrites, résolut de prendre en main la défense de la Pologne. Mais le Divan et les Ulémas s'opposèrent à la guerre et le forcèrent de disgracier le Khan de Crimée Krim-Ghérai qui,

(1) H. Martin.

de concert avec lui, voulait prêter l'appui des armes ottomanes à l'indépendance polonaise : « Mon frère, lui dit le Sultan avec tristesse, que puis-je faire tout seul ? Ils sont tous amollis ou corrompus ; ils n'aiment que leurs maisons de plaisance, leurs musiciens et leurs harems. Je travaille à rétablir l'ordre et les anciennes mœurs ; aucun ne veut m'aider. »

Mais peu de temps après la formation de la confédération de Bar, les Russes ayant violé le territoire turc en poursuivant un détachement polonais, ce fut le signal d'une guerre terrible de six années (1768). La mort subite de Krim-Ghéraï priva les Turcs d'un chef habile ; toutefois, la guerre s'ouvrit pour eux sous d'heureux auspices, mais bientôt la fortune changea. Les Russes, d'abord découragés par leurs échecs, envahirent la Moldavie et la Valachie ; les généraux Bender et Panine battirent les Turcs dans plusieurs rencontres, et Catherine, enivrée par le succès, rêva les plus brillantes conquêtes. Des émissaires russes se répandirent en Grèce et firent espérer aux populations le retour de leur nationalité sous la protection de la Czarine. Sur tous les points du sol hellénique l'agitation se propagea à la voix de ces instigateurs politiques et religieux, dont le plus influent fut le fameux Papas-Ogli. Tout était prêt pour une insurrection, et Orlof, un des amants de Catherine, se crut déjà roi d'Epire et de Macédoine.

Dans le but de réaliser les plans de l'ambition russe, une flotte mit à la voile, s'arrêta en Angleterre, s'y approvisionna et se plaça sous le

commandement de l'Ecoisais Elphinston. Débarqués en Morée, les Russes s'emparèrent de Mistra et de Navarin. Le mouvement insurrectionnel s'étendit alors parmi les Grecs qui accoururent en foule saluer leurs libérateurs ; mais la discorde éclata bientôt parmi les alliés, et les Russes, menacés d'être écrasés par des forces supérieures, évacuèrent précipitamment le Péloponèse. Les insurgés, livrés à eux-mêmes, expièrent cruellement leurs crédules espérances. S'étant réunis à une autre escadre, les Russes allèrent alors livrer bataille à la flotte turque entre l'île de Chio et l'Anatolie, le 5 juillet 1770. Après une lutte acharnée, les Turcs se retirèrent dans le petit port de Tchesmé ; mais les brûlots allèrent les y chercher, et dans la nuit du 7 juillet, vingt-quatre de leurs vaisseaux devinrent la proie des flammes.

Cé désastre porta la consternation à Constantinople, et si les Russes avaient su en profiter, peut-être se seraient-ils emparé de cette ville. Orlof ne voulut pas tenter l'entreprise, et Elphinston, furieux de ne pas être écouté, brisa son navire contre un écueil et retourna en Angleterre. Les Turcs, encouragés par le baron Tott, réfugié hongrois au service de la France, revinrent de leur stupeur et rétablirent l'équilibre ; les Russes déployèrent aussi peu d'habileté que leurs adversaires, et Frédéric II disait que, pour se faire une idée de cette guerre, il faudrait se figurer des borgnes s'escrimant à coups de bâton avec des aveugles. Les éléments, qui au commencement de la guerre avaient as-

suré la victoire à Galitzin par la rupture du pont du Dniester, continuèrent de combattre pour eux; grâce à l'indiscipline des Turcs, les généraux russes s'emparèrent de Bender, d'Ismaïl, etc., le prince Dolgorouki conquit presque toute la Crimée.

Ce fut au milieu de ces désastres que mourut Mustapha III. Il légua à son frère, Abdul-Hamed (1774-1789), une situation terrible. Outre les conquêtes des Russes, l'insurrection était partout, dans la Morée, dans la Grèce centrale et les îles. Ali, pacha de Janina, jetait les fondements de sa longue domination; en Palestine, en Syrie, à Bagdad, en Egypte éclataient des symptômes de dissolution. La nécessité de la paix avec la Russie était urgente. Cette puissance, sur laquelle pesait la diplomatie de l'Angleterre et de l'Autriche, la signa à Kainardji en Bulgarie, 1774.

La Porte reconnaissait l'indépendance de la Crimée et ne se réservait sur ce pays que les droits sacerdotaux du kalifat; elle leur cédaït les places d'Azof, de Kinburn, de Taganrok, et les districts situés sur le Dniéper et le Bog, la libre navigation du Pont-Euxin et de l'Hellespont, acceptait le partage de la Pologne et consentait à payer 35,000,000. Catherine, de son côté, restituait la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et les îles que la Russie occupait dans l'Archipel. Le découragement qui accompagna cette paix fut plus malheureux encore pour eux que toutes les concessions.

Les efforts des Turcs pour désarmer l'ambi-

tion de Catherine II ne firent que l'encourager; cette princesse annonça ouvertement l'intention de s'établir sur les ruines de l'Empire ottoman et de prendre la place des anciens souverains de Byzance; un de ses petits-fils reçut le nom de Constantin, eut une nourrice grecque; la résurrection nationale de ce peuple fut envisagée dans les conseils de Catherine comme imminente, et il sembla qu'il n'y eût plus qu'à enregistrer le décès de la domination ottomane.

L'Impératrice s'empara de la Crimée avec le même système de duplicité effrontée qui lui avait donné la Pologne. Elle acheta le khan Sahim-Ghéraï, l'avilit et irrita contre lui la fierté froissée de ses compatriotes, provoqua une insurrection contre ce maladroit allié, se ménagea ainsi un prétexte pour intervenir, dépouilla son protégé, et, après avoir ainsi brisé l'instrument devenu inutile, resta en possession de la presqu'île (1783).

Cette conquête fut, comme toujours, justifiée par de grands mots, *l'amour du bon ordre et de la tranquillité*, la nécessité de réunir ce pays à ses Etats pour y faire fleurir la paix et le bonheur. Mais Souwarow commença par faire massacrer 30,000 Tartares, et après deux ans d'une administration féroce, le khan, qui auparavant pouvait facilement mettre sur pied 50,000 hommes, se trouvait impuissant à en réunir 17,000. Les habitants s'empressaient d'échapper par l'émigration à ces étranges apôtres de la civilisation.

Ce n'était que le début des projets ambitieux de Catherine. En attendant qu'elle eût disparu,

la Turquie était avilie, insultée comme une puissance dépendante. En 1787 l'impératrice entreprit son fameux voyage dans les provinces méridionales. Potemkin se chargea de la mise en scène et réunit sur les bords du Dniéper une armée destinée à présenter une brillante idée de la puissance russe. Des sommes immenses furent dépensées pour donner au pays l'aspect trompeur de la prospérité; des peintres de décors, des ouvriers de toute profession élevèrent partout des simulacres de bourgs et de villes; on voyait des cathédrales en construction, des navires qu'on lançait, des villages qu'on bâtissait. Les Tartares étaient poussés de loin à coups de fouet sur les rivages pour qu'ils parussent peuplés, des troupeaux amenés de 400 lieues à la ronde y paissaient l'herbe qu'ils foulaient pour la première fois. Cette représentation coûta plus que n'eussent fait des établissements utiles. Parmi les peuples barbares que traversait le cortège royal, les uns cachaient les femmes pour les soustraire au libertinage des étrangers, les autres s'empresaient de venir les offrir.

La Turquie, poussée à bout, résolut de prendre les armes pour recouvrer la Crimée, si précieuse pour elle à cause de ses troupes et de ses granits. Le Sultan Abdul-Hamed renouvela ses concessions à la Moldavie et à la Valachie, et déploya une énergie qu'on n'était plus habitué à trouver dans les conseils du Divan. Toutes ses réclamations ayant été repoussées, il mit l'ambassadeur russe au château des Sept-Tours et commença la lutte (1787).

Catherine, étonnée de voir les Turcs si oublieux du désastre de Tcheshmé, y entra avec joie et se flatta de donner le coup de grâce à l'Empire ottoman. Aux forces combinées de la Russie et de l'Autriche, dont l'inapte gouvernement s'associa à l'œuvre de destruction, le Sultan ne pouvait opposer que l'alliance du roi de Suède, et ce souverain fut bientôt réduit à faire la paix, par la trahison de son aristocratie. Les Russes, délivrés d'inquiétude au Nord, purent porter tous leurs efforts vers la Turquie; après quelques événements peu importants, dans lesquels les Ottomans eurent l'avantage contre les Autrichiens, et balancèrent la fortune contre les Russes, ceux-ci remportèrent une brillante victoire qui eut pour conséquence immédiate la prise d'Oczakow.

Au milieu de l'abattement des Turcs, le Sultan Abdul-Hamed mourut et fut remplacé par son neveu le jeune Sélim III (1789-1807). Les débuts du nouveau règne furent tristes. Les Russes et les Autrichiens marchèrent de succès en succès; le farouche Souwarow s'empara de Bender et d'Ismail où 40,000 hommes perdirent la vie ou la liberté; la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie furent conquises et dévastées. Heureusement pour les Turcs, c'était le moment où se formait la coalition contre la Révolution française. Désireux de porter de ce côté tout l'effort de ses armes, l'empereur Léopold signa, en 1791, la paix de Sistova; la Russie l'imita et conclut, l'année suivante, le traité de Yassi; elle gardait la Crimée et le Kouban, mais rendait ses autres conquêtes.

Aux désastres de la conquête se joignaient les

désordres et l'anarchie des provinces. Sélim comprenant de quel mal périssait l'Etat, résolut d'y porter remède et se voua à une œuvre de régénération qui malheureusement était au-dessus de ses forces. Conseillé par le baron Tott, il fit venir de France et d'autres pays chrétiens des ingénieurs, réorganisa la marine, créa de nouveaux corps de marins, de nouveaux chantiers de construction, réforma l'artillerie, créa la fonderie de Top-Kané, placée sous la direction d'officiers français, institua des milices nouvelles, et par des innovations introduites dans toutes les branches du service public, manifesta son intention d'entraîner la Turquie loin des traditions du passé qui la menaçaient d'une ruine prochaine. Mais les Janissaires, les Ulémas, tous ceux qui étaient intéressés au maintien des abus, en conçurent à l'égard du Sultan une haine qui devait, plus tard, faire explosion contre le réformateur.

Le représentant de la France à Constantinople fut l'auxiliaire naturel de Sélim III dans la tâche que celui-ci avait entreprise. Mais la bonne harmonie entre les deux puissances fut momentanément troublée par l'expédition d'Egypte. Cette contrée, soumise à la tyrannie des Mameluks, n'appartenait que nominalelement à la Porte. Toutefois, Sélim fut profondément irrité de cette occupation d'une de ses provinces. D'ailleurs, le jeune conquérant, abandonnant la vieille politique des rois de France, songeait alors au démembrement de la Turquie : « L'Empire ottoman, disait-il, croule tous les jours, la possession des îles Ioniennes nous permettra d'en prendre notre part. »

Napoléon ne persévéra pas longtemps dans ces idées; après la malheureuse issue de son expédition d'Egypte, l'occupation de Malte et des îles Ioniennes par les Anglais, il résolut de s'appuyer sur la Turquie contre la Russie et l'Angleterre. Le lendemain de la bataille d'Austerlitz les relations amicales furent renouées. L'importance croissante de la question d'Orient ne pouvait échapper au génie de Napoléon; aussi encouragea-t-il chaudement les tentatives de Sélim pour régénérer son empire : « Qui pourrait calculer, écrivait-il au Sénat, la durée des guerres, le nombre des campagnes qu'il faudrait faire un jour pour réparer les malheurs qui résulteraient de la perte de l'Empire de Constantinople, si l'amour d'un lâche repos et les délices de la grande ville l'emportaient sur les conseils d'une sagesse prévoyance? Nous laisserions à nos neveux un long héritage de guerres et de malheurs; la tiare grecque, relevée et triomphante depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée, on verrait, de nos jours, nos provinces attaquées par une nuée de fanatiques et de barbares; et si, dans cette lutte trop tardive, l'Europe civilisée venait à périr, notre conduite indifférente exciterait justement les plaintes de la postérité et serait un titre d'opprobre dans l'histoire. »

L'alliance de la France, c'était la guerre avec la Russie et l'Angleterre; lorsque les troupes russes s'avancèrent en 1806 jusqu'à Bucharest, Napoléon fit passer à Sélim des secours en hommes et en argent, et ordonna à Marmont de ne rien épargner pour venir en aide à son allié.

La même année, l'appui de la France fut plus efficace encore contre les Anglais. Le vice-amiral Dukworth conçut le projet hardi de franchir les Dardanelles et d'aller imposer la loi au Sultan dans le port de Constantinople. Notre ambassadeur Sébastiani ne put d'abord secouer la lâche somnolence du Divan, et la flotte anglaise put venir mouiller dans la mer de Marmara; il reçut même l'ordre de s'éloigner; il s'y refusa, fit rougir Sélim de la faiblesse de ses conseillers, lui arracha l'ordre de préparer la défense, et s'appuyant sur l'élan de la population, n'épargnant ni l'or ni l'activité, il parvint à donner une attitude formidable aux abords de la capitale. Les Anglais n'osèrent attaquer, et prirent le parti de s'éloigner, mais dans la retraite, ils perdirent deux corvettes, et plusieurs grands vaisseaux éprouvèrent de sérieuses avaries. En 1807, les Anglais essayèrent de se venger en occupant l'Egypte, mais ils furent presque aussitôt obligés de l'évacuer.

La guerre contre les Russes ne présenta pas d'événements bien importants jusqu'au moment où l'ambition du Czar fut servie par la révolution qui coûta à Sélim le trône, puis la vie.

La plus dangereuse des réformes du Sultan était celle qui portait sur l'armée; il avait institué, pour servir de noyau à une force modelée sur les institutions européennes, le corps des *Nizam-Djedid* qui naturellement étaient pour les Janissaires, un objet de haine violente. Une partie avait été envoyée en Asie et on leur avait adjoint 2,000 soldats appelés *Yamak-Tabialis* (servants

de batteries), qui avaient la même solde et avaient une destination analogue. On espérait que les deux troupes associeraient leurs efforts pour maintenir le pouvoir qui les avait créées. Mais il y avait autour de Sélim des conseillers perfides qui cherchaient à entretenir des divisions et à provoquer les défiances. L'ordre donné aux Yamaks de revêtir un nouvel uniforme fut le signal de l'insurrection préparée de longue main. Les Yamaks massacrèrent Mahmoud-Effendi, s'excitèrent à détruire le corps des *Nizam*, à arrêter l'Etat sur la pente où l'entraînaient les partisans de la réforme, et passèrent à Constantinople. Là, réunis à un certain nombre de Janissaires, ils forcèrent le Sultan à abolir la milice rivale et égorgèrent plusieurs des principaux personnages de l'Etat. Le plus détesté d'entre eux, le *Bostandji-Bachi* était à couvert derrière les murs du sérail; ils sommèrent le Sultan de le leur livrer. Sélim hésitait, ce fidèle serviteur s'offrit en holocauste : « Puisque tu consens à ce sacrifice, meurs, ô mon fils! lui dit le Sultan, » et que la bénédiction d'Allah t'accompagne ! » Quelques instants après, la tête de Bostandji allait prendre place parmi celles de dix-sept autres grands dignitaires.

Ces massacres encouragèrent les chefs de la conspiration à exiger davantage. Ils demandèrent au Muphti, interprète de la loi du Prophète, si un Sultan qui avait contrevenu aux préceptes du Koran, pouvait régner. Le Muphti, qui était de cœur avec les rebelles, donna une réponse négative; c'était une formule de déposition. Le

Muphti, couvert par son caractère sacré, alla la porter au malheureux Sélim. Celui-ci subit son sort avec la résignation musulmane et alla dans les appartements du sérail prendre la place de son cousin Mustapha, qui fut investi du pouvoir suprême, (mai 1807).

Ainsi tomba ce prince, victime de ses efforts pour arracher l'Empire à ses habitudes stationnaires et le faire marcher dans la voie de la civilisation; mais Mustapha ne jouit pas longtemps du pouvoir qu'il devait à la révolte. Pendant que les chefs de la révolution se disputaient le pouvoir sous le misérable prince qui leur servait de jouet, et que la réaction se compromettait par ses excès, un partisan dévoué du Sultan Sélim et de sa politique, l'habile Mustapha-Baraïktar, pacha de Roustchouk, se préparait à le venger.

Il se concerta avec les adversaires des Ulémas et des Janissaires, parvint à se créer des auxiliaires parmi les hommes du nouveau gouvernement, en exploitant leurs rivalités et en dissimulant ses véritables projets, puis il marcha sur Constantinople avec 4,000 hommes d'élite, tandis que 12,000 autres le suivaient comme corps de réserve. Il chercha à rassurer les ministres en leur déclarant que son seul but était d'obtenir le licenciement des Yamaks, et dissémina ses troupes dans quelques villages aux environs d'Andrinople. Pendant ce temps, il envoyait un de ses officiers, Kadji-Ali, à la tête de 100 cavaliers, mettre à mort le chef des Yamaks et sommer ceux-ci de se soumettre. Cette troupe indisciplinée courut aux armes, s'enflamma sur son

passage et poursuivit avec fureur les compagnons d'Hadji qui se réfugièrent dans la Tour du Fanal d'Europe où ils purent braver la canonnade; ils en sortirent bientôt après, se joignirent aux autres troupes de Baraïktar, et se mirent en marche avec lui sur Constantinople. Le Sultan et ses ministres ne surent prendre aucune mesure, d'ailleurs les forces leur manquaient pour combattre l'ennemi, aussi celui-ci ayant demandé la déposition du Muphti et l'abolition du corps des Yamaks, le Sultan se trouva heureux d'acquiescer à ces réclamations des insurgés, et alla recevoir les hommages du pacha de Roustchouk. Rassuré par ses protestations de dévouement, il reprit le cours de ses plaisirs, mais Baraïktar ne perdit pas de vue son projet de rétablir sur le trône Sélim III.

L'occasion se présenta bientôt. Le Sultan étant allé passer la journée au kiosque de Gueuk-Souë, le Pacha convoqua les conjurés, invita le Grand-Vizir à se rendre à son camp, le fit arrêter et s'avança vers le sérail. Il pénétra dans la seconde cour, où il fut arrêté par le refus d'ouvrir sinon sur un ordre formel de Mustapha. Les officiers du sérail, que glaçaient d'épouvante les menaces du terrible Baraïktar, allaient céder, lorsque parut le Sultan.

Celui-ci, averti par la Sultane mère, avait en effet profité de l'imprudence des conjurés qui avaient laissé libres les communications du sérail avec le dehors. Quand il y fut entré, il fit dire à Baraïktar que Sélim, qu'on était allé chercher, ne tarderait pas à paraître. Pendant que

Iles assaillants prenaient patience, il ordonna d'exécuter le prisonnier. Lorsqu'entrèrent les bourreaux, Sélim, tourné vers la Mecque, récitait la prière de l'après-midi, doué d'une force athlétique, il se débattit longtemps contre ses meurtriers et ne succomba qu'après une lutte affreuse.

Le cadavre fut jeté aux pieds de Baraïktar au moment où il entrait pour saluer son maître : « Malheureux prince ! qu'ai-je fait ? s'écrie-t-il, c'est donc le plus fidèle de tes serviteurs qui a causé ta mort!... était-ce là le sort réservé à tes vertus?... » Un de ses amis l'arrache alors à son désespoir, et lui représente que ce n'est pas le moment de verser des larmes stériles, qu'il est un autre prisonnier, Mahmoud, frère de Mustapha, qu'il faut préserver du poignard des assassins. Baraïktar, rappelé à lui-même, retrouve toute son énergie et fait arrêter le Sultan que l'on conduit dans l'appartement où venait d'expirer Sélim. On cherche longtemps Mahmoud, on le trouve enfin blotti sous des tapis et on le salue du nom de Padischah, le 28 juillet 1808.

PÉRIODE DE DISSOLUTION.

1808-1861.

Mahmoud II (1808-1839).

Le règne de Mahmoud II (1808-1839) fut inauguré par de nombreuses exécutions. Baraïktar fut investi du pouvoir, sous le nom de Grand-Vizir ; mais on ne retrouva pas dans sa conduite l'habileté dont il avait fait preuve pendant l'entreprise qu'il venait de mener à bonne fin. Il se montra dur, arrogant, avide, et souleva contre lui des haines violentes. Partisan des innovations, il convoqua à Constantinople une assemblée des principaux fonctionnaires de l'Empire, pour obtenir d'eux la sanction de ses innovations. Encouragé par leur adhésion, il brusqua sans ménagement des réformes qui réclamaient du temps et de la prudence, irrita les Janissaires par l'institution de soldats appelés Seymens, les Ulémas par l'affectation de son mépris. Sa popularité s'était changée en haine, et le Sultan lui-même était fatigué de l'orgueil de son Vizir.

Pendant que celui-ci était plongé dans une

imprudente sécurité, l'orage se formait contre lui; Molla-Aga, aïan de Philippopoli, ayant envahi le pachalik de Roustchouk, Baraïktar eut l'imprudence d'envoyer contre lui une partie de ses troupes, et de ne garder avec lui que 6,000 hommes dispersés dans différents quartiers de la capitale. Il continua de braver, comme à plaisir, l'opinion publique, et dans une cérémonie il ordonna à sa suite de frapper brutalement ceux qui ne s'écartaient pas assez vite sur son passage : ce fut le signal de l'attaque. Les soldats du Vizir furent assaillis par les Janissaires et se dispersèrent dans la campagne après une courte résistance. Au milieu du désordre, le feu fut mis à des maisons voisines de son palais, gagna de proche en proche, et devint un vaste incendie. Baraïktar, arraché au sommeil, perdit son intrépidité, ramassa à la hâte de l'or et des bijoux, et courut avec une de ses favorites et un eunuque noir se réfugier dans une tour en pierre où il espérait être à l'abri de l'incendie.

Le Capitan-Pacha vint alors au secours du Grand-Vizir; deux vaisseaux embossés près du palais de l'aga des Janissaires, et les Seymens nourrirent contre les insurgés un feu meurtrier qui, suivant toute apparence, aurait eu raison de la révolte; malheureusement les défenseurs du Vizir se laissèrent entraîner à faire une sortie contre les Janissaires, et commirent les plus épouvantables excès; le peuple, exaspéré, se joignit alors à leurs ennemis et en fit un affreux massacre; le feu fut mis aux casernes des Seymens et l'incendie reprit avec une nouvelle intensité.

Le Sultan eut grand peine à mettre un terme à ces scènes de destruction; lui-même n'échappa pas aux cris de haine de la foule, on l'accusa de patronner les profanateurs du Koran, et l'on parla de rétablir Mustapha sur le trône. Ce fut l'arrêt de mort de celui-ci, qui fut livré aux bourreaux et ne laissa de regrets à personne.

On avait presque oublié le Grand-Vizir au milieu du carnage. Lorsque la flamme eut consumé son palais, quelques hommes, guidés par l'appât du butin, y pénétrèrent. Ils découvrirent une porte de fer, l'enfoncèrent, arrivèrent à une seconde porte qui leur donna accès dans une pièce où trois cadavres étaient étendus auprès de sacs d'or et de magnifiques écrins de pierreries. Cette mort par l'asphyxie ne suffit pas à la vengeance des Janissaires, qui empalèrent Baraïktar, et l'exposèrent pendant trois jours sur la place de l'Etméidan.

Mahmoud fut obligé de ratifier l'insurrection et de recevoir les félicitations du Muphti; mais ce prince, qui avait pris dans ses entretiens avec Sélim le goût des réformes, n'oublia pas les excès des Janissaires, cette corporation moitié religieuse, moitié militaire, qui ne trouvait plus le courage de combattre que dans les rues de Constantinople. Le sort de son cousin lui apprit la nécessité de dissimuler et d'attendre.

Les événements extérieurs avaient éprouvé le contre-coup de l'anarchique instabilité du gouvernement, et les limites de l'Empire avaient été de nouveau ramenées en arrière. Napoléon n'avait pas été longtemps fidèle à son amitié avec

la Turquie. Ses projets gigantesques et sa haine contre l'Angleterre faussant la justesse de ses vues, il abandonna son allié au traité de Tilsitt. Il y fut convenu que la France consentirait au démembrement de la Turquie, si celle-ci n'acceptait pas sa médiation dans sa guerre avec les Russes. Aussi la diplomatie française ne put-elle empêcher la réconciliation de la Porte avec l'Angleterre.

Les Turcs, affaiblis par les désordres intérieurs, éprouvèrent sur le Danube une série de défaites; les campagnes de 1810 et 1811 furent désastreuses; la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie furent occupées, et le Czar, rêvant de plus importantes conquêtes, repoussait toute proposition de paix. En 1812, obligé de combattre l'invasion française, il se montra plus accommodant et consentit à signer le traité de Bucharest. La Moldavie et la Valachie rentrèrent sous le joug turc, mais avec des restrictions nouvelles qui préparaient leur émancipation définitive sous leurs Hospodars. La Bessarabie et les rives du Pruth étaient cédées à la Russie. Napoléon essaya en vain de faire rompre ce traité par les Turcs; ils se souvenaient de son abandon à Tilsitt, et pendant la campagne de Russie il fut privé d'une diversion dont les conséquences auraient pu être immenses.

Mahmoud, dont le règne devait s'écouler de 1808 à 1839, annonça tout d'abord l'intention de reprendre les réformes de son prédécesseur; mais il les poursuivit avec beaucoup plus de vigueur et de passion que lui. Etranger à toute

culture intellectuelle, mais doué d'une volonté indomptable, il prit à tâche de régénérer l'Empire ottoman, brisa toutes les résistances qu'il rencontra devant lui, et n'aboutit qu'à en mettre en lumière la décrépitude, à y établir une parodie de la civilisation européenne.

Un derviche disait au Sultan : « Lorsque les plantes révélèrent à Lokman leurs propriétés médicinales, aucune ne lui dit : j'ai la vertu de guérir un cadavre. Sultan Mahmoud est un autre Lokman; mais l'Empire est un cadavre. » Paroles qui devaient plus tard revenir à la mémoire du souverain, et ajouter à l'amertume de ses sentiments sur son lit de mort.

A son avènement, l'Empire semblait, en effet, à la veille de se dissoudre; la révolte était partout armée ou imminente : les Wahabites s'étaient emparés de la Syrie et de l'Arabie, la Bosnie et la Serbie étaient soulevées; le fameux pacha de Janina, Ali, se constituait indépendant, les Janissaires et les Ulémas se montraient ouvertement hostiles. Mahmr ad se débarrassa d'abord des Russes par la paix de Bucharest (1812), puis chercha à ramener l'ordre au moyen de la justice sommaire et brutale des Orientaux.

Depuis l'expédition d'Egypte, plus encore qu'auparavant, les Mameluks ne tenaient aucun compte des volontés de la Porte; Mahmoud y envoya des troupes; mais la force et la perfidie furent également impuissantes à relever dans ce pays la domination du Sultan. Un ancien marchand de tabac de Macédoine, Méhémet-Ali, couvant adroitement la peau du renard et celle du

lion, crut pouvoir profiter de l'anarchie qui régnait sur les bords du Nil pour s'y constituer une souveraineté. Il fit égorger dans un guet-apens les chefs des Mameluks, et força la main au Sultan, qui le reconnut comme gouverneur de l'Égypte, puis dirigea contre les Wahabites plusieurs expéditions qui firent couler des flots de sang ; il parvint à les soumettre et remit au Sultan les clefs de la ville sainte de la Mecque (1821).

Toutefois, ces succès ne profitèrent en réalité qu'à l'heureux maître de l'Égypte ; il ne s'arrêta pas en si beau chemin, conquit successivement le Darfour, le Kordofan, la Nubie, s'appliqua habilement à réorganiser le pays en s'entourant d'Européens, de Français surtout, et se prépara des ressources pour le moment où il pourrait lever ouvertement l'étendard de l'indépendance contre le commandeur des Croyants.

Insurrection des Grecs.

Mais le principal danger pour l'Empire ottoman vint de l'insurrection des Grecs. C'était surtout dans leurs rapports avec eux que s'était révélée l'incapacité des Turcs à organiser leurs conquêtes et à assurer l'avenir par l'assimilation des races. Satisfaits, dans leur orgueil, de faire reconnaître aux vaincus la su-

prématie des fils d'Osman, ils avaient maintenu intacte la ligne de démarcation, avaient exigé un tribut des Raïas, les avaient soumis à des vexations arbitraires, mais les avaient laissés s'administrer eux-mêmes sous la juridiction des chefs de leur religion, nommer les percepteurs de l'impôt et leurs magistrats ; de sorte qu'à côté de la race conquérante, se retranchant dans un isolement superbe, les Raïas se trouvaient tout constitués pour l'insurrection, opposant à la force la souplesse et la ruse, attendant le jour de la délivrance qui, dans leur pensée, ne pouvait être éloigné. Les Grecs méprisaient l'ignorance des Turcs, obligés de recourir, pour la diplomatie et les finances, à un certain nombre d'entre eux désignés sous le nom de Fanariotes ; les derniers échecs des Turcs, que l'on avait vus fuir, au nombre de 30,000 contre 8,000 Russes, les encourageaient encore à croire que l'heure suprême des Ottomans allait sonner.

Dans les quatre pachaliks du continent hellénique, aussi bien que dans les îles, tout semblait prêt pour l'explosion préparée de longue main par les intrigues de la Russie ; d'ailleurs, l'état de guerre n'avait jamais complètement cessé entre les Grecs et les Turcs.

Les montagnes de la Grèce centrale servaient d'asile à une population énergique, qui préférait la vie précaire de l'indépendance à la sécurité du vasselage. Les Clephtes, habitués dès l'enfance à vivre de pillage, toujours les armes à la main, faisaient aux conquérants une guerre de guérillas, et tentaient sans cesse quelque coup de main

contre les beys et les pachas, sans toujours respecter leurs compatriotes.

Dans la plaine, les Turcs avaient reconnu la milice des Armatoles, qui, sous la conduite de leurs Palicars, étaient en dissensions fréquentes avec les autorités ottomanes, sauf à se faire Clephtes lorsqu'ils avaient le dessous; c'était là un point d'appui redoutable pour la résistance.

Dans chaque ville, dans chaque foyer, le prêtre, autorité suprême de ces populations, entretenait la haine des Ottomans et l'espoir de jours meilleurs; il en résultait une force d'opposition qui aurait été bien plus grande encore sans les rivalités jalouses qui ont toujours régné dans ces contrées, et élevaient entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque une barrière de haines implacables.

La Porte ne pouvait même pas compter sur l'appui de tous les Musulmans. Après la mort de Scanderbeg, les Albanais avaient été obligés d'adopter l'Islamisme, sauf un grand nombre qui s'étaient réfugiés dans les îles. Mais ces populations, qui s'intitulaient Skipétars ou montagnards, fournissaient à leurs seigneurs ou Myrdites des troupes farouches, énergiques, toujours prêtes à prendre les armes. Leur résistance était encouragée par le voisinage du Monténégro, asile des ennemis du Sultan, qu'aucune guerre n'a pu encore arracher à son isolement et à son anarchie indépendante.

Cependant des poésies ardentes invoquaient le souvenir d'une ancienne liberté et invitaient les Grecs à venger leurs outrages : « Un fusil, un

sabre, disaient les chants des Clephtes, ou, faute de mieux, une fronde : voilà nos armes. Avec le fusil, le sabre, la fronde, j'aurai des champs, du blé, du vin. J'ai vu les agas prosternés à mes pieds; ils m'appelaient leur seigneur et maître. Je leur ai enlevé leur fusil, leur sabre et leurs pistolets. O Grecs! relevez vos fronts humiliés! Prenez le fusil, le sabre, la fronde, et nos oppresseurs vous nommeront bientôt leurs seigneurs et maîtres.»

Dans les derniers temps, le commerce des Grecs avait fait de tels progrès, qu'à l'époque de l'insurrection le nombre de leurs bâtimens s'élevait à six cents. Avec l'aisance augmentait le besoin de sécurité et les aspirations libérales devenaient plus impérieuses. Les sociétés secrètes ou Hétairies se formèrent des jeunes gens enthousiastes, nourris des idées de la révolution française. Le poète Rigas constitua la première, mais l'Autriche s'étant emparée de sa personne, le livra lâchement aux Turcs, qui le firent mourir en 1798. Son œuvre ne périt pas avec lui, et d'autres Hétairies semèrent partout le germe de l'insurrection.

Alexandre, empereur de Russie, ne permit pas qu'aux traités de 1815 il fût fait mention des Turcs; les Grecs accueillirent comme des encouragements les témoignages de sympathie qu'il avait donnés ouvertement à leur cause; malgré les hésitations et les fluctuations de sa politique, ils crurent pouvoir compter sur lui et jugèrent le moment opportun pour prendre les armes. Il n'était question que de miracles,

d'apparitions merveilleuses, par lesquels Dieu s'était clairement prononcé contre leurs oppresseurs. Les esprits étaient préparés ; les démêlés d'Ali, pacha de Janina avec la Porte furent l'étincelle qui alluma l'incendie.

La carrière d'Ali-Tebelen peut donner une idée de la confusion de l'administration ottomane. Il commença par des actes de brigandage et de bassesse, caressant ceux qu'il ne pouvait écraser, et ne s'arrêta plus dans la voie des crimes sans nom qui font de son existence une espèce de légende démoniaque. Il se fit l'exécuteur de la sentence du Sultan contre son beau-père, pacha de Delvino, alors en état de révolte, assassina son beau-frère et épousa sa propre sœur. S'étant introduit chez le pacha d'Épire, convaincu de relations avec les Russes, il le tua à la faveur de l'hospitalité. Pour prix de ce crime et de ses atroces exécutions contre les chrétiens insurgés, il obtint les bonnes grâces du Sultan, et put acheter le sandjakiat de Janina, qui lui donnait la suprématie de l'Épire. Il sema, dès lors, la terreur autour de lui, toujours prêt à se prononcer pour le plus fort. A l'apparition des Français sur les bords de l'Adriatique, il prit parti pour eux, et se présenta comme le champion de la carmagole, qu'il considérait comme le symbole d'un culte nouveau ; mais ensuite il en massacra un grand nombre, et obtint à ce prix la troisième queue de pacha et les félicitations de Nelson. Sa puissance ne cessa de s'accroître, et il trouva, dans le fruit de ses déprédations, un point d'appui pour ses projets ambitieux ; car il sentait qu'il

était devenu trop puissant pour ne pas provoquer un de ces arrêts dont il avait été plusieurs fois l'exécuteur, et que l'indépendance était sa seule chance de salut. Les Anglais ayant établi dans les îles Ioniennes leur domination, sous le nom menteur de protectorat, Ali réclama la ville de Praga, à laquelle ils avaient promis le même sort, et ils la lui abandonnèrent honteusement. Les Anglais se déshonorèrent par leur alliance avec ce monstre, auquel ils fournirent de l'argent et de l'artillerie. Nous n'avons pas à entrer dans le récit monotone des infamies de ce vieillard, qui associait les turpitudes d'un Tibère aux atrocités d'un Caligula. Enfin la Porte, poussée à bout, l'excommunia ; mais, n'espérant pas forcer le tigre dans son repaire, elle fit appel aux Chrétiens et les invita à venger les cruautés dont ils avaient été victimes. Ali, qui avait épuisé contre eux la liste des supplices, et qui avait pris plaisir à les sceller vivants dans les murs de son palais, leur représenta que, menacé comme eux, il pouvait être l'intrument de leur indépendance. En dépit des souvenirs d'un passé sanglant, ils ne craignirent pas d'accueillir ses avances, et souillèrent leur cause par une pareille alliance. L'insurrection se propagea alors, comme une trainée de poudre, depuis le Pinde jusqu'au Taygète (1820-1821).

Le prince Alexandre Ipsilanti, aide-de-camp de l'Empereur de Russie, encouragé par celui-ci, souleva la Moldavie et la Valachie, où les conventions de 1812 étaient observées peu scrupuleusement par les Turcs ; mais obligé, après un en-

gagement malheureux, de se réfugier en Autriche, il y fut jeté en prison et mourut au bout de six ans de captivité.

Les Maïnotes de Laconie inaugurèrent l'insurrection par de cruelles représailles, et se joignirent aux Achéens : la plus grande partie du Péloponèse suivit l'impulsion avec ardeur. Les Clephtes descendant des montagnes, soulevèrent la Thessalie ; les intrépides navigateurs des îles Mycone, Spezzia, Hydra, Ipsara, montèrent sur leurs légers bâtiments, et firent aux Turcs une guerre d'extermination. C'était une lutte renouvelée des temps héroïques. De chaque crique sortit un bâtiment aux couleurs chrétiennes, qui interceptait le commerce ottoman et massacrait les équipages ; de chaque ravin, de chaque montagne, sortait une bande indisciplinée, jalouse de venger en un jour trois siècles d'oppression. Partout, aux cris de Paix aux Chrétiens, mort aux Turcs ! s'accomplissaient des scènes de pillage, de cruauté et d'héroïsme.

Les Turcs répondirent à l'insurrection, qu'ils n'avaient su ni prévoir ni étouffer, par le réveil du fanatisme. Les mosquées retentirent des cris de haine des Imans ; les Ulémas, les Janissaires, n'eurent d'autre pensée que de noyer dans le sang l'indépendance naissante des Grecs ; les cadavres des chrétiens égorgés à Constantinople apparurent sur les eaux du Bosphore, et le patriarche de l'église d'Orient fut pendu solennellement, revêtu de ses ornements pontificaux.

On trouvait chez les Grecs les mêmes actes de fureur et de cruauté ; mais le sentiment religieux,

le patriotisme, enfantèrent des traits de dévouement et d'héroïsme qui rappelaient les plus beaux jours de l'ancienne nationalité. Les femmes, les enfants, les vieillards, donnèrent aux hommes l'exemple du sacrifice.

« Les Arcadiennes suspendirent à l'autel de la Vierge leurs couronnes nuptiales, en se déclarant veuves si la lâcheté de leurs maris laissait la victoire aux infidèles. Les jeunes filles déposèrent leurs toilettes, leurs broderies, leurs fuseaux, dont elles firent hommage aux saints. Une foule d'autres n'eurent à montrer leur courage qu'en subissant d'affreux tourments, soit enfermées dans des sacs avec des chats et des vipères, soit plongées dans des souterrains pour y mourir de faim ou s'y repaître de terre et de charbon. Un Européen qui rendait visite à la femme de Canaris, la trouva faisant des caresses. Comme il lui disait : « Vous avez pour mari un brave, — S'il ne l'avait pas été, répondit-elle, est-ce que je l'aurais épousé (1) ? »

Cependant les Grecs sentaient que leur enthousiasme triompherait difficilement des forces encore redoutables de l'Empire turc ; ils s'adressaient donc aux étrangers chez lesquels la poésie, les souvenirs classiques, l'humanité, éveillaient en leur faveur de vives sympathies ; mais les rois redoutaient la contagion des idées révolutionnaires, et leur envoyé ne put même trouver accès près d'eux au congrès de Vérone. Alexandre même, retenu par Nesselrode et Metternich, re-

(1) Cantù.

fusa son appui à ceux qu'il avait poussés à l'insurrection.

Le plus grand obstacle, pour les Grecs, tenait à leurs divisions et à l'absence d'unité dans leurs opérations : ce fut la principale cause des échecs qu'ils éprouvèrent. En 1822 eut lieu l'épouvantable massacre de Chio, où les Turcs étalèrent aux yeux de la civilisation étonnée toutes les horreurs de la barbarie. L'année suivante, la mort d'Ali-Pacha, victime à son tour de la trahison, après l'avoir si souvent pratiquée, encouragea encore les espérances de la Porte. De formidables apprêts furent faits, et une armée de 30,000 hommes, sous la conduite de Dram-Ali, fondit sur le Péloponèse ; mais les populations se levèrent sur tous les points, et les Turcs furent exterminés, pendant que les brûlots de Canaris et de Miaulis ruinaient la marine ottomane. Missolonghi fut une première fois dégagé, et les Grecs trouvèrent dans Napoli de Romani un port de refuge pour leurs vaisseaux.

Somme toute, en 1823 les chances étaient partagées, malgré la disproportion des forces et les succès obtenus alternativement par les deux partis, qui ne permettaient de rien préjuger sur l'issue définitive. L'Angleterre, il est vrai, se montrait hostile aux Grecs, l'Autriche se prononçait ouvertement en faveur de leurs adversaires ; mais la Russie les encourageait, quoique timidement, et 100,000 hommes se tenaient sur la frontière, prêts à agir.

Malheureusement pour les Grecs, la division subsistait toujours parmi eux. Une assemblée,

réunie à Epidaure en 1821, avait essayé de substituer une autorité unitaire aux volontés divergentes, mais n'avait pu y réussir ; et d'autres assemblées convoquées dans le même but, ne furent pas plus heureuses. Souvent dans les classes élevées les calculs de l'égoïsme et de l'amour-propre entravaient les efforts généraux ; ceux qui profitaient du joug étranger travaillaient secrètement à le maintenir, tandis que les rivalités des chefs menaçaient à chaque instant de dégénérer en guerre civile.

Aussi Mahmoud, encouragé par quelques puissances, notamment par l'Autriche qui lui fournissait des provisions de toute nature, tenait résolument tête à l'orage et luttait contre l'abattement qui s'était répandu dans la population et parmi les Janissaires. Un puissant auxiliaire lui vint alors en aide, grâce à la médiation de l'Angleterre et de l'Autriche, et lui assura l'avantage.

Méhémet-Ali avait une attitude indépendante en Egypte ; ce personnage célèbre avait mis autant d'habileté que d'énergie à constituer une puissance formidable dans ce pays, où tout était à créer ; il y réussit, et cependant, des moyens qu'il mit en usage, aussi bien que du résultat, ressort la condamnation de la civilisation musulmane. Voulant avoir une armée, il en confia l'organisation au capitaine français Sève ; des points extrêmes de l'Empire on amenait chaque année des bandes immenses de malheureux attachés deux à deux comme des forçats, puis on renvoyait ceux qui étaient impropres au service ; grâce à

cette presse inhumaine, Méhémet-Ali put réunir plus de 200,000 hommes qui n'auraient pas pu tenir contre une brigade française. Avec des bâtiments achetés à Marseille et à Livourne, il forma le noyau d'une marine. Pour suffire à ces dépenses il trouva de l'argent dans des spoliations d'une audace inouïe, se fit apporter les titres de toutes les terres, les anéantit et se déclara seul propriétaire, faisant cultiver le sol par ses sujets en qualité de fermiers. Il encouragea les manufactures, la production du coton, de l'indigo, de la garance, de l'opium, du riz, mais en s'en réservant le profit, grâce au monopole; car nul ne fut plus indifférent que lui aux souffrances des populations, nul ne sacrifia davantage l'avenir au présent. Quant à la liberté, à la dignité, à la légalité, il n'en pouvait être question dans cette civilisation factice et matérielle.

Mahmoud s'pressa de suivre le conseil donné par ses alliés d'opposer aux Grecs ce vassal indocile, et il l'investit du pachalik de Morée, à charge de le conquérir (1824). Méhémet, de son côté, s'pressa d'accepter un rôle qui le grandissait, et chargea son fils Ibrahim d'aller au secours de l'Islamisme. Ibrahim mit à la voile avec 17,000 soldats et rallia la flotte ottomane; mais les forces turco-égyptiennes furent rencontrées par l'amiral Miaulis, et malgré la disproportion des forces, honteusement dispersées. L'année suivante, en 1825, Ibrahim fut plus heureux, et put débarquer à Modon avec ses troupes.

Les Grecs, découragés par des négociations infructueuses en France et en Angleterre, ne pu-

rent tenir null; part contre la discipline et l'armement supérieur des Egyptiens; il furent obligés de lever le siège de Modon, et perdirent Navarin, ainsi que plusieurs autres places; les ravages produits par les brûlots de Miaulis dans la flotte musulmane étaient une faible compensation à ces échecs.

Mahmoud chargea alors les pachas Topal et Raschid d'assiéger par terre et par mer Missolonghi; ils répondaient du succès sur leur tête. Cette place, située entre l'angle que forment le golfe de Lépante et la mer Ionienne au nord, avait déjà été immortalisée par une héroïque défense et la mort de lord Byron; elle fut digne de son passé. Peu de faits militaires présentent autant d'intérêt que ce siège mémorable, dont il faut suivre les péripéties dans le récit de M. de Vaulabelle; les femmes rivalisèrent de courage avec les hommes; les assauts furieux des Turcs furent repoussés avec une égale énergie, les murs renversés par les mines furent relevés comme par enchantement, et Raschid, désespérant d'emporter l'héroïque cité, réclama le secours d'Ibrahim. Les Turcs prirent alors courage, s'emparèrent des positions dont dépendait le ravitaillement de la garnison, et, renonçant aux attaques de vive force, se bornèrent à bloquer la place. Les dernières ressources furent bientôt épuisées, et la résistance devint impossible. Les défenseurs de Missolonghi résolurent alors de se frayer un passage à travers les assiégeants; mais ceux-ci avaient été informés du projet par une dépêche adressée à

un chef hellène chargé de le seconder. Ils furent assaillis par toutes les forces ennemies et refoulés dans la place, où s'engagea une lutte sans quartier. Des femmes, des enfants, des vieillards s'étaient réfugiés dans un édifice resté debout au milieu des ruines; lorsque l'entrée eut été forcée par les Turcs, le primal Christos-Kapsalis mit le feu à un amas de poudre, et 5,000 chrétiens et musulmans sautèrent avec l'édifice. 1,800 fugitifs, qui parvinrent à se frayer un passage, furent, avec 900 femmes et enfants que les Turcs réduisirent en esclavage, les seuls survivants des 15,000 habitants que renfermait Missolonghi au commencement du siège (1826).

Ce désastre, auquel se joignit, quelques mois après, la prise d'Athènes, malgré la belle défense du colonel français Fabvier, portait un coup terrible à la cause des Grecs, chez lesquels les mauvaises passions venaient, comme il arrive habituellement aux jours de malheur, en aide aux ennemis. Mahmoud semblait sur le point de triompher lorsque fut conclu à Londres, le 6 juillet 1827, un traité d'alliance entre la France, l'Angleterre et la Russie, destiné à lui arracher sa proie.

Les gouvernements, redoutant leurs prétentions rivales et les conséquences morales d'une insurrection victorieuse, étaient peu sympathiques aux Grecs, mais l'opinion se prononçait énergiquement en leur faveur. Depuis surtout que les Turcs victorieux se baignaient dans le sang de populations entières, un cri de haine retentissait en Occident contre cette horde de barbares cam-

pée en Europe; on ne voyait dans les Grecs que des victimes innocentes et héroïques d'une tyrannie stupide; les journaux, les livres, les arts invoquaient l'admiration et la pitié en leur faveur. Le mouvement était général, mais nulle part l'élan n'était spontané et désintéressé comme en France. En Angleterre, la liberté des Grecs éveillait des sympathies, mais subordonnées aux calculs mercantiles. On s'y effrayait de la concurrence que serait en mesure de faire, qu'avait déjà faite la marine marchande des Grecs, et l'on s'inquiétait des complications auxquelles pourrait donner lieu l'ambition du Czar. Nicolas, en effet, ne semblait pas devoir imiter les scrupules et les hésitations d'Alexandre, son prédécesseur; l'on pouvait supposer qu'il n'attendait que l'occasion de réaliser le rêve de Pierre le Grand, et de mettre la main sur Constantinople. La convention d'Ackerman qui, en 1826, modifia à l'avantage de la Russie le traité de Bucharest, augmenta encore les appréhensions du cabinet de St-James, et rendit plus vif son désir d'intervenir. La Russie et l'Angleterre s'unirent donc pour proposer leur médiation, l'Autriche l'appuya en invoquant le souvenir de ses bons offices, mais le Sultan la repoussa au nom de son indépendance et de ses droits absolus sur des sujets rebelles. La nécessité de mettre un terme à la lutte entraîna alors la France, l'Angleterre et la Russie, à signer le traité du 6 juillet, par lequel on devait proposer à la Porte un armistice pour arriver à une paix basée sur la séparation civile des deux populations. Un article secret stipulait

que la Porte serait contrainte par la force à accepter l'arrangement.

Mahmoud et Méhémet-Ali rejetèrent toute proposition, et, convaincus que les rivalités des puissances arrêteraient les effets du traité, ils firent partir une flotte chargée de 4,000 Egyptiens et de plusieurs centaines de chevaux, qui entra dans le port de Navarin. Les trois escadres des puissances signataires vinrent aussitôt croiser dans la rade. Ibrahim accepta un armistice, mais, malgré ses engagements, tenta à deux reprises de sortir de Navarin, et ne s'arrêta que devant les menaces énergiques des amiraux; ceux-ci ayant appris qu'il violait aussi l'armistice sur terre par des pillages et des massacres, entrèrent dans la rade, espérant obtenir sans effusion de sang, du fils de Méhémet-Ali, son acquiescement effectif aux volontés des puissances. Lord Codrington, comme le plus ancien des amiraux, obtint le commandement général.

Le but semblait devoir être atteint sans conflit. lorsque le canot d'une frégate anglaise, envoyé pour sommer un brûlot turc de se tenir à distance, fut accueilli à coups de fusil; une autre embarcation envoyée pour faire cesser le feu, fut reçue de même, la frégate française la Sirène reçut un boulet. Alors le feu éclata sur toute la ligne, et la rade de Navarin devint le théâtre d'une affreuse bataille, où les bâtiments, resserrés dans un petit espace, s'attaquaient en quelque sorte corps à corps; les vaisseaux turcs, supérieurs en volume et trois fois plus nombreux, auraient eu une victoire assurée sans l'infériorité

de leurs manœuvres et l'ignorance de leurs artilleurs qui semblaient tirer au hasard, tandis que les boulets européens occasionnaient d'épouvantables ravages. Au bout de trois heures et demie, le Sultan avait perdu 6,000 hommes, 3 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 26 corvettes, 12 bricks et 3 brûlots. C'était l'anéantissement de la marine turque, achetée par des pertes insignifiantes (1827).

Cet événement, qui sauvait la Grèce, pouvait amener le triomphe de la Russie; c'est pourquoi la nouvelle en fut accueillie avec tristesse par le gouvernement anglais, et, dans son message au parlement, le roi Georges le qualifia de déplorable (untoward event.)

La situation était grave, en effet; Nicolas alléguant les insultes faites à son pavillon et les entraves mises à son commerce, avait déclaré la guerre au Sultan; 100,000 Russes avaient passé le Pruth, entraînaient à Jassi et à Bucharest, tandis que Paskewitch s'emparait d'Erzeroum, à l'orient. Mahmoud se refusait à toute transaction, il importait de ne pas laisser l'action de la Russie sans contre-poids. Une occupation fut jugée nécessaire par les alliés, et Nicolas ayant repoussé l'intervention britannique, ce rôle incombait à la France, qui seule était en mesure de s'en charger avec désintéressement. L'expédition de Morée fut donc décidée, les apprêts en furent faits avec rapidité, et le 29 août 1829, malgré la mauvaise humeur de l'Angleterre, le général Maison débarqua à Navarin avec 14,000 hommes. Ibrahim n'osa pas lutter contre les troupes françaises, et

s'engagea à évacuer la Morée, ce qu'il fit après avoir échangé avec les officiers français des rapports pleins de courtoisie. Les faibles garnisons turques ne tentèrent pas de résister, et nos troupes n'eurent que la peine d'enfoncer les portes que les Ottomans refusaient d'ouvrir pour paraître céder à la force. Le seul château de Morée nous coûta quelques hommes.

Cependant la Russie gagnait toujours du terrain ; le général Diébitch, à la tête de 80,000 hommes, avait franchi le Balkan ; l'armée turque, désorganisée par le massacre des Janissaires, dérouterée par l'organisation européenne, qu'on avait imposée aux nouvelles levées, découragée par les prédictions des Ulémas hostiles à Mahmoud, n'opposa pas une longue résistance ; l'ennemi arriva jusqu'à Andrinople et menaça la capitale. La diplomatie, impuissante jusqu'alors à fléchir la fermeté inébranlable du Sultan, intervint encore : il fallut que le Divan consentit à reconnaître l'affranchissement de la Grèce, à renouveler les anciens traités avec la Russie, à lui accorder la navigation dans la mer Noire et à indemniser son commerce. Ce fut seulement réduit aux dernières extrémités, que Mahmoud consentit à signer la paix d'Andrinople (14 septembre 1829). La Russie obtenait 135 millions pour indemnité de guerre, le delta du Danube et des places qui lui assuraient de bonnes frontières. Cette puissance devenait maîtresse du commerce de la mer Noire ; la constitution de la Moldavie et de la Valachie était réglée et fixait leur tribut à trois millions de piastres.

Quant à la Grèce, son sort fut discuté aux conférences de Londres, après de longs débats entre la France et l'Angleterre. La première voulait étendre, la seconde restreindre ses frontières ; enfin, en 1831, elles furent fixées par une ligne tirée du golfe de Volo au golfe de l'Arta. Les plus riches provinces : l'Epire, la Macédoine, la Thessalie, ainsi que les îles de Crète, Samos, Ipsara, Chio, restaient en dehors du nouvel Etat, auquel on refusait les conditions d'une existence assurée. Après une période d'anarchie qui fut marquée par l'assassinat du président Capo d'Istria, en 1831, la Grèce reçut en 1833, de la main des puissances, pour souverain, Othon, fils du roi de Bavière.

Destruction des Janissaires.

Pendant ce temps-là, Mahmoud mettait une volonté de fer au service de l'œuvre qu'il croyait devoir aboutir à la régénération de la Turquie. Convaincu que la civilisation européenne était supérieure, il s'appliqua à la calquer et à la transporter dans un pays où rien n'était préparé pour la recevoir. Il s'attaqua au costume national, et substitua le fez et la redingote au turban et à la robe, froissant ainsi imprudemment l'orgueil national, et compromit ses réformes administratives. Les Ulémas, les Janissaires, se pro-

noncèrent avec fureur contre le *Sultan Giaour*, comme l'appela un derviche. Les Janissaires (1) surtout, fiers des révolutions nombreuses qu'ils avaient faites, étaient aux projets de Mahmoud un obstacle qui paraissait insurmontable; mais il résolut de le briser. Après avoir affaibli cette milice indisciplinée en envoyant par petits détachements les plus braves contre les Grecs, qui les exterminaient, il voulut tirer 150 hommes de chacune des cinquante et une compagnies, pour en former des régiments à l'eupéenne; les officiers promirent de se soumettre; mais les soldats donnèrent le signal de l'insurrection en renversant leurs marmites, et mirent Constantinople à feu et à sang. Mahmoud appela en toute hâte des troupes de tous les points de l'empire, et la place de l'Etméidan fut couverte des cadavres de 4,000 Janissaires, exterminés par le fer, le feu et la mitraille; les jours suivants, le meurtre de 25,000 autres compléta l'extermination de ce corps redoutable; leurs femmes, leurs enfants, furent noyés dans le Bosphore (28 juillet 1826). Mais le principal résultat fut de couper les nerfs à l'Empire ottoman, de porter le découragement dans les esprits et de livrer le pays aux Russes,

(1) « Ces coursiers fongueux, bondissant en liberté dans les pâturages du désordre, dit un historien turc, se considéraient comme les rois du pays, entretenaient le feu sous la chaudière de l'insurrection, et limaient le collier de l'obéissance. »

ESAAD EFFENDI, *Histoire de la destruction des Janissaires.*

qui ne rencontrèrent, en 1829, qu'une cohue de soldats levés à la hâte, et qui ne savaient pas s'accommoder à la tactique européenne.

Mahmoud porta partout la même énergie dans la destruction, la même impuissance à renouveler et à créer; il brisa la puissance vénérée des Ulémas, mais ne leur substitua aucune force morale qui pût régénérer l'Empire. Les gouverneurs des provinces, pachas, beys, timariotes, formaient une oligarchie avec laquelle la Porte avait toujours à compter; mais, si elle était une entrave pour l'autorité, elle était un point d'appui contre l'étranger. Mahmoud y porta violemment la hache, et chercha à faire régner dans l'Empire le système administratif des Occidentaux; une nuée d'agents, nommés par le Sultan, furent partout les interprètes de sa volonté, mais ils ne réussirent qu'à porter dans les différentes parties de l'Empire la désorganisation et l'impopularité de Mahmoud. Cette centralisation intempestive pouvait fonctionner régulièrement sur le papier; dans la pratique, elle engendra de monstrueux abus de corruption et de vénalité. Le Sultan croyait avoir obtenu l'unité, il n'avait abouti qu'à montrer l'impossibilité de faire entrer la Turquie dans le cadre des nations civilisées. Partout il faisait le vide autour de lui, ajoutait un élément de faiblesse en croyant créer un élément de force.

Les Musulmans traitaient Mahmoud de renégat, l'accusaient de chercher dans ses réformes des auxiliaires de ses vices, de se plonger dans l'ivresse des liqueurs fortes, et de peupler son

harem de femmes chrétiennes. Ils prenaient ombrage de ses efforts pour arracher la Turquie à son isolement, en nommant des ambassadeurs résidant près des puissances étrangères, de ses tentatives infructueuses pour acclimater l'imprimerie, la littérature, les journaux : de sorte qu'il s'aliénait ses coreligionnaires sans gagner les chrétiens, que ses concessions encourageaient à demander davantage.

Guerre entre Mahmoud et Méhémet-Ali.

Tous les ressorts de cet empire vermoulu semblaient donc brisés, lorsqu'éclata la guerre entre la Turquie et l'Égypte. Méhémet-Ali disposant, grâce aux moyens exposés plus haut, d'une puissance formidable, au moins en apparence, aspirait à la possession de la Syrie. Cette province, conquise au xvi^e siècle par les Turcs, n'avait jamais été réellement occupée par eux; de nombreuses populations s'y faisaient une guerre continuelle. Ce pays, théâtre d'une anarchie perpétuelle, était une proie offerte au premier occupant. Méhémet-Ali la convoitait comme une annexe de l'Égypte, à laquelle elle pouvait fournir les bois qui lui manquaient. Ses intrigues préparèrent la conquête, et il gagna à sa cause le fameux émir Baschir, qui réunissait sous sa

domination les Druses et les Maronites. En 1831, il crut le moment venu d'exécuter ses projets.

Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acree, s'était placé sous son patronage; mais bientôt il se montra hostile à son protecteur, et accueillit les Fellahs fugitifs. Ibrahim, envoyé par son père, s'empara de Saint-Jean-d'Acree et envoya le pacha captif en Égypte. Mahmoud furieux choisit pour combattre Ibrahim, Hossein, qui se fit battre à Homs; Rachid se prépara à relever le prestige des armes turques; mais, malgré la supériorité de ses forces, il essuya une défaite plus sérieuse à Koniah, le 21 décembre 1832.

Le Sultan désespéra de soumettre son vassal et recourut à l'intervention de la Russie, qui s'empressa de se présenter comme protectrice, en attendant qu'elle pût agir en conquérante; en vain le représentant de la France voulut détourner Mahmoud d'une politique qui préparait la Turquie à devenir province russe; il fut inébranlable; le général Mourawief arriva à Constantinople, où il froissa à plaisir le sentiment national, et les vaisseaux du Czar entrèrent dans le Bosphore. La diplomatie française s'émut et prépara la conclusion de la convention de Kutaya, par laquelle la Syrie et le pachalik d'Adana, à l'entrée de l'Asie-Mineure étaient cédés à Méhémet-Ali (1833). La présence des Russes était désormais sans objet, mais avant de s'éloigner avec les troupes de terre et de mer, le comte Orlof obtint de la Porte le traité d'Unkiar-Skélessi qui liait les deux puissances pendant huit ans par une alliance offensive et défensive. Le Czar s'assurait le droit

exclusif d'envoyer des vaisseaux dans le Bosphore au secours du Sultan ; ce protectorat était aussi avantageux pour l'ambition russe qu'humiliant et dangereux pour la Turquie.

La convention de Kutaya ne pouvait être qu'une trêve. Le Sultan et son vassal s'observaient avec un égal désir d'en venir aux mains. Mahmoud, brisé par ses échecs multipliés, impopulaire en Turquie, enlacé par les liens de la diplomatie, laissait déborder sa colère sans frein en éclats furieux. Méhémet-Ali, plus maître de lui, s'adressait aux puissances pour obtenir l'héritité de l'Egypte et la Syrie ; il se représentait comme le seul restaurateur possible de l'Empire ottoman, où beaucoup le saluaient comme le véritable représentant de l'Islamisme ; il répétait que l'Europe avait intérêt à voir à la tête de la Turquie un pouvoir assez fort pour arrêter le vol menaçant de l'aigle russe. Ses avances ne furent pas accueillies, les gouvernements voulaient le maintien de la paix.

Cependant une attaque était prévue ; le Sultan en prit la responsabilité, et, en avril 1839, ses troupes passèrent l'Euphrate. Méhémet-Ali répondit à cette agression par un langage d'une modération inattendue, qui lui était inspiré non par la crainte des Turcs, mais par l'attitude de la diplomatie européenne.

Jamais, en effet, la question d'Orient n'avait à un tel point passionné les esprits.

La Russie ne perdait pas de vue Constantinople, et espérait pouvoir bientôt, par la conquête de cette ville, transformer la Méditerranée en un

lac russe ; or, le triomphe du Vice-Roi d'Egypte semblait devoir, par la transfusion d'un sang nouveau, raviver l'Empire ottoman et prolonger son existence ; c'en était assez pour qu'elle se prononçât contre lui.

L'Angleterre se rappelait les paroles de lord Chatam : « Avec un homme qui ne voit pas les intérêts de l'Angleterre dans la conservation de l'Empire ottoman, je n'ai pas à discuter. » D'ailleurs les vœux de son ambition se tournaient vers l'Egypte, et l'isthme de Suez n'était guère moins important pour elle que le Bosphore pour la Russie. Aussi n'avait-elle négligé aucune occasion d'entraver les projets de Méhémet-Ali sur les bords du Nil, en Syrie, en Arabie, où elle avait occupé les îles de Bahreim, à l'entrée du golfe Persique, où elle s'empara, dans cette même année (1839), de la ville d'Aden, en attendant qu'elle prit l'île de Périm. Lord Palmerston devait donc être l'adversaire passionné de Méhémet-Ali.

En France, on était dans des dispositions toutes différentes ; quoique le Vice-Roi fût resté Turc et qu'il prit tous ses officiers parmi ses compatriotes, l'on se plaisait à voir en lui le régénérateur de l'Orient, et l'on se faisait facilement illusion sur la vitalité du nouvel empire et sur la barbarie des moyens employés. Le cabinet des Tuileries, qui voulait, d'un côté, arrêter l'ambition russe, et, de l'autre, garantir au Vice-Roi ses conquêtes, aurait pu obtenir de l'Angleterre des garanties pour le second point en échange de son concours contre les projets du Czar ; mais, dès que la question fut envisagée dans son ensemble,

lord Palmerston manifesta des sentiments malveillants, qui dégénérent bientôt en hostilité déclarée. Nous devons aussi trouver contre nous la Prusse et l'Autriche, guidées non par des calculs d'intérêts, mais par de vieilles rancunes.

Pendant trois événements importants semblaient devoir assurer le triomphe de l'ambition française; Mahmoud, après avoir adressé aux puissances un manifeste d'une violence inouïe contre Méhémet-Ali, ordonna à ses troupes de marcher contre les Egyptiens; les deux armées, fortes chacune de 40,000 hommes environ, se rencontrèrent, le 24 juin 1839, à Nézib. Ibrahim, secondé par Sève, remporta une victoire décisive; mais, cédant aux conseils de la France, il consentit à ne pas franchir le Taurus. Le Sultan ne survécut que quelques jours à sa défaite. En proie à d'affreuses convulsions, fruit de ses excès, reconnaissant enfin qu'il avait entassé les ruines autour de lui, il mourut le 1^{er} juillet, troublé par les plus sinistres pensées. Son successeur, Abdul-Medjid, était un faible enfant de dix-sept ans, auquel incombait une situation telle que la Turquie n'en avait pas traversé de plus critique; mais sa faiblesse même fut son salut, et l'Europe alarmée se chargea de sa tutelle.

Le nouveau Sultan voyait les abords de son trône envahis par l'intrigue et la trahison; son entourage n'était préoccupé que de ses intérêts personnels. Le chef de la flotte turque, Achmet-Ferzi-Pacha, connaissant la haine du Grand-Vizir à son égard, ne trouva rien de mieux pour se mettre à couvert que de livrer la flotte au Vice-

Roi. Il la fit donc sortir des Dardanelles et entra dans le port d'Alexandrie avec huit vaisseaux, douze frégates et deux bricks. Méhémet-Ali reçut avec joie ce magnifique présent, qui lui constituait une puissance navale imposante. Rien ne pouvait prévenir la ruine de la dynastie d'Othmar: si la diplomatie n'eût pris en main sa conservation.

La France proposa en vain des transactions l'Angleterre s'obstina à poursuivre l'abaissement complet de Méhémet-Ali, et groupa autour d'elle la Russie, l'Autriche et la Prusse, qui s'engagèrent à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman.

« Le principe de l'intégrité était, au moment où on le proclamait, la plus cruelle illusion. Depuis dix ans, la régence d'Alger était perdue pour la Turquie; la Grèce lui avait échappé, l'Egypte était indépendante, la Syrie conquise, l'Arabie était en révolte permanente, l'Anatolie n'attendait qu'Ibrahim pour s'unir à lui. La Russie pressait étroitement la Porte du côté de l'Arménie, tandis que de l'autre elle exerçait sur la Moldavie et la Valachie, sous le nom de patronage, une véritable souveraineté; la Bosnie était presque autrichienne, la Servie et l'Albanie n'obéissaient que de nom (1). »

Les intérêts de l'Angleterre étaient trop sérieusement engagés en Egypte pour qu'elle s'arrêtât dans la voie où elle était entrée; la Russie

(1) Elias Regnault.

hésitait à renoncer aux bénéfices du traité d'Unkiar-Skélessi; elle s'y résigna cependant, et son alliance avec le cabinet de Saint-James devint chaque jour plus intime; on lut même avec étonnement ces mots dans la *Gazette officielle* de Moscou : « Le premier traité entre la Russie et la Grande-Bretagne se signera à Calcutta. » L'adhésion de l'Autriche et de la Prusse compléta la quadruple alliance qui devait donner aux affaires d'Orient leur solution sans que la France fût consultée.

Méhémet-Ali avait constitué en Syrie un gouvernement énergique, comme ce pays morcelé à l'infini n'en avait jamais connu sous les Turcs; mais ce bienfait d'une unité apparente avait été acheté par les populations au prix d'une atroce tyrannie, et elles maudissaient celui qu'elles avaient accueilli comme un libérateur. L'Angleterre en profita pour provoquer une insurrection dont l'émir Baschir fut le principal instrument; Méhémet-Ali en triompha à force de cruauté, mais elle aboutit au résultat que se proposait lord Palmerston, de rompre les négociations entamées par la France entre la Porte et le Vice-Roi, pour amener entre eux un rapprochement.

Ce fut le 15 juillet 1840 que fut signé entre les quatre puissances le traité par lequel Méhémet-Ali devait conserver l'Égypte héréditaire et le pachalik d'Acre en viager; si dix jours après la notification il ne se soumettait pas, on ne devait lui laisser que l'Égypte; après un second délai de dix jours, on ne devait plus traiter avec lui. La France fut profondément irritée d'un traité qui

la laissait injurieusement à l'écart; mais elle dévora son affront, et, se bornant à des protestations stériles, laissa les puissances exécuter leur arrêt. Dix jours ne s'étaient pas encore écoulés après la notification du traité, que l'amiral Napier capturait douze vaisseaux à l'ancre à Beyrouth, provoquait les habitants du Liban à la révolte et les troupes égyptiennes à la désertion. Le Vice-Roi, se refusant à traiter, une descente fut opérée en Syrie; Beyrouth, Caïffa, furent brûlés, et Saint-Jean-d'Acre écrasée sous une pluie de 60,000 projectiles.

A ces attaques sauvages, Méhémet-Ali opposait une inébranlable fermeté; il eut la pensée d'envoyer sa flotte combattre les alliés ou s'abriter à Toulon sous la protection de la France; mais Napier étant venu à Alexandrie lui adresser une dernière sommation, il reconnut que ses officiers ne le suivraient pas dans sa résistance désespérée, et, voyant la trahison prête à éclater autour de lui, il signa une convention par laquelle il devait se contenter de l'Égypte héréditaire dans sa famille et rendre la flotte turque (27 novembre 1840). Le vice-roi ne paraissait pas à l'Angleterre suffisamment humilié, et Reschid-Pacha, dévoué à ses intérêts, détermina le Sultan à promulguer le hatti-schérif du 13 février 1841, qui enveloppait la possession de l'Égypte d'entraves multipliées; mais les alliés ne voulurent pas suivre jusqu'au bout les inspirations de lord Palmerston, le hatti-schérif fut modifié et reconnu l'autorité du Vice-Roi dans toute sa plénitude, sauf le payement d'un tribut

et l'interdiction de nommer au-dessus du grade de colonel.

Lorsque tous ces événements se furent accomplis sans la participation de la France, on l'admit à signer la convention des détroits du 13 juillet 1841 qui, sans parler de l'Égypte, stipulait que l'entrée de la mer de Marmara serait interdite aux vaisseaux de guerre de toutes les puissances.

Abdul-Medjid (1839-1861).

Pendant ce temps-là, Abdul-Medjid payait sa dette aux puissances occidentales en arborant solennellement le drapeau de la réforme. Le 3 novembre 1839, entouré des ministres qui s'étaient associés aux projets de Mahmoud et des représentants des souverains alliés, il promulgua, par l'organe de Reschid-Pacha, le hatti-schérif de Gulkané.

« L'acte de Gulkané n'était, à proprement parler, qu'une déclaration de principes, les uns renouvelés des premiers siècles de l'Islamisme, les autres empruntés aux systèmes politiques des Etats de l'Occident. Il restait à tirer les conséquences de ces principes, c'est-à-dire à promulguer les lois qui devaient ouvrir à la Turquie une nouvelle voie et la régénérer en la transformant. De cet ensemble de lois nouvelles et de

réformes est résultée l'organisation actuelle de la Turquie, qui a reçu le nom de Tanzimat, mot arabe qui signifie : ordre, organisation. On y ajoute quelquefois l'épithète de Khairie, heureuse (1). »

Abdul-Medjid restait toujours souverain théocratique et absolu ; de sa volonté devaient émaner toutes les réformes, tâche écrasante pour un jeune prince sans expérience, surtout dans un pays où l'opinion ne peut se faire jour ni à la tribune, ni dans la presse, puisque les journaux ne sont pas lus, ni dans les salons qui n'existent pas. Le Sultan, prince animé de bonnes intentions, mais dépourvu de lumières et d'énergie, se livra tour à tour aux deux influences en lutte dans le Divan, celle qui voulait tirer du hattischérif de Gulkané toutes ses conséquences, et celle qui, se rattachant au passé, maudissait les innovations comme outrageant les traditions nationales des Ottomans et la religion de Mahomet. Sans initiative personnelle, Abdul-Medjid régnait et ne gouvernait pas ; il modifiait sa politique, non d'après les vœux de son peuple régulièrement exprimés, mais au gré d'intrigues chaque jour renaissantes, de complots mystérieux vaguement connus en Europe. De là, des oscillations qui l'ont rendu suspect à tous les partis, et, l'affaiblissant à l'intérieur, l'ont déconsidéré à l'étranger.

Les années qui précédèrent la guerre de Crimée furent en grande partie remplies par les dif-

(1) Ubicini.

ficultés que rencontra le Sultan dans ses rapports avec les différentes provinces de son empire ; l'exécution du hattî-shérif de Gulkané, applicable successivement à chacune d'entre elles, en fut souvent le motif ou l'occasion.

C'est ainsi qu'en 1844, lorsqu'il s'agit de mettre en vigueur la loi du recrutement militaire en Albanie, les populations guerrières de ce pays se soulevèrent et exercèrent d'affreux massacres sur les Chrétiens, toujours les premières victimes de la fureur des Ottomans. Reschid-Pacha, le principal représentant du Tanzimat, eut grand-peine à y rétablir un ordre incomplet.

En Egypte, la volonté du Sultan rencontrait une résistance permanente. Ibrahim-Pacha, qui gouvernait au nom de son père, usé par la vieillesse et les infirmités, agissait en prince indépendant ; son neveu, Abbas-Pacha, qui lui succéda en 1848, ne se montra pas plus soumis et ne se résigna que difficilement à l'établissement de réformes qui lui enlevaient le droit de vie et de mort sur ses sujets. La concession d'un chemin de fer à une compagnie anglaise fut aussi l'objet de contestations sérieuses entre lui et la Porte.

Depuis que le gouvernement cruel, mais énergique, de Méhémet-Ali ne pesait plus sur la Syrie, cette contrée était livrée à l'anarchie. L'enlèvement brutal, par les Anglais, de l'émir Baschir, qui réunissait sous sa domination les Maronites et les Druses, avait livré les populations chrétiennes à l'oppression ; les autorités turques pactisaient avec leurs ennemis, et, en 1841, la conduite odieuse d'Omer-Pacha ayant

suscité un soulèvement des Chrétiens, les réclamations de l'Europe indignée provoquèrent sa destitution. Les Druses et les Maronites obtinrent des chefs distincts ; mais en 1845 le Liban fut le théâtre de désordres plus sanglants encore : les Maronites tombèrent sous les coups des Druses, et le gouvernement ottoman manifesta sa partialité en leur interdisant les armes. Les ambassadeurs firent entendre de nouvelles réclamations, mais on put reconnaître une fois de plus qu'il n'y avait rien à espérer de la faiblesse ou de la complicité du Divan.

Les embarras les plus sérieux de la Porte lui vinrent des bords du Danube. Depuis longtemps, la Servie s'était constituée à peu près indépendante, sous la famille de Milosch. En 1830, un hattî-schérif lui ayant accordé une administration séparée, et pour prince Michel Obrenowitch, celui-ci avait profité des embarras du gouvernement ottoman pour lui enlever quelques districts et pour étendre ses attributions. Malheureusement, son despotisme provoqua une opposition violente ; ses compatriotes lui imposèrent une constitution et ne le soutinrent pas contre la Porte, qui, en 1838, limita son pouvoir par une nouvelle constitution ; après avoir vainement invoqué l'appui de l'Angleterre et de la Russie, et tenté une résistance infructueuse, il abdiqua le pouvoir et le transmit à son fils aîné qui, après un gouvernement éphémère, laissa sa succession à son frère cadet Michel, en 1839. Le nouveau souverain ne sut pas profiter de l'exemple de son père ; guidé par sa mère, il souleva tout le monde

contre lui, et, battu deux fois, s'enfuit à Semlin. Un gouvernement provisoire proclama Alexandre Petrowitch, dont l'élection fut sanctionnée par la Porte; mais la Russie protesta énergiquement contre une révolution qui froissait ses intérêts. Après des discussions violentes entre les cours de Saint-Petersbourg et de Constantinople, on procéda l'année suivante (1843) à une nouvelle élection qui confirma la première.

En 1842, une insurrection semblable avait eu lieu en Valachie, et le prince Alexandre Ghika avait été remplacé par Bibesco, qui fut reconnu par Abdul-Medjid. L'orage était toujours imminent chez ces populations, qu'encourageait le succès de leurs premiers efforts. Le prince Bibesco, qui avait cédé aux vœux de l'assemblée nationale en affranchissant 14,000 familles esclaves, se rendit odieux par ses mesures oppressives à l'égard des paysans. Appuyé par la Russie, il fit suspendre l'assemblée opposante par un firman; mais, lorsqu'en 1848 arriva la nouvelle de la révolution de Vienne, une insurrection éclata. Bibesco, après avoir signé une constitution, s'enfuit et fut remplacé le 27 juin par un gouvernement provisoire. La Turquie envoya alors des troupes commandées par Omer-Pacha; de son côté, le Czar, saisissant au profit de son ambition le prétexte de combattre les tendances révolutionnaires, fit entrer 12,000 hommes en Moldavie. La protestation de la Porte fut suivie d'un échange de dépêches pleines d'aigreur entre les deux cours, et les Turcs ayant occupé Bucharest, 60,000 Russes envahirent la Valachie.

Le conflit menaçait de prendre des proportions menaçantes pour la paix européenne, lorsqu'en 1849 fut conclue la convention de Baltaliman entre la Porte et la Russie. Il fut stipulé que les hospodars de Moldavie et de Valachie seraient nommés pour sept ans par le Sultan, que vingt-cinq à trente-cinq mille hommes de chacune des deux puissances occuperaient les provinces danubiennes, et seraient réduits à six mille après le rétablissement de la tranquillité. Stirbey devait gouverner la Valachie, et Gr. Ghika la Moldavie, sous les yeux de deux commissaires extraordinaires, l'un turc, l'autre russe. Cette convention devait être en vigueur pendant sept ans.

Dans cette circonstance, la Turquie avait courbé la tête devant les prétentions arrogantes de la Russie; elle sut mieux défendre son indépendance lorsque Nicolas et l'empereur d'Autriche réclamèrent l'extradition des réfugiés politiques. Soutenu par la France et l'Angleterre, Abdul-Medjid résista et fit adopter la mesure de l'internement.

La Turquie était un champ de bataille où les puissances se faisaient une guerre d'influence, mais nulle ne se montrait plus insatiable que la Russie dans ses convoitises envahissantes. Si ses empiétements menaçaient les bords du Danube, elle ne négligeait pas les lieux saints, où les religions grecque et latine étaient en perpétuel antagonisme. Un traité de 1740 en avait assuré la possession à la seconde et le protectorat à la France; les Grecs, encouragés par le Czar, avaient

constamment empiété sur les droits de leurs rivaux et ceux-ci, à la suite de concessions successives, en étaient venus au point qu'en 1850, ils étaient exclus des neuf sanctuaires dont la possession leur avait été garantie; la grande église de Bethléem, le tombeau de la Vierge leur furent même interdits, et les Grecs ne craignaient pas d'outrager la tombe de Godefroy de Bouillon et de ses successeurs. Le gouvernement français rappela alors le Divan à l'observation du traité de 1740, tout en proposant de faire aux autres cultes des concessions renouvelables tous les deux ans. Une commission mixte fut constituée pour étudier la question, mais le Czar protesta par une lettre autographe, et Abdul-Medjid encouragea ses prétentions par une condescendance excessive. Une autre commission, composée de seuls Musulmans, reconnut l'équité des réclamations de la France au point de vue des traités, mais conclut au maintien du *statu quo*, sauf l'admission des Latins dans le sanctuaire de la Vierge, et quelques autres changements sans importance.

Cette solution équivoque trahissait l'influence de la Russie; la France cependant ne la repoussa pas, malgré les profondes atteintes portées à ses anciens privilèges. Le langage du Czar devenait chaque jour plus agressif, et cette question accessoire menaçait d'aboutir à une rupture dont nul ne pouvait calculer les conséquences.

Le langage conciliant de la France ne devait pas assurer le maintien de la paix. Cette affaire était pour le Czar, le point de départ d'une campagne diplomatique dont le but était la

réalisation du rêve de Pierre I^{er}. Il protesta près de l'Angleterre de sa modération, et le gouvernement français ayant, sur le conseil de cette puissance, proposé de traiter directement avec lui, il parut y consentir; on pouvait donc croire à une solution pacifique, lorsque, le 28 février 1853, le prince Menschikoff fit son entrée à Constantinople, comme ambassadeur extraordinaire. Quoiqu'on ignorât le but précis de sa mission, l'entrée de deux corps d'armée russes en Bessarabie, l'attitude impérieuse, insolente même du prince, prouvaient à l'Angleterre qu'elle avait été jouée et annonçaient l'approche d'une crise solennelle.

En effet, après quelques réclamations préalables, Menschikoff leva le masque en imposant au Divan un ensemble de conventions qui auraient fait descendre la Turquie au rang de puissance tributaire; elle aurait dû, par exemple, signer un traité secret avec la Russie contre les puissances occidentales, et reconnaître le protectorat du Czar sur les sujets de la religion grecque. La Porte, soutenue par les ambassadeurs français et anglais, repoussa de pareilles prétentions et laissa Menschikoff s'éloigner.

La Russie était convaincue que ces deux puissances ne sauraient pas s'entendre pour défendre la même cause, et qu'elle pourrait sans entrave disposer de l'héritage du *malade* dont elle se promettait de hâter l'agonie. En juillet 1853, ses armées envahissaient les Principautés; dans le même mois, les puissances occidentales tentaient à Vienne une dernière démarche de con-

ciliation ; elles ne réussirent pas plus que l'Empereur d'Autriche, qui, dans une entrevue à Olmutz avec le Czar, essaya de prévenir la guerre. La question était tellement engagée, qu'elle ne pouvait plus être tranchée que par les armes. L'invasion des Principautés avait porté à la paix une première atteinte, les dernières chances de la diplomatie furent réduites à néant par le désastre de Sinope, où la flotte russe, portée par un vent favorable, écrasa celle des Turcs. Après une résistance héroïque, huit de leurs bâtiments furent engloutis dans les flots.

Les flottes anglo-françaises franchirent les Dardanelles pendant que le canon grondait sur le Danube. Sur ce théâtre, les Ottomans étonnèrent leurs amis et leurs ennemis par la vigueur de leur résistance dans la défense de Silistrie, aux glorieux combats de Giurgewo, d'Olenitza, de Calafat; mais ils allaient tomber au second plan et laisser presque tout le fardeau de la lutte porter sur les alliés.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les événements bien connus de la guerre de Crimée; nous nous bornerons à rappeler sommairement les principaux d'entre eux :

Le 29 avril 1854, le maréchal St-Arnaud s'embarque à Marseille; l'armée, après son séjour à Gallipoli, à Varna où elle est décimée par le choléra, après l'excursion dans les plaines pestilentielles de la Dobrutscha, après la tentative malheureuse pour constituer les Bachi-Bouzouks, s'embarque pour la Crimée, et descend près

d'Old-fort le 14 septembre 1854. Le 20 septembre, les alliés gagnent la bataille de l'Alma. Le 29, meurt le maréchal Saint-Arnaud. Le 9 octobre, les tranchées sont ouvertes devant Sébastopol, et le 17 commence le feu. Les alliés gagnent, le 25 octobre, la bataille de Balaklava; le 6 novembre, celle d'Inkermann; le 17 février 1855, celle d'Eupatoria. Le 2 mars, meurt le Czar Nicolas; le général Péliissier, successeur de Canrobert depuis le 16 mai, poursuit le siège avec les Anglais et les Piémontais qui viennent d'apporter un contingent de 4,000 hommes. Le 22 mai il s'empare du cimetière; le 24, a lieu l'expédition dans la mer d'Azof; le 7 juin, la prise du mamelon Vert, Le 18 juin, les alliés font une tentative désastreuse contre la tour Malakoff; le 16 août, ils remportent la victoire de la Tchernafia, et le 8 septembre s'emparent de Malakoff; le jour suivant, la partie sud de Sébastopol est évacuée par les Russes. La guerre est terminée; le combat de Koughil et la prise de Kinburn n'en doivent plus être que des épisodes accessoires. Quant aux Turcs, il semble que la lutte soit engagée pour eux et sans eux; il en est à peine question en Crimée, et en Asie, où ils perdent Kars, ils n'éprouvent guère que des échecs.

Cette guerre de Crimée avait humilié la Russie, mais avait-elle fortifié l'Empire ottoman? L'avenir a dû dissiper l'illusion de ceux qui avaient conçu cet espoir. L'Europe, tout en reconnaissant que les vertus guerrières n'étaient pas éteintes chez cette forte race des Osmanlis, avait

touché du doigt l'impuissance de la nation, les vices et la corruption effrontée de son administration, la haine et les espérances avouées des populations soumises. Aussi, lorsque fut signée la paix du 30 mars 1856 par les représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, du Piémont et de la Turquie, aux stipulations qui concernaient les bouches du Danube, à celles qui interdisaient au Czar la formation d'une marine dans la mer Noire et toute intervention isolée dans la question orientale, on en joignit d'autres destinées à prévenir de nouveaux déchirements à l'intérieur de la Turquie.

Le hattî-humayoun de 1856 imposé à la Porte sous la forme trompeuse de concessions spontanées, assurait aux Raïas le service militaire et des garanties dans l'ordre civil, mais il n'en résulta guère que des promesses, et par suite un redoublement de défiance et de haine. Les puissances s'étaient appliquées à concilier la souveraineté de la Porte en Moldavie et en Valachie et les aspirations légitimes de ces provinces; des conférences s'ouvrirent à Paris pour compléter à leur égard l'œuvre du traité de 1856; mais les Roumains, éludant habilement les articles de la convention qui maintenaient la séparation des deux provinces, se donnèrent un seul chef dans la personne du prince Couza, et préparèrent ainsi, pour un avenir rapproché, leur fusion et leur complète indépendance.

A peu près à la même époque, le prince Alexandre était déposé par les Serviens et remplacé par ce vieux Milosch qui avait été écarté

des affaires en 1838; le Divan fut obligé de ratifier cette révolution toute favorable aux intérêts de la Russie. Les frontières du Monténégro étaient le théâtre de luttes sanglantes, mais c'était un fait habituel, qui s'est souvent renouvelé depuis.

Les Ottomans comprenaient instinctivement que chaque jour, au contact de la civilisation européenne, leur empire perdait de ses chances de durée, et, voyant tomber les illusions qu'entretenait leur présomptueuse ignorance, ils en éprouvaient une sourde colère, qui menaçait d'une commotion terrible ceux en qui ils présentaient des successeurs. En 1858, à l'un des points extrêmes de la domination ottomane, à Djéda, dans ces provinces arabes où la volonté du Sultan ne pénètre pas, le consul français était égorgé avec beaucoup d'autres Européens. Le Divan protesta contre ces horreurs et accorda à la France une indemnité ainsi qu'un simulacre de répression; mais en 1860 éclataient en Syrie des événements bien autrement terribles. L'Europe entière s'émut au récit du massacre épouvantable des Chrétiens immolés par les Druses; elle apprit avec colère que ces horreurs s'étaient trop souvent accomplies de connivence avec les autorités ottomanes. Elle se demanda s'il n'était pas temps d'opposer autre chose que des protestations stériles au déchainement de ces passions sauvages. Le sang versé criait vengeance: il fut décidé, à la suite de conférences ouvertes à Paris entre les représentants des puissances, que 6,000 soldats français iraient deman-

der compte aux Druses et à leurs complices des massacres de Syrie, qui du Liban s'étaient étendus à plusieurs grandes villes. Le Sultan fut obligé de déclarer qu'il avait invité son allié l'Empereur des Français à l'aider à faire respecter son autorité. Mais cette autorité, qui n'avait jamais été que nominale, était impuissante à prévenir la guerre civile et l'anarchie. Le gouvernement turc sentait sa faiblesse, et il en souffrait; aussi, dans leur irritation de l'intervention étrangère, ses représentants et à leur tête Fuad-Pacha entravèrent l'action du général français. Les Druses ne bénéficièrent point de ces dissensions, et la répression fut sévère.

Presque aussitôt, Abdul-Medjid mourut (1861), après un règne de vingt-deux ans. Des espérances que les débuts de son règne avaient fait concevoir, rien ne s'était réalisé. Toutes les réformes tentées par lui avaient été frappées d'insuccès; ballotté entre les prétentions rivales des puissances, il s'était renfermé dans un rôle inerte et n'avait su que s'appuyer tour à tour sur les gouvernements intéressés à la conservation de son empire.

Abdul-Aziz, son frère, hérita du trône, réservé non pas au fils du padischah, mais au prince le plus âgé de sa famille. Son avènement paraissait à beaucoup de monde devoir entraîner de sanglants désordres. On pensait que les adversaires des Osmanlis saisiraient cette occasion pour élever des préten-

tions menaçantes, et que les provinces en profiteraient pour briser un joug détesté. L'antagonisme des partis semblait un danger non moins sérieux. Le vieux parti turc n'avait cessé de protester contre le Tanzimat. Il ne pardonnait à Abdul-Medjid ni d'avoir fait faire son portrait, en dépit des préceptes du Koran, ni d'avoir accordé bien d'autres concessions à l'influence chrétienne; il l'accusait d'avoir brisé les ressorts de la puissance ottomane, humilié le Croissant devant la Croix, et précipité la chute de l'islamisme. Ce parti, qui n'avait pas reculé en 1859 devant les conspirations pour arrêter la décadence de l'empire, avait de profondes racines parmi les musulmans; ses sympathies étaient tournées vers Abdul-Aziz, qui, tenu à l'écart des affaires, passait pour le représentant des vieilles mœurs.

On était donc autorisé à croire que l'avènement de ce prince serait marqué par une réaction violente contre la civilisation européenne. Ces craintes ne furent pas justifiées, et les débuts du règne furent marqués par des mesures énergiques et par un certain nombre de réformes. Le nouveau Sultan resta fidèle aux conventions faites avec l'Europe et conclut sur des bases libérales des traités de commerce avec la Belgique, l'Angleterre et l'Italie. Fuad-Pacha, devenu grand vizir en 1862, était partisan de réformes. Il méditait d'abolir les *vakoufs*; mais la crainte de provoquer une explosion du fanatisme musul-

man l'arrêta. Il publia en 1862, pour la première fois, le budget présumé de l'empire. La lutte dans les principautés continuait toujours. Les Monténégrins se faisaient écraser aux défilés de la Douga. En Serbie, les Turcs, cernés dans la citadelle de Belgrade, bombardaient la ville. L'intervention des grandes puissances réussit à apaiser un peu les esprits et à faire accorder des conditions de paix modérées au Monténégro (conférence de Belgrade, février 1863).

Le retrait des caïmés (papier monnaie) et la création de la cour des comptes (1863) ne purent réparer le déficit dans les finances. Durant le règne d'Abdul-Aziz, la Turquie a contracté d'incessants emprunts d'une valeur totale de six milliards environ. Cette période est aussi marquée par de continuel soulèvements. La Turquie d'Asie se révoltait périodiquement. L'insurrection de Crète (août 1866) ne put être étouffée qu'avec les plus grandes difficultés.

Le voyage du Sultan en Europe, en 1867, ne fut pas inutile pour l'empire. C'est de ce moment que datent plusieurs réformes importantes : la loi sur les *vakoufs* restreignit les privilèges des mosquées; des décrets autorisèrent les étrangers à acquérir des propriétés foncières; enfin les subdivisions administratives de l'empire furent modifiées.

L'année 1868 fut signalée par une insurrection des Bulgares, provoquée par la misère et par le régime oppresseur des Turcs;

elle fut réprimée avec la dernière cruauté.

La guerre franco-allemande de 1870 fit perdre à la France son prestige en Orient et eut pour conséquence immédiate l'annulation du traité de Paris. La Turquie se tourna vers la Russie, et le général Ignatief, ambassadeur russe, devint tout-puissant à Constantinople. La Russie obtint pour l'Eglise bulgare de grands avantages qui causèrent en 1872 des rixes sanglantes entre Turcs et Bulgares à Roustchouk. L'Egypte profita de ces causes d'affaiblissement pour faire reconnaître son indépendance par le Sultan. Depuis 1873, elle n'est plus que tributaire de la Turquie; le Khédive et ses descendants jouissent des privilèges royaux.

La décadence de l'empire faisait de rapides progrès. La banqueroute de 1875 mit en lumière tous les vices d'une administration ignorante et incapable, dont les procédés vexatoires et les énormes exigences fiscales eurent encore pour résultat en Bosnie et en Hézégovine une révolte que la Turquie ne put réprimer. En vain le firman du 1^{er} septembre 1875 promit des réformes que les insurgés ne jugèrent point sérieuses. L'Autriche prit alors l'initiative de demander à la Turquie de satisfaire aux justes réclamations des insurgés. La note Andrassy (30 décembre 1875), appuyée par les grandes puissances, fut bien accueillie par le Sultan. Un iradé solennel de 1876 déclara que les réformes demandées allaient être appliquées et même

étendues à toutes les parties de l'empire. Mais ces promesses et la mission officieuse du général autrichien Rodisch auprès des insurgés échouèrent.

L'insurrection se propagea, et dès le mois d'avril 1876 la Bulgarie se soulevait à son tour.

La surexcitation des musulmans était extrême; elle aboutit, en mai, à l'assassinat des consuls français et allemand à Salonique. Les grandes puissances prirent aussitôt des mesures énergiques pour protéger leurs nationaux, et les flottes d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie, d'Autriche, de France et d'Italie vinrent se ranger dans la baie de Besika, à l'entrée des Dardanelles.

Ces événements avaient leur contre-coup à Constantinople, où deux partis s'étaient formés. L'un voulait résister à toutes les observations des puissances européennes; l'autre penchait à accorder les concessions compatibles avec la dignité nationale. Ce second parti considérait Abdul-Aziz comme un obstacle à toute réforme sérieuse. Le 30 mai, une révolution de palais renversait Abdul-Aziz, qui, vingt-deux jours après, s'ouvrait les veines avec des ciseaux, dit-on, ou plus vraisemblablement était assassiné.

Son neveu, Mourad V, qu'il avait toujours écarté des affaires et auquel il voulait substituer son fils, lui succédait. Mais son règne fut de courte durée. Frappé d'aliénation mentale, ou même empoisonné, dit-on, il fut en-

fermé dans un palais où il est encore, et son frère Abdul-Hamid II lui succéda (30 août 1876).

On put espérer un moment que l'élévation du nouveau souverain allait apporter d'heureuses modifications au déplorable état de la Turquie. Il n'en fut rien. La lutte reprit au contraire avec plus d'ardeur de la part des principautés, soutenues par les subsides russes, en attendant que la Russie elle-même entrât en ligne.

Le théâtre de la guerre ne tarda pas à s'élargir considérablement et à comprendre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie. La lutte fut longue, mêlée de succès et de revers, et ne se termina que par le traité de San Stéfano (3 mars 1878), modifié et remanié par le Congrès de Berlin, qui, par le traité du 13 juillet 1878, consacra l'affranchissement des principautés et proclama la liberté de conscience dans l'empire. Quelques jours auparavant, le Sultan avait cédé l'île de Chypre à l'Angleterre.

Depuis la signature du traité de Berlin, la diplomatie n'a pas cessé d'intervenir dans les affaires de la Turquie, qui sont loin d'être prospères. L'état financier est toujours pitoyable; les réformes depuis si longtemps réclamées ne paraissent pas près d'être appliquées. Le *malade* n'est pas mort, mais son état laisse peu d'espoir, et la question d'Orient n'est pas définitivement tranchée.

DEUXIÈME PARTIE

LA TURQUIE ACTUELLE

de 1878 à nos jours.

Les traités de San Stefano et de Berlin (1878).

Les traités de San Stefano et de Berlin, qui mirent fin à la guerre des Balkans de 1877, ont donné à la Turquie contemporaine une forme qu'elle a à peu près gardée depuis; ils représentent, en quelque sorte, l'acte constitutif de la Turquie actuelle. Cependant ils ne se ressemblent pas.

Le traité de San Stefano, imposé au sultan par les Russes lorsqu'après leur victoire de Plewna, ils furent arrivés dans les faubourgs mêmes de Constantinople, créait entre le Danube et la mer de l'Archipel une Grande Bulgarie, dont l'existence ruinait véritablement la Turquie d'Europe :

car ainsi le sultan ne devait plus régner que sur Constantinople et le voisinage immédiat, et sur l'Albanie, séparée elle-même de Constantinople par la Bulgarie et vouée ainsi à un prochain démembrement. C'était, en vérité, la mort de « l'homme malade ».

Mais cette Grande Bulgarie, d'après le traité de San Stefano, devait être organisée sous le protectorat russe, et ainsi la puissance des tsars allait s'étendre enfin jusqu'à la Méditerranée. L'Autriche et l'Angleterre ne voulurent pas le permettre; elles refusèrent de reconnaître les stipulations du traité de San Stefano; elles furent soutenues par le prince de Bismarck. La Russie dut consentir à une révision du traité, qui fut accomplie par le traité de Berlin (juillet 1878).

La Turquie y fut moins maltraitée que par le traité précédent. Elle garda en Europe Constantinople et la Thrace, et aussi la Macédoine, et par là l'Albanie se trouva rattachée au reste de l'empire ottoman. Le sultan fit pourtant des pertes très sensibles. La Russie prit quelques forteresses de la Caucasic, Kars, Batoum; elle porta sa frontière méridionale jusqu'au Danube inférieur en prenant la Bessarabie à la Roumanie, qui reçut en échange la province de la Dobroutcha. L'Angleterre garda Chypre et commença de fortifier puissamment sa position dans la Méditerranée Orientale. L'Autriche-Hongrie reçut, pour vingt-cinq ans, l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine, et en outre elle eut le droit de mettre garnison, pendant le même temps, dans le sandjak ou arrondissement voisin de Novi-

Bazar; elle commença d'avoir dans la péninsule des Balkans une situation rivale de celle de la Russie.

Mais encore les petits États Chrétiens de cette péninsule furent plus ou moins agrandis aux dépens de la malheureuse Turquie. La nouvelle principauté de Bulgarie fut renfermée entre le Danube et les Balkans; elle fut laissée à la suzeraineté nominale du sultan; en fait, elle fut aussitôt tout à fait indépendante. La province voisine, la Roumélie orientale, chef-lieu Philippopoli, fut laissée à la Porte, qui s'engagea à y nommer un gouverneur chrétien. La Roumanie, agrandie de la Dobroutcha, fut élevée à la dignité de royaume; il en fut de même de la Serbie qui s'agrandit des deux districts de Nisch et de Pirot. Le Montenegro atteignit la mer par les deux ports d'Antivari et Dulcigno. La Grèce obtint la Thessalie et entretint son grand espoir de faire un jour de l'ancienne mer Egée une mer entièrement grecque.

La Turquie d'Europe ne compta plus qu'environ 5 millions d'habitants, c'est-à-dire un peu moins que la Roumanie, un peu plus que la Bulgarie. Elle n'avait pas encore connu de tels désastres.

Tunisie et Égypte (1881-1882).

L'empire ottoman se démembrait encore par ailleurs.

La Tunisie, comme le Maghreb en général,

lui était demeurée attachée à travers les siècles, au moins par des liens religieux; pour elle aussi, le sultan de Constantinople était le Commandeur des croyants. Mais, au point de vue politique, l'autorité de la Porte y était si légère que la France et l'Italie s'y disputaient la suprématie.

Lors du congrès de Berlin, dans le temps où l'Angleterre avait occupé Chypre, la France avait obtenu des autres puissances, par une sorte de compensation, le consentement tacite à une occupation de la Tunisie. Il ne restait qu'à faire naître l'occasion favorable. L'Italie, mal au courant de ces arrangements secrets, ambitieuse de s'assurer un jour la première place sur la Méditerranée, pressa ses entreprises en Tunisie, se fit attribuer des concessions de terrains, des voies ferrées, voulut régner encore sur l'emplacement de Carthage.

La France ne le permit pas. En 1881, sous prétexte que les montagnards de la Kroumirie pillaient les fermes de la région de Constantine et que le bey de Tunis n'était pas capable de s'y opposer, une armée française occupa le pays, presque sans coup férir, et imposa au bey le traité du Bardo, par lequel il reconnaissait le protectorat de la France; un résident général établi à Tunis, et des garnisons françaises assurèrent désormais la nouvelle condition politique de la Tunisie. Les meilleures relations se sont maintenues depuis entre le bey de Tunis et la France protectrice, et la Tunisie est entrée sous ce régime dans une ère de prospérité incompa-

table. Malgré quelques tentatives d'agitation religieuse par des congrégations musulmanes du désert voisin et de la Tripolitaine, l'autorité du sultan, depuis longtemps nominale, a totalement disparu.

Elle n'est guère mieux établie en Egypte. En 1841, la Porte avait dû abandonner le gouvernement de ce pays, à titre héréditaire, à la famille du pacha Méhémet-Ali; elle n'y avait gardé que les droits de la suzeraineté et la nomination de quelques officiers supérieurs. En fait, les khédives se comportèrent dès lors comme des souverains indépendants.

L'Égypte connut, sous les premiers successeurs de Méhémet-Ali, une période de réelle grandeur. Non seulement les savants français continuèrent d'en explorer les monuments pharaoniques et d'en étudier la glorieuse histoire: Mariette-bey découvrit le *Serapeum* en 1851 et fonda le Musée de Boulaq. Mais aussi Ferdinand de Lesseps obtint le précieux concours des khédives Mohammed-Said et Ismail-pacha pour la construction du Canal de Suez.

Ce fut une œuvre de dix ans (1859-1869). Le canal fut inauguré le 17 novembre 1869 par l'Impératrice des Français. Ce fut un événement considérable dans l'histoire universelle. La Méditerranée, abandonnée par le grand commerce depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, redevint le grand chemin de l'Europe à l'Inde et à l'Extrême-Orient; l'Égypte en fut comme ressuscitée. Ce ne fut pas pour le profit du sultan de Constantinople. Il faut remarquer

d'ailleurs que l'Égypte n'est pas peuplée de Turcs, et que, comme l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie, elle se souvient d'avoir eu, au moyen âge, au temps des Arabes, une plus grande prospérité que sous la domination des Ottomans. Il y a là une question de races qui peut avoir de l'importance.

Même l'Égypte devint alors la capitale d'un grand empire. Des officiers anglais, Speke et Baker, avaient enfin, en 1858-1864, résolu le problème des sources du Nil. Le khédivé Ismail-pacha voulut régner sur ces vastes régions récemment découvertes, et en effet en peu d'années le Soudan oriental, tout le bassin supérieur du grand fleuve, devint une province égyptienne, jusqu'à l'Équateur. Jamais, même au temps des Pharaons, l'Égypte n'avait été aussi puissante (1873).

Ismail-pacha, orgueilleux d'une telle gloire, en perdit toute prudence et toute modération. Il voulut faire du Caire une capitale digne d'un aussi vaste empire; il y entreprit des travaux considérables, qui en effet transformèrent complètement la ville, mais qui aussi ruinèrent le budget égyptien. Le khédivé fut obligé de vendre les 176.000 actions qu'il avait du canal de Suez : l'Angleterre les lui acheta 100 millions, et ainsi elle commença d'exercer, avec la France, une grande influence sur les finances de l'Égypte.

Or la politique financière d'Ismail-pacha ne tarda pas à inquiéter de nouveau ses créanciers européens. La France et l'Angleterre, les princi-

pales intéressées, l'obligèrent d'abord à admettre dans son conseil deux contrôleurs, M. de Bli-gnières et Sir Rivers Wilson, qui entreprirent d'introduire dans le budget de l'Égypte de l'ordre et d'importantes économies. Ismaïl ne tarda pas à les trouver insupportables et, le 1^{er} avril 1879, il les renvoya. Les deux puissances agirent avec énergie sur le sultan de Constantinople, qui prononça la déposition d'Ismail-pacha et le remplaça par son fils Tewfiq. Les deux contrôleurs financiers reprisent leurs fonctions.

Mais il se forma en Égypte un puissant parti national, sous la conduite d'Arabi-pacha, pour délivrer le pays de toute influence étrangère et assurer son indépendance. Une sorte de guerre sourde fut faite aux Européens, aux marchands, aux employés des diverses administrations. Beaucoup durent partir; les autres furent sans cesse inquiétés, menacés.

La France et l'Angleterre intervinrent de nouveau, et envoyèrent ensemble des vaisseaux de guerre devant Alexandrie. Leur apparition souleva une formidable explosion du fanatisme musulman. Le 11 juin 1882, une collision entre Arabes et Européens dans un quartier de la ville amena une lutte générale : les Arabes se jetèrent sur les Européens, les assommèrent ou les poignardèrent en grand nombre, pillèrent leurs maisons; beaucoup se réfugièrent sur les vaisseaux anglais et français. Arabi commença d'élever des retranchements autour d'Alexandrie.

Le 5 juillet, le gouvernement anglais prévint le gouvernement français que son amiral, Sir

L'Angleterre

Beauchamp Seymour, était autorisé à adresser aux Egyptiens un ultimatum, en vue d'arrêter leurs travaux de défense, et, au cas où cet ultimatum resterait sans effet, à ouvrir le feu contre leurs ouvrages. Il demanda si l'amiral français Conrad avait des instructions semblables. Le gouvernement français refusa de s'associer à l'ultimatum et aux mesures de violence préparées par l'Angleterre; il ne fut même pas autorisé par la Chambre à occuper militairement le canal de Suez.

Le 10 juillet, l'ultimatum anglais fut remis au gouvernement égyptien. Il resta sans réponse. Le 11, le bombardement d'Alexandrie commença à sept heures du matin; les feux des forts égyptiens furent bientôt éteints. A quatre heures et demie, deux cuirassés anglais entrèrent dans l'avant-port, et la ville fut occupée par leurs troupes de débarquement : l'ordre y fut aussitôt rétabli. \ \ débarquement :

D'autres troupes, sous le commandement de Sir Garnet Wolseley, passèrent par le canal de Suez, dispersèrent aisément l'armée d'Arabipacha au combat de Tell-el-Kébir, le 13 septembre, et entrèrent au Caire deux jours après. Depuis cette époque les Anglais restèrent les maîtres de l'Egypte.

Ils ne furent pas aussitôt les maîtres de tout l'empire égyptien. Car dans le temps où le parti national égyptien s'était formé contre l'intervention étrangère, les marchands arabes qui faisaient la traite des nègres dans le Soudan s'étaient inquiétés aussi des progrès de l'in-

fluence européenne, et les congrégations musulmanes s'étaient unies à eux pour combattre les Chrétiens. Un Nubien de Dongolah, Mohammed Ahmed, qui vivait depuis longtemps solitaire dans un îlot du Nil et y avait une réputation de sainteté, fut invité par les chefs religieux de la Confrérie des Senoussis à appeler les fidèles à la guerre sainte. Proclamé Mahdi, prophète de Dieu, héritier de Mahomet, Mohammed eut bientôt autour de lui une nombreuse armée, redoutable par son fanatisme.

Les troupes égyptiennes envoyées contre lui furent vaincues. Lorsque les Anglais furent établis au Caire, les armées qu'ils levèrent contre le Mahdi eurent le même sort et subirent de terribles désastres. Gordon-pacha, envoyé à Khar-toum, y fut enveloppé par des bandes innombrables; on ne put arriver à temps à son secours; par une trahison des habitants, les Mahdistes entrèrent dans la ville et y massacrèrent la petite troupe des Anglais (1885). Le Soudan demeura pour quelque temps au pouvoir des marchands d'esclaves. Ce fut pour le gouvernement de Londres une raison de garder « provisoirement » l'Egypte. Il ne se pressa point de détruire le mahdisme, qui lui était le meilleur des prétextes.

Puis le fanatisme musulman s'apaisa, d'autant mieux qu'il avait été artificiellement surexcité. La France, maîtresse du Congo inférieur, organisa une mission, sous le commandement du capitaine Marchand, pour traverser l'Afrique « de l'Océan Atlantique à la mer Rouge », cou-

pant la vallée du Nil à travers le Soudan, dans le pays de Fachoda. L'Angleterre s'inquiéta des secrets desseins que pouvait cacher une pareille entreprise Elle recommença, au nom de l'Egypte, la conquête du Soudan, jadis égyptien. Ce fut une longue campagne de trois années, très habilement et très scientifiquement conduite par Kitchener-pacha : en 1896, les Mahdistes furent chassés de Dongolah, en 1897 de Berber. Le 1^{er} septembre 1898, une bataille décisive leur fut livrée à Omdurman, devant Khartoum; ils furent écrasés; Khartoum leur fut reprise, et leur empire fut détruit.

Cependant le capitaine Marchand était arrivé, avec sa petite troupe, à Fachoda. Le gouvernement anglais, au nom de l'Egypte qui avait longtemps possédé ce pays, conquis par elle 25 ans auparavant, invita la France à évacuer Fachoda; le gouvernement français ne voulut pas risquer une guerre redoutable dans de telles conditions. La mission Marchand quitta Fachoda, et continuant son exploration, arriva à Obock et à la mer Rouge à travers l'Abyssinie.

L'ancien empire égyptien du Soudan était reconstitué, toujours sous la domination de l'Angleterre. Mais il lui faut compter avec l'ambition et l'activité du parti national égyptien, qui n'a pas cessé de cultiver le souvenir d'Arabi-pacha, qui consacre tous ses efforts de propagande à réaliser l'indépendance de l'Egypte, et qui se sent encouragé depuis quelques mois par les succès du parti jeune-turc à Constantinople.

Car la situation légale de l'Egypte est toujours

celle-ci : elle est une province vassale de la Turquie, sous le gouvernement héréditaire de la maison de Mehémet-Ali.

La Bulgarie et la révolution de Roumélie
(1885-1897).

La Bulgarie avait été, par le traité de Berlin, constituée en province autonome, sous la suzeraineté du sultan. La constitution votée en 1879 établit un ministère responsable, et une Assemblée Nationale, ou *Sobranié*, dont les membres furent pour les trois quarts élus au suffrage universel, pour un quart nommés par le prince. Le 29 avril 1879, le Sobranié élut prince de Bulgarie Alexandre de Battenberg, un parent du tsar. L'armée bulgare fut organisée dans des cadres d'officiers russes. Le gouvernement russe pensa garder une sorte de protectorat sur le nouvel Etat.

Mais les Bulgares ne voulurent pas supporter cette sujétion. Il se forma parmi eux et au Sobranié un parti national hostile à l'influence russe; le prince de Battenberg fut obligé de se mettre à sa tête, sous peine de déchéance, et dès 1883 les officiers russes furent remerciés et renvoyés dans leur pays. Toute la Russie cria à l'ingratitude; la Bulgarie s'attacha jalousement à son indépendance.

La Roumélie orientale, dont la principale ville est Philippopoli, reçut, conformément au traité de Berlin, un gouverneur chrétien, qui fut

d'abord Aleko-pacha, puis Gavril-pacha. Mais la Roumélie orientale est presque entièrement peuplée de Bulgares; elle voulut être réunie à la Bulgarie, comme il avait été un moment décidé par le traité de San Stefano. Un ardent patriote, Stranski, prit la tête de ce grand mouvement national.

Le 18 septembre 1885, une révolution éclata à Philippopoli. Elle fut absolument pacifique, ne versa pas une goutte de sang. Gavril-pacha fut arrêté et renvoyé à Constantinople. Un gouvernement provisoire, présidé par Stranski, nomma Alexandre de Battenberg gouverneur de la Roumélie. Celui-ci, sous la pression du parti national, malgré l'opposition de la Russie, accepta, vint à Philippopoli, y fut reçu en triomphe, prit le titre de « prince des deux Bulgaries ».

Les Serbes protestèrent contre cet agrandissement de la Bulgarie, qui était une violation du traité de Berlin, et qui rompait l'équilibre balkanique à leur détriment. Le roi Milan se mit à la tête de l'armée serbe, envahit la Bulgarie, marcha sur Sofia. Il ne fut pas heureux : Alexandre de Battenberg le battit à Slivnitza, le 19 novembre 1885, quelques jours après à Tsaribrod, envahit à son tour la Serbie, fut encore vainqueur à Pirot et marcha sur Nisch. Devant une intervention diplomatique des grandes puissances, il consentit à s'arrêter. Milan fut dès lors très impopulaire en Serbie; il abdiqua en 1889 en faveur de son fils Alexandre I^{er}.

Mais la Russie était aussi extrêmement irritée de cette grandeur nouvelle de la Bulgarie, elle

s'effrayait de cet obstacle qui se dressait encore devant elle sur « le chemin de Byzance ». Elle manifesta sa colère par de singuliers procédés. Dans la nuit du 21 août 1886, des conspirateurs du parti russe pénétrèrent dans la chambre du prince Alexandre, et, le pistolet au poing, l'obligèrent à signer un acte d'abdication. Il signa et ajouta, au bas de sa signature : « Dieu protège la Bulgarie ! » Alors ils l'emmenèrent, avec son frère Frantz; à travers bois, ils les conduisirent au Danube, les mirent dans une barque qui descendit le fleuve jusqu'à Reni, auprès de Galatz, en territoire russe. De là, sur ordre supérieur, les deux princes furent expédiés à Lemberg, en Autriche, entre deux gendarmes. *Wov*

Les Bulgares, indignés de cette violation du droit des gens, formèrent un gouvernement provisoire, sous la direction d'un homme énergique, Stamboulof, rappelèrent Battenberg par télégramme. Il rentra quelques jours après, au milieu d'acclamations unanimes. Il adressa au tsar une très noble et conciliante dépêche, ne demandant de lui que le désaveu de la conspiration. Le tsar répondit par des menaces. Dans l'intérêt de la Bulgarie, pour détourner d'elle cette haine acarnée, le prince céda; il forma une régence, sous la présidence de Stamboulof, fit à son peuple des adieux émus, et s'éloigna définitivement (7 sept. 1886).

Le parti russe n'en était pas moins vaincu. Le régent Stamboulof prépara l'élection d'un nouveau prince. Le Sobranié élut, le 7 juillet 1887, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha,

petit-fils de Louis-Philippe par sa mère, officier dans l'armée anstro-hongroise, appuyé par l'Autriche et l'Allemagne.

Ferdinand I^{er} et Stamboulof luttèrent quelques années encore contre les tentatives et les conspirations du parti russe, parmi des colères qui coûtèrent plus tard la vie à Stamboulof. Mais, sous cette forte direction, la Bulgarie s'arracha au danger d'une tutelle étrangère : elle prit conscience de sa nationalité, de sa personnalité ; elle apprit à vivre de ses propres forces ; elle trempa vigoureusement son énergie au milieu des embûches où se débattait sa jeune indépendance. Elle fut jetée très vite et très résolument dans la voie de la civilisation, et elle fut bientôt le plus prospère et le plus robuste des États Balkaniques. Il semble qu'elle ait le plus brillant avenir.

La politique du Sultan. — L'Arménie.

Cependant les Turcs retournaient à leur barbarie première. Ils en donnèrent, dans leur décadence, la manifestation peut-être la plus effroyable de l'histoire.

Les Arméniens qui sont établis autour de l'Ararat, et s'étendent jusqu'en Cilicie sur la Méditerranée, sont toujours restés chrétiens au milieu des musulmans. Ils n'ont pas manqué d'être encouragés par les succès des nationalités chrétiennes peu à peu délivrées de la domination turque ; en particulier, la guerre de 1877 leur donna l'espérance d'une prochaine liberté.

La Russie en effet s'intéressa à leur situation comme à celle de la Bulgarie, et, par le traité de Berlin, la Sublime-Porte s'engagea « à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à y garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens ».

Le sultan en fut profondément irrité ; sans doute de bonne heure il résolut de se venger. Les mois, les années se passèrent sans aucune réforme ; les impôts furent levés de plus en plus arbitrairement. Les brigands kurdes furent plus entreprenants et plus rapaces que jamais ; le gouvernement les laissa faire ou les encouragea. L'Europe fut longtemps indifférente. Les Arméniens assiégèrent de leurs vœux, de leurs plaintes, les ambassadeurs des grandes puissances. L'Angleterre, qui redoutait qu'ils ne se missent sous la protection de la Russie, leur fit bon accueil ; elle eût volontiers agi en faveur de l'autonomie de l'Arménie dans la pensée de la dresser comme un obstacle devant les progrès des Russes de la Transcaucasie. C'est pourquoi le gouvernement de Saint-Pétersbourg se montra au contraire mal disposé à l'égard de l'Arménie : « Nous ne voulons pas d'une Bulgarie arménienne », s'écriait le chancelier Lobanof. Et la bonne volonté, d'abord intéressée, de l'Angleterre fut neutralisée par la politique nouvelle de la Russie, que la France suivait docilement, et par l'égoïsme de l'Allemagne qui n'hésita pas à manifester sa sympathie pour le sultan, au len-

demain même des massacres, pour obtenir des avantages industriels et commerciaux.

Les Arméniens, las de souffrir et impatients de réformes, en vinrent aux tentatives révolutionnaires, pour forcer l'attention de l'Europe. Le sultan excita les Kurdes contre eux. Les Arméniens se défendirent contre les Kurdes; de graves conflits se produisirent : le sultan envoya des troupes régulières, notamment des *Hamidiés*, pour « réprimer l'insurrection arménienne ». Du 12 août au 4 septembre 1894, tout le pays de Sassoun fut mis à feu et à sang : les Hamidiés et les Kurdes entrent dans les villages, forcent les maisons, pillent et tuent. Les Arméniens qui ne se défendent pas et qui implorent la pitié des bourreaux sont employés à creuser des fosses pour y jeter ceux qui se défendent; après quoi, ils y seront jetés à leur tour. Le sang enivre les assassins; ils imaginent des raffinements de cruauté inouis, prêtres écorchés vifs ou détaillés en morceaux, femmes éventrées, jeunes filles outragées, enfants coupés en deux, souvent sur les genoux de leur père ou de leur mère servant de billot. Trente villages furent brûlés; il y eut 7 à 8 000 morts; 400 jeunes femmes furent enlevées, dont 200 se noyèrent pour échapper à la honte. Le Sassoun ne fut plus qu'un monceau de ruines et de cadavres.

Pendant tout l'hiver qui suivit, les grandes puissances délibérèrent sur les réformes à introduire en Arménie. Le sultan fit quelques promesses. Le 30 septembre 1895, les Arméniens organisèrent une manifestation dans les rues de

Constantinople. La police turque et les soldats leur tombèrent dessus, les poursuivirent dans leurs quartiers, tuèrent pendant trois jours, firent quelques centaines de victimes, ramassèrent un bon butin.

Les puissances adressèrent à la Porte des représentations du ton le plus énergique. Le 20 octobre, un iradé du sultan accorda aux Arméniens les garanties exigées pour eux. Furieux, les Musulmans protestent contre ces concessions, et l'iradé est le signal du grand massacre de novembre et décembre 1895. Les victimes alors se comptent par milliers, et non plus seulement par centaines. L'ordre est donné du haut des minarets par les muezzins qui appellent les fidèles à la tuerie et qui, descendus ensuite aux villages chrétiens, encouragent les meurtriers. Le massacre est conduit par les officiers du sultan, notamment par le maréchal Chakir-pacha, qui annonce que « le Maître a permis de tuer les Arméniens ». Pendant près de trois mois, toutes les localités habitées par des Arméniens sont affreusement ensanglantées : 3 000 morts à Diarbékir; les bouchers étalent devant leurs boutiques de la chair d'Arméniens : « Chiens de Chrétiens à vendre »; 4 à 5 000 morts à Erzeroum, où les bourreaux imaginent d'arroser de pétrole les chrétiens vivants et de les allumer comme des flambeaux. Partout d'ailleurs, après le massacre, la misère fut effroyable et fit périr la majorité des survivants. Il n'y eut pas moins de 100 000 morts.

Les ambassadeurs des grandes puissances

reprirent l'étude des réformes destinées à améliorer la condition des Arméniens. Le sultan eut le temps d'achever son œuvre. Le district de Van, qui avait été épargné, fut, du 15 au 25 juin 1896, complètement ruiné par le massacre et l'incendie. Le 26 août, une vingtaine d'Arméniens, pour secouer la torpeur de l'Europe, s'emparèrent de la Banque Ottomane, sans y rien prendre, et ne la rendirent que sous promesses de la vie sauve, furent en effet protégés par les ambassadeurs. Le sultan alors fut comme fou de colère. Une bande de fanatiques, armés de gourdins, conduits par des officiers et des agents de police, se jeta sur le quartier arménien d'Has-Keui, dans Constantinople même, sous les yeux des représentants des grandes puissances européennes. En quelques heures le quartier fut transformé en un « abattoir humain ». Pendant deux jours et deux nuits, les massacreurs travaillèrent. Ils pillèrent les maisons arméniennes sans en oublier une; ils n'en pillèrent pas d'autres; ils assommèrent les Arméniens à coups de bâtons. Pendant plusieurs jours, on ne vit dans le quartier que des femmes, jeunes ou vieilles, affolées par les terribles choses qu'elles avaient vues, des mains d'Arméniens coupées et étalées aux boucheries, avec cette étiquette : « Pieds de cochons à vendre », de larges traînées de sang par les rues. Les eaux de la Corne d'Or portèrent au Bosphore les cadavres de plusieurs centaines d'Arméniens. On compta encore environ 6 000 morts. On estime à 150 000 le chiffre des victimes de

la fureur d'Abd-ul-Hamid II. C'est pourquoi M. Gladstone l'appelait « le sultan assassin » ; c'est pourquoi M. Vandal, lui fixait au front l'épithète de « Sultan rouge ». C'est tout le châtement que l'Europe a tiré de ces crimes, qui éclairèrent sinistrement la lente décadence de l'empire ottoman.

L'autonomie de la Crète (1897).

La Crète sans doute eût été traitée de la même façon, si elle n'eût été mieux à portée des flottes européennes. En 1868, dans le temps où la Porte, au lendemain de la guerre de Crimée, était docile aux conseils de l'Europe et pratiquait encore la politique des réformes, un firman du sultan avait accordé quelques libertés aux Crétois; ils eurent dès lors une assemblée où les chrétiens eurent la majorité, comme ils l'ont dans la population du pays. Ce firman fut plus tard consacré par la garantie européenne, et devint en 1878, sous le nom de *pacte de Halepa*, une sorte de constitution : Halepa est la résidence des consuls européens, près de La Canée.

Il n'y eut pas d'entente entre l'Assemblée et le gouverneur ou *vali* musulman. Sous ce prétexte, Abd-ul-Hamid II, déchirant en réalité le pacte de Halepa, institua, à côté du gouverneur, un commandant militaire, augmenta les attributions du vali, et lui donna le droit de présider et de diriger les débats de l'Assemblée, qui n'eut plus

aucune liberté. Les Crétois se plaignirent; les puissances intervinrent, demandèrent la nomination d'un vali chrétien. Le sultan céda, en apparence, et confia le gouvernement de l'île à un chrétien, Karatheodory-pacha (1895).

Mais les musulmans de l'île protestèrent; le commandant militaire les encouragea, refusa lui-même l'obéissance au vali; il y eut des désordres, des attentats divers, des menaces de révolte : le 8 mars 1896, le vali chrétien fut remplacé par un musulman, Turkhan-pacha.

Fiers de cette victoire, les musulmans crétois tombèrent sur les chrétiens. Le 24 mai, on se bat dans les rues de La Canée; toute la population est en armes; les cawas (gardes) des consuls de Russie et de Grèce sont tués par des musulmans. La guerre civile gagne l'île entière. Les musulmans se concentrent dans les villes de la côte, dont le séjour devient impossible aux chrétiens; ceux-ci se retirent dans les montagnes et y demeurent les maîtres, malgré les attaques des Turcs. La Grèce sympathise avec les chrétiens de Crète, ses « frères ». Le journal *Palingenesia*, ou *Résurrection*, écrit en décembre : « Le printemps prochain pourrait ramener en Crète autre chose que des hirondelles ». Le sultan envoie des troupes nouvelles en Crète; des volontaires grecs s'y rendent aussi, avec l'autorisation du gouvernement d'Athènes : l'île va devenir le champ de bataille des Grecs et des Turcs; cela peut être le signal d'une levée d'armes dans tous les pays helléniques, notamment en Macédoine; il en peut résulter les

complications les plus graves dans tout l'Orient.

C'est pourquoi les puissances intervinrent. Leurs vaisseaux commencèrent d'établir autour de la Crète une sorte de blocus. Elles obtinrent du sultan, le 25 août 1896, des concessions importantes; il nomma en Crète un vali chrétien, Georgis Berovitch-pacha; il revint au pacte de Halepa et admit qu'il fût appliqué sous le contrôle d'une commission de consuls européens. La Crète allait jouir des libertés politiques essentielles et d'une sorte d'autonomie.

Mais les musulmans en furent très irrités, et leur colère fut vraisemblablement excitée par des fonctionnaires du sultan. Des placards affichés dans les rues de La Canée appelèrent la population aux armes; l'émotion grandit de jour en jour. En janvier 1897, une émeute formidable éclate. Les musulmans poursuivent les chrétiens dans les rues. Les consuls sont menacés, font embarquer leurs familles et les chrétiens sur les vaisseaux. Les musulmans attaquent le palais du gouverneur, le réduisent en cendres. Les deux tiers des maisons des chrétiens sont détruites. — Le consul général de Grèce envoie cette dépêche à Athènes : « Aucun espoir : tous les chrétiens seront massacrés ».

La Grèce se soulève tout entière dans un immense élan d'enthousiasme; le gouvernement envoie une flottille en Crète sous le commandement du prince Georges, second fils du roi. Le colonel Vassos, à la tête de trois bataillons, est chargé d'aller prendre possession de la Crète au nom du roi Georges. Il y débarque le

16 février. Le fils aîné du roi, Constantin, est mis à la tête de l'armée de Thessalie; tout le monde hellénique tressaille d'espérance. Les Grecs comptent sur le soulèvement de la Macédoine, de l'Albanie, des 300 000 de leurs frères qui habitent Constantinople et qui vont les aider à renverser le trône du sultan, à venger les martyrs arméniens et crétois.

Sur l'initiative de l'Angleterre et de la France, les puissances proclamèrent l'autonomie de la Crète, en prirent possession par leurs marins et sommèrent la Grèce de respecter leurs décisions. Elles ne purent pas empêcher les hostilités entre les Grecs et les Turcs à la frontière de Thessalie.

La guerre gréco-turque dura environ trois semaines. Une petite armée grecque, entrée en Épire, arriva près de Janina et pensa de là se rabattre à l'est sur les derrières de l'armée turque, cantonnée à la frontière thessalienne; mais elle fut refoulée par des forces supérieures.

Les coups décisifs furent rapidement frappés en Thessalie par Edhem-pacha, assisté d'un général allemand mis par l'empereur Guillaume II à la disposition du sultan, Grumbkow-pacha. Le 24 avril, les Turcs enlevèrent l'importante position de Tyrnavos, qui leur livra la route de Larissa; les Grecs se retirèrent sur Pharsale. Alors le général turc étendit son armée sur toute la Thessalie, de l'ouest à l'est, pour balayer les troupes grecques. Très méthodiquement, il enleva Pharsale le 6 mai, Volo le 8, et les Grecs se retranchèrent dans les lignes de Domokos, sur

les dernières pentes des monts Othrys. La Thessalie était perdue.

Ils renoncèrent à la lutte et remirent leur sort aux mains des grandes puissances. Le colonel Vassos fut rappelé de Crète. Le traité de Constantinople, du 9 novembre 1897, fut dur aux Grecs. La Thessalie leur fut rendue, sauf quelques rectifications de frontières à l'avantage des vainqueurs; ils s'engagèrent à payer une indemnité de guerre, et, comme leur situation financière était déjà auparavant fort précaire et inquiétante pour leurs créanciers, ils furent obligés d'accepter un contrôle européen sur la gestion de leur budget et de subir ainsi une sorte de tutelle de la part des grandes puissances.

Mais aussi l'autonomie de la Crète fut définitive; les garnisons turques en furent toutes retirées, et la France, l'Angleterre, l'Italie, la Russie firent nommer au gouvernement général de l'île le prince Georges de Grèce, remplacé plus tard par un autre Grec, M. Zaïmis. Et ainsi les victoires du sultan aboutirent encore à un démembrement de son empire. Vaincu jadis par les Russes, il perdait la Bulgarie. Vainqueur des Grecs, il perd la Crète. La ruine de l'empire ottoman est entraînée dans une évolution fatale: les Turcs quittent la Crète comme la Bulgarie, et, par Rhodes ou par le Bosphore, ils retournent aux terres de l'Asie Mineure qui furent le berceau de leur grandeur.

La Macédoine.

Les Turcs sont très peu nombreux en Macédoine, et elle est comme un résumé de toutes les races de la péninsule balkanique; elle est devenue par là le champ de bataille des jeunes nationalités qui se sont rendues indépendantes depuis le commencement du XIX^e siècle : Grecs, Serbes et Bulgares.

Les Grecs en peuplent les côtes, notamment la Chalcidique, et y sont attirés par les souvenirs de Périclès et de Philippe. D'ailleurs toutes les côtes de la Turquie d'Europe sont grecques jusqu'à Constantinople; au delà, la côte occidentale de l'Asie Mineure est grecque aussi, et le grand cercle que forme la race grecque autour des Cyclades s'achève par Rhodes et la Crète. La mer Egée est toujours le vrai domaine de l'hellénisme.

Mais en Macédoine, les Slaves sont plus puissants qu'eux. Les Serbes, jusqu'en 1878, espérèrent annexer la Bosnie et l'Herzégovine; le traité de Berlin, en assurant ces deux provinces à l'Autriche, fut un terrible coup porté à l'avenir des Serbes, « faucha leurs espérances jusque dans la racine » (L. Léger). Ainsi écartés de l'Adriatique, ils regardèrent vers l'Archipel, et poussèrent désormais en ce sens leurs efforts de propagande, le long de la vallée du Vardar et de la voie ferrée de Belgrade à Salonique. Ils revendiquent la Macédoine, et leurs publicistes ont cru pouvoir établir que cette province, sur

1200 000 habitants, compte environ 900 000 Serbes. Beaucoup de ces Serbes sans doute sont des Bulgares.

Les Bulgares sont en effet incontestablement plus nombreux que les Serbes en Macédoine. L'Eglise orthodoxe bulgare a obtenu du sultan, en 1870, la reconnaissance de son autonomie; elle a son exarque ou patriarche à Tirnovo; de plus, la Porte a promis qu'en dehors de la Bulgarie, si les deux tiers des habitants d'un pays désiraient être rattachés à l'exarchat bulgare, leur demande serait accueillie. Ce fut le prétexte légal de la propagande bulgare en Thrace et surtout en Macédoine. Elle fut d'ailleurs singulièrement excitée par le traité de San Stefano, qui créait entre le Danube et l'Archipel une Grande Bulgarie à peu près déterminée par la carte ethnographique. Le traité de Berlin réduisit la Bulgarie au pays compris entre le Danube et les Balkans; mais l'annexion de la Roumélie Orientale en 1885 parut être un pas vers la reconstitution de la Grande Bulgarie.

Les Bulgares profitèrent du conflit gréco-turc de 1897. Ils redoublèrent l'activité de leur propagande en Macédoine; un comité macédonien, établi à Sofia, prépara, par des insurrections répétées, l'annexion de la Macédoine à la Bulgarie, ou au moins l'autonomie de la Macédoine. Il y eut dès lors une question de Macédoine. Déjà les puissances européennes ont dû intervenir pour réprimer les insurrections qui sont généralement suivies de tueries, et pour assurer l'exécution des réformes indispensables.

En 1903, lors d'un voyage du tsar en Autriche, les gouvernements de Vienne et de Saint-Pétersbourg se mirent d'accord pour dresser le programme de Murzteg : une police internationale fut organisée en Macédoine et réussit à y rétablir l'ordre ; puis, pour régler les frais d'entretien de cette police, un contrôle international fut établi sur les finances de la Macédoine. L'autorité du sultan s'y trouva ainsi étroitement limitée.

C'est sans doute pour ces raisons que la Macédoine, et notamment Salonique, ont été le point de départ du mouvement révolutionnaire qui a abouti au triomphe des Jeunes-Turcs et à la chute d'Abd-ul-Hamid II.

La tradition des réformes et les Jeunes-Turcs.

En effet, sous le règne d'Abd-ul-Hamid II (1876-1909) la décadence de l'empire ottoman a paru s'accélérer, et les Jeunes-Turcs veulent sauver ce qui en reste et le régénérer en y introduisant les institutions et la civilisation de l'Europe, en l'arrachant à sa barbarie native. L'entreprise est des plus difficiles. Cependant elle n'est pas absolument récente, et tout le XIX^e siècle a été rempli en Turquie par une tradition de réformes, qu'on appelle la politique du Tanzimat.

Il faut remonter à la Révolution française pour en retrouver les origines premières, et on a rencontré dans les pages précédentes quelques-uns

de ses épisodes ; il convient d'en reprendre d'ensemble toute l'évolution.

À la fin du XVIII^e siècle, la décadence de l'empire ottoman était déjà très sensible ; l'Autriche et la Russie en avait déjà commencé le démembrement. C'est pourquoi l'idée d'une réforme nécessaire y apparaissait : on peut considérer le sultan Sélim III (1789-1807) comme le premier, en date, des réformateurs turcs. Toute la Turquie fut agitée par le retentissement de la Révolution française et surtout par le grand bruit des victoires républicaines : car, à cette date encore, l'influence de la France était prépondérante dans les pays du Levant ; et le gouvernement ottoman pensa y trouver des principes de régénération ; il y eut même à Constantinople des arbres de la liberté et un club des Jacobins : il n'est pas nécessaire d'y attribuer une importance particulière. Mais le sultan Sélim demanda qu'on lui envoyât, comme ambassadeur de France à Constantinople, le général Aubert-Dubayet, l'un des défenseurs de Mayence, et le général emmena avec lui une petite mission militaire qui fut chargée de préparer la réorganisation de l'armée turque ; il y eut dès lors, à côté des Janissaires, quelques régiments de la « nouvelle ordonnance ».

Mais Aubert-Dubayet mourut prématurément. L'expédition d'Égypte rompit pour un temps les relations de la France et de la Turquie ; elles furent rétablies, après Austerlitz, par l'ambassade du général Sébastiani, et la réforme militaire put être reprise. Sélim III fut renversé du trône,

le 27 mai 1807, par une révolte des Janissaires, et il fut assassiné peu de temps après. Son successeur, Mustapha III, porté au pouvoir par les rebelles, ne régna que quelques mois, et Mahmoud II, dans son long règne de 31 ans (1808-1839), continua la politique de son cousin Sélim.

Il donna surtout ses soins à la réforme militaire, nécessaire à assurer d'autres progrès. Elle lui fut rendue difficile, non seulement par l'opposition des partis de réaction, mais aussi par les circonstances extérieures, par l'insurrection des Grecs, par la lutte contre le pacha d'Égypte Méhémet-Ali; elle s'accomplit néanmoins peu à peu; en 1826, les janissaires, dans une nouvelle tentative de révolte, furent massacrées et définitivement détruits. Des instructeurs furent empruntés aux armées de l'Europe chrétienne, parmi eux le futur maréchal de Moltke, et peu de temps après la mort de Mahmoud, en septembre 1843, la nouvelle armée turque fut enfin organisée : elle fut à ce moment divisée en deux contingents : le *nizam*, ou armée active, comportant cinq ans de service, et le *rédiif*, ou réserve, d'une durée de sept ans. Le peuple turc, qui fut longtemps un peuple de conquérants, a de grandes vertus militaires, et la nouvelle armée du sultan allait montrer, dans la guerre de Crimée et dans la guerre des Balkans, la plus brillante conduite.

Par cette première réforme, qui avait demandé un demi-siècle d'efforts, le parti vieux-turc se trouvait privé de son principal instrument d'action.

Dès lors, de 1839 à 1876, sous les règnes d'Abd-ul-Medjid et d'Abd-ul-Aziz, la réforme ou *Tanzimat* donna ses résultats les plus remarquables grâce à quelques hommes d'État très habiles et très éclairés : Ali-pacha, Fuad-pacha, Réchid-Pacha, et enfin Midhat-pacha, qui allait en être la plus haute personnification.

On a vu que, dès 1839, la Charte de Gulkané avait posé les principes généraux de la transformation; comme une sorte d'*habeas corpus*, elle proclamait notamment le principe de la liberté individuelle et le respect de la propriété individuelle, aussi bien au profit des raïas que des moslems; elle les mettait, en principe, à l'abri des condamnations et des confiscations arbitraires, qui étaient jusque-là les règles mêmes du gouvernement ottoman. Il va sans dire que, dans la pratique, la Charte de Gulkané subit encore de multiples violations; du moins elle indiquait une évolution intéressante dans les idées.

Elle fut confirmée, à la fin de la guerre de Crimée, au moment du congrès de Paris, par le hattî-humayoun du 18 février 1856, qui en précisa quelques termes : « Les garanties promises de notre part à tous les sujets de l'empire par le hattî-humayoun de Gulkané et les lois du Tanzimat, sans distinction de classe ni de culte, pour la sécurité de leurs personnes et de leurs biens et pour la conservation de leur honneur, sont aujourd'hui confirmées et consolidées, et des mesures efficaces seront prises pour qu'elles reçoivent leur plein et entier effet. »

L'acte promettait ensuite l'égalité de tous devant

la loi, le respect de la propriété individuelle et collective, l'admission de tous les sujets aux emplois publics et au service militaire, la liberté des cultes, l'égalité devant l'impôt, la perception directe de l'impôt par l'État, l'égalité des témoignages en justice, l'institution de tribunaux mixtes pour toutes les causes commerciales, correctionnelles et criminelles mixtes, la révision des privilèges et immunités des communautés non musulmanes, la représentation équitable de ces communautés dans les conseils communaux et provinciaux et dans le conseil suprême de justice, la suppression dans les actes officiels de toute appellation injurieuse pour les chrétiens, l'abolition du trafic des faveurs, et l'application sévère des lois contre la corruption, les concussion et les malversations.

Mais ce n'était encore là que des principes théoriques qu'il fallait faire passer dans la pratique par un ensemble de lois nouvelles, ou mieux par une révolution radicale dans l'administration et dans les mœurs.

Le gouvernement ottoman y fit des efforts au moins louables.

La loi des vilayets, en 1864, apporta des modifications importantes à la vie administrative de l'empire. Elle opéra le démembrement des pachaliks, qui s'étaient constitués maintes fois en circonscriptions presque indépendantes, où les pachas s'étaient souvent levés contre l'autorité de la Porte : ce fut en ce sens un progrès considérable pour le maintien de l'ordre. Dès lors le vilayet, administré par un gouverneur général

ou vali, est divisé en arrondissements ou sandjaks, en cantons et en communes. Chaque vilayet est pourvu d'un conseil administratif et d'un tribunal, en majeure partie électifs; d'ailleurs le corps électoral, très restreint, composé des fonctionnaires et des chefs des communautés non musulmanes, eux-mêmes élus par leurs coreligionnaires, ne fait que des propositions de noms sur lesquelles le vali statue en dernier ressort : c'est lui véritablement, c'est-à-dire un fonctionnaire musulman presque irresponsable, qui nomme les membres du conseil administratif et du tribunal destinés à contrôler ses propres actes; le principe démocratique de l'élection est bien reconnu, solennellement inscrit dans la loi, mais appliqué de telle sorte que la prépondérance soit invariablement assurée à la classe mahométane. Par exemple, le sandjak d'Andrinople, peuplé de 4,000 musulmans et de 60,000 chrétiens, eut un conseil administratif composé de 11 musulmans et de 3 chrétiens. Il faut rappeler la nécessité où était le gouvernement d'éviter le mécontentement des musulmans.

Quant au gouvernement central, il fut aussi l'objet d'une importante refonte, où l'on peut voir les promesses de la constitution actuelle. Une Haute-Cour de Justice fut créée, composée aussi de musulmans et de chrétiens, en proportion d'ailleurs inégale, et répondant au dogme de la séparation des pouvoirs exécutif et judiciaire. En 1868, le sultan créa le conseil d'Etat, auquel il donna des attributions administratives et législatives, une part de l'autorité suprême, de sorte

qu'il fût comme un Parlement rudimentaire. Il y appela une forte proportion de conseillers chrétiens, et, en inaugurant ses séances, le 10 mai, il lui confia la mission d'assurer, « par l'union de tous, la prospérité générale et les progrès de la civilisation ». Cette réforme fut accueillie par les chrétiens avec une très vive satisfaction; ils accompagnèrent d'enthousiastes acclamations le départ pour Constantinople des conseillers de leur religion : « Je compte, disait encore le sultan, faire appel à toutes les capacités comme à toutes les nationalités : Syriens, Bulgares, Bosniaques, seront ici comme en un centre commun, et deviendront les auxiliaires de mes ministres et de mon gouverneur. » Le président du conseil d'Etat fut Midhat-pacha, un personnage très éclairé, très convaincu que les réformes étaient nécessaires au salut de l'empire ottoman, soucieux de lui donner une constitution définitive.

Et les mœurs elles-mêmes, plus difficiles à changer que les lois, se transformaient peu à peu. En 1867, le sultan Abd-ul-Aziz se rendit à l'exposition universelle de Paris, et ce voyage au pays des Infidèles produisit la plus vive émotion dans tout le monde musulman. Il prouvait aussi la grande action de l'influence française à Constantinople. En effet le gouvernement français concevait surtout la nécessité de changer les mœurs mêmes des Musulmans, de détruire en eux ce fanatisme séculaire, qui était le grand obstacle à la fusion des races et à l'organisation, de part et d'autre du Bosphore, d'un État moderne laïque.

Ce ne pouvait être qu'une œuvre de longue haleine : il fallait transformer l'éducation même des gouvernants et des gouvernés, leur inculquer dès l'enfance le sentiment, inconnu aux uns comme aux autres, de la tolérance.

C'est dans ces vues que fut essayée la constitution d'un enseignement dégagé de toute confession religieuse et ouvert en commun aux jeunes gens de toutes les races de l'Empire. Sous la haute influence du ministre des affaires étrangères, Fuad-pacha, et de l'ambassadeur de France, selon le programme tracé par Victor Duruy lui-même, fut fondée une grande école secondaire ouverte à tous les sujets ottomans, sous la direction de professeurs européens, enseignant en français. Ce fut comme le symbole de l'action de la France s'efforçant d'apprendre en sa langue aux peuples de l'Orient les éléments de la civilisation occidentale. Ce fut le Lycée de Galata-Seraï, ouvert le 1^{er} septembre 1868. Il excita aussitôt de vives oppositions, toutes celles que suscitait naturellement l'esprit d'intolérance, donc celles surtout des Vieux-Turcs, qui se moquèrent de cette Babel universitaire, où l'on prétendait produire une harmonie du concert de toutes les langues slaves, grecque, turque, hébraïque.

Le lycée de Galata n'en eut pas moins très vite une grande prospérité; il comptait plus de 600 élèves dès 1869; et ils s'entendaient bien; ils oubliaient, sur les mêmes bancs, leurs querelles traditionnelles; ils offraient déjà « le vivant modèle de ce que serait un jour l'empire tout entier ». On comptait qu'ils seraient bientôt pour

l'empire une pépinière de fonctionnaires honnêtes, capables, tolérants et justes pour toutes les croyances.

Ce fut la forme la plus remarquable de l'influence française à Constantinople dans les années qui suivirent la guerre de Crimée, car ce fut un des moments historiques où la France joua le plus grand rôle dans tout le Levant; il marqua une évolution très intéressante de l'action qu'elle n'avait pas cessé d'y exercer depuis les croisades. Alors elle envoyait des troupes en Syrie pour arrêter les massacres. Alors, avec Ferdinand de Lesseps, elle refaisait la grandeur ancienne de l'Égypte par l'ouverture du canal de Suez; elle travaillait, sous les formes les plus diverses, à l'union des races, à la pacification des consciences, au développement des ressources naturelles, à l'activité des relations commerciales, à la civilisation. Elle encourageait les intentions excellentes du sultan et de ses ministres; elle était l'école du parti jeune-turc. Elle ne désespérait point d'introduire définitivement, par la tolérance, le peuple turc et les musulmans dans la société des nations civilisées.

La Constitution de 1876.

La guerre de 1870 détruisit toutes ces espérances, en diminuant pendant une longue génération l'influence exercée par la France à Constantinople. Dès le mois d'octobre 1870, au

lendemain de la capitulation de Metz, le gouvernement de Saint-Petersbourg dénonçait l'article du traité de 1856 qui lui imposait la neutralité de la mer Noire, et recommençait aussitôt à armer ses ports de guerre et ses vaisseaux. C'était le temps du panslavisme; beaucoup de Russes, même dans l'entourage immédiat du tsar, rêvaient la réunion de tous les Slaves dans un même empire: la première conséquence en devait être l'annexion des États slaves des Balkans à la domination russe, ou au moins l'établissement d'une sorte de protectorat russe sur la plus grande partie de la péninsule balkanique.

C'était la dernière formule de l'ambition russe: elle n'était pas moins redoutable que les précédentes pour l'intégrité de l'empire ottoman.

C'est pourquoi, tandis que la propagande panslaviste suscitait et entretenait l'agitation parmi les populations chrétiennes de la Turquie, que l'ambassadeur russe à Constantinople, le général Ignatief, encourageait ouvertement toutes les entreprises, souvent indiscretes, des missionnaires de la Grande-Russie, il se formait, par contre, auprès du sultan Abd-ul-Aziz, un parti réactionnaire, appuyé notamment sur les ulémas, ou docteurs de la loi coranique, qui se mit en bataille contre les desseins de la Russie, qui reprocha au gouvernement turc sa faiblesse à l'égard des étrangers, et qui s'efforça de prouver par les dernières circonstances historiques la faillite et le danger de la politique des Réformes? cette politique avait-elle empêché la Turquie de perdre la Grèce, puis la Serbie, puis la Roumanie.

Il convenait, selon les Vieux-Turcs, de repousser ce lent empoisonnement de la civilisation et de l'influence européenne, qui compromettait l'Islam et le conduisait à la ruine; il fallait refaire la force de la Porte, en réprimant tous les désordres, en imposant l'obéissance à tous ses sujets.

Et ainsi, au lendemain des essais faits par la France dans le sens de la tolérance, deux fanatismes contradictoires se redressaient dans la malheureuse Turquie : il n'en pouvait sortir que de sanglants conflits.

Ce fut le principe de l'insurrection de la Bosnie et de la Bulgarie en 1875, puis des massacres ordonnés par les Turcs : en 1876, Abd-ul-Aziz fut déposé par le parti vieux-turc et remplacé par son neveu Mourad, puis par le frère de celui-ci, Abd-ul-Hamid II.

Dans le grand désordre qui résulta de ces insurrections et de ces révolutions, l'Europe intervint pour imposer au nouveau sultan les réformes indispensables. On ne le connaissait pas encore. Il inaugura son règne par un coup de maître. Comme les représentants des grandes puissances étaient réunis en une solennelle conférence pour étudier la situation, Abd-ul-Hamid confia le grand-vizirat à Midhat-pacha, le chef le plus sincère et le plus habile du parti jeune-turc; chacun se persuada que le règne qui s'ouvrait serait tout entier consacré à la politique des Réformes.

En effet, le 24 décembre 1876, une Constitution fut solennellement donnée aux peuples de la Turquie. Des salves d'artillerie en saluèrent la

proclamation et annoncèrent au monde ce grand événement qui « inscrivait dans les fastes de l'empire ottoman une date ineffaçable » : ce sont les expressions de la circulaire adressée à cette occasion par le ministre des affaires étrangères aux représentants de la Porte auprès des cabinets européens. Il y affirmait que les institutions nouvelles allaient « fonder à jamais le règne de la liberté, de la justice et de l'égalité, c'est-à-dire le triomphe de la civilisation ». Il ajoutait que la constitution n'était pas une promesse, mais « un acte réel et formel devenu la propriété de tous les Ottomans, par la volonté de Sa Majesté le Sultan ».

Cette fameuse constitution du 24 décembre 1876 établissait un Conseil de ministres responsables, une Assemblée Nationale composée de deux Chambres, un Sénat nommé par le gouvernement, et une Chambre des Députés élus par tous les habitants de l'Empire. Elle garantissait la liberté de la presse et des réunions, instituait l'inamovibilité de la magistrature et l'enseignement primaire obligatoire. Elle renfermait en somme la doctrine essentielle du parti jeune-turc; elle donnait enfin au gouvernement ottoman la figure des gouvernements européens les plus libéraux.

Lorsque les ambassadeurs des puissances présentèrent à la Porte la liste des réformes qu'ils jugeaient indispensables à la bonne administration des provinces chrétiennes, comme la Bosnie et la Bulgarie, le sultan Abd-ul-Hamid réunit un divan extraordinaire de 180 des prin-

cipaux dignitaires de son empire : l'assemblée, à l'unanimité, repoussa cette intervention des puissances comme attentatoire à la souveraineté et à l'indépendance de la Sublime-Porte. Puis une Chambre des Députés fut élue, selon les termes de la Constitution ; elle se prononça dans le même sens, et le gouvernement ottoman, dans un langage très fier, déclara que le vote de la représentation nationale lui marquait son devoir : « Nous exécuterons les réformes promises sans acception de provinces, de croyances ou de classes ; mais nous protestons contre la tutelle humiliante que l'Europe voudrait étendre sur nous, contrairement au traité de Paris et au mépris du droit des gens. » La Russie intervint aussitôt militairement, et ce fut la guerre des Balkans qui allait mettre l'Empire ottoman au bord de la catastrophe suprême.

Cependant, dès le mois de février 1877, Midhat-pacha avait été dépossédé du grand-vizirat par le sultan Abd-ul-Hamid. Aussitôt rejeté, avec tous ses amis, dans une disgrâce profonde, parmi les menaces les plus redoutables, il jugea prudent de s'éloigner, et il alla vivre quelque temps dans l'Occident. Quelques années plus tard, à Tripoli, il fut assassiné, et l'on pensa, en beaucoup d'endroits, que le gouvernement ottoman n'était pas étranger à cette fin tragique.

Il apparut ainsi qu'Abd-ul-Hamid II n'avait appelé Midhat-pacha au pouvoir, n'avait solennellement promulgué la Constitution, que pour se défaire de l'intervention européenne. Il

donnait par là la mesure de son habileté politique, de sa finesse peu scrupuleuse. Il fut pendant plus de trente ans l'homme du parti vieux-turc, entouré de derviches et d'ulémas, retenu dans l'observance rigoureuse des anciennes traditions, réactionnaire féroce par crainte autant que par conviction.

Mais cette politique ne parut pas devoir sauver l'Empire ottoman de la ruine à laquelle il était comme fatalement voué. La guerre des Balkans lui coûta quelques-unes de ses plus belles provinces. La Crète lui échappa presque complètement ; l'Europe entreprit de lui enlever peu à peu la Macédonie. Ce fut comme une faillite nouvelle des Vieux-Turcs. Les Jeunes-Turcs vivaient à l'étranger, notamment à Londres et à Paris ; ils suivaient avec une profonde douleur les étapes successives de la décadence de leur patrie ; ils continuaient de n'en voir le salut que dans une Réforme profonde et sincère et notamment dans une application loyale de la Constitution, demeurée lettre morte depuis 1877. Ils espéraient, en régénérant le gouvernement, sauver la Turquie.

La Révolution de 1908-1909

Le parti jeune-turc s'attachait donc d'autant plus aux idées libérales qu'il y voyait le seul moyen de retarder ou d'empêcher une suprême dissolution de l'empire ottoman. Ses plus actifs

représentants étaient obligés de vivre à l'étranger, pour échapper à la colère du sultan et aux attentats de son entourage.

Pourtant ils parvinrent à gagner une grande partie des officiers de l'armée turque, mal payés, et surtout inquiets sur l'avenir de leur patrie. Lorsque la Macédoine, à partir de 1903, eut commencé d'être détachée de l'administration directe de la Porte, sous la protection d'une gendarmerie européenne et sous le gouvernement habile et libéral du maréchal Hilmi-pacha, il fut possible aux Jeunes-Turcs de s'y établir dans une sécurité à peu près complète, et Salonique devint comme leur quartier général, en face de Constantinople.

Il est encore aujourd'hui (1909) difficile de saisir le lent cheminement de la propagande jeune-turque dans les rangs de l'armée, dans les garnisons de Salonique, de Monastir, d'Andrinople. L'Europe n'était occupée que du projet autrichien, récemment annoncé, d'une voie ferrée directe de Vienne à Salonique; on ne se souciait que de la hardiesse des entreprises du nouveau chancelier austro-hongrois, le baron d'Aehrenthal. Tout à coup on apprit la Révolution de Constantinople.

Le 27 juillet 1908, les chefs des Jeunes-Turcs, sans coup férir, s'étaient emparés du pouvoir, avaient renversé les ministres du sultan, obligé Abd-ul-Hamid à leur abandonner à eux-mêmes le gouvernement. Abd-ul-Hamid parut s'y prêter de la meilleure grâce. Il signa et contresigna tout ce qui lui fut présenté. Il se

réjouit de pouvoir proclamer enfin la mise en pratique de la Constitution de 1876; en effet une Assemblée Nationale fut aussitôt convoquée, des élections eurent lieu dans une tranquillité presque parfaite, parmi des manifestations d'enthousiasme presque unanimes. Révolution absolument pacifique, dont le spectacle fut vraiment imposant, et fit en effet l'admiration de toute l'Europe.

Elle eut pourtant aussitôt les plus graves conséquences.

La réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie en 1885 avait été une violation du traité de Berlin et n'avait jamais été officiellement reconnue ni par la Porte, ni par l'Europe. Le Prince de Bulgarie, Ferdinand I^{er}, put craindre que le nouveau gouvernement ottoman ne prétendit appeler à l'Assemblée Nationale des députés de la Roumélie et ne remit ainsi en question les événements de 1885; d'ailleurs il attendait depuis longtemps l'occasion de proclamer l'indépendance de la Bulgarie. En septembre 1908, à Tirnovo, la ville sainte de la Bulgarie, Ferdinand I^{er} prit solennellement le titre de roi des Bulgares. Il y a des Bulgares en dehors de la Bulgarie, de même qu'il y a des Hellènes en dehors de la Grèce et le roi de Grèce s'appelle roi des Hellènes. De laborieuses négociations aboutirent à la reconnaissance de l'indépendance bulgare par l'Europe et par le sultan.

La situation politique était la même en Bosnie et Herzégovine. D'après le traité de Berlin, l'administration de ces deux provinces avait été

confiée à l'Autriche-Hongrie pour vingt-cinq années, échues en 1903; le gouvernement austro-hongrois avait obtenu, pour le même temps, le droit de tenir garnison dans le sandjak de Novi-Bazar. Il était à craindre que les Jeunes-Turcs, en s'appuyant sur le traité de Berlin, ne prétendissent reprendre ces provinces. C'est pourquoi le gouvernement de Vienne, en septembre 1908, proclama l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche-Hongrie; par une sorte de compensation, il retira ses garnisons du district de Novi-Bazar; en outre une indemnité pécuniaire assura le consentement du gouvernement turc. Les Serbes, protestèrent avec une grande violence contre cette réunion de la Bosnie, peuplée de Serbes, avec l'Autriche-Hongrie; ils y virent la mutilation définitive de la patrie serbe qui est leur grand rêve national; mal soutenus par la Russie, ils durent s'incliner devant le fait accompli.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher quelles peuvent être les conséquences de ces événements dans le gouvernement intérieur de l'Autriche-Hongrie, et si cette annexion d'une nombreuse population slave n'exaltera pas les espérances et les revendications des autres populations slaves de l'empire dualiste, menaçant de le bouleverser complètement.

En ce qui concerne l'empire ottoman, il apparaissait du moins que l'avènement du parti jeune-turc avait consacré tout aussitôt les plus récents démembrements. La Crète aussi voulait se donner définitivement à la Grèce. Le prestige des Jeunes-

Turcs en fut gravement atteint auprès d'un grand nombre de Musulmans. Le sultan ne manqua pas d'en profiter. Abd-ul-Hamid est depuis longtemps passé maître en matière d'intrigues ténébreuses. Au printemps de 1909, il déclencha un nouveau mouvement de réaction; en même temps, on signala des massacres en Arménie, surtout dans la région d'Adana, et on y vit renouveler les horreurs de 1895.

Cet effort féroce ne réussit pas. Les Jeunes-Turcs parvinrent à se sauver de Constantinople; ils rencontrèrent une forte armée à Salonique, ils se présentèrent irrésistibles devant la capitale; ils s'y établirent solidement; ils enlevèrent d'assaut le palais du sultan à Yldiz-Kiosk. Abd-ul-Hamid II fut pris, renversé du trône, enfermé dans une villa des environs de Salonique, et remplacé par Mehémet ou Mehmed V.

Les Jeunes-Turcs demeurent les maîtres du pouvoir; ils entreprennent résolument d'appliquer la constitution de Midhat-pacha. L'empire ottoman y trouvera-t-il une véritable et durable régénération ou de nouvelles causes de ruine? L'avenir le dira.

Il suffit de déterminer en quelques mots la situation actuelle (1909).

CONCLUSION

L'empire ottoman est toujours à la fois européen et asiatique, et c'est l'explication principale de son importance exceptionnelle au point de vue politique et économique.

Il a perdu beaucoup en Europe, et il lui reste peu. Autour de lui, ses anciennes provinces, devenues des États indépendants, la Grèce, le Montenegro, la Serbie, surtout la Roumanie et la Bulgarie sont pénétrées peu à peu par une transformation économique profonde. Ainsi la Roumanie est devenue l'un des principaux marchés à blé de l'Europe. La Bulgarie a des mines qu'elle exploite avec intelligence et activité. L'une et l'autre sont des puissances militaires remarquables. Elles paraissent avoir le plus bel avenir.

Dans l'empire même il y a encore l'Albanie, la Macédoine et la Thrace. L'Albanie est assez mal rattachée au gouvernement de la Porte; elle lui est peu docile; elle est peuplée de montagnards, apparentés à la race grecque, qui rappellent les palikares d'autrefois et qui volontiers vivent de butin aux dépens des fertiles vallées du voisinage. Le Macédoine, grâce au parti jeune-turc, est aujourd'hui l'élément essentiel de la puissance qui reste encore à la Porte, et à certains

égards on pourrait dire que Constantinople vient d'être conquise par les Macédoniens; mais la Macédoine ne compte qu'un petit nombre de Turcs; elle est surtout peuplée de Serbes, de Bulgares et de quelques milliers de Grecs dans la presque île de Chalcidique. Il n'est pas certain qu'elle ait tout à fait oublié la Grande-Bulgarie du traité de San Stefano. La Thrace, avec Andrinople et Constantinople, est peuplée d'une majorité de Turcs, plus nombreux à mesure qu'ils y arrivent des anciennes provinces désormais détachées de l'Empire. Mais sur 900 000 habitants qu'il y a à Constantinople, il y a 300 000 Grecs. Il est impossible de dire toute la gravité et l'avenir de la question de Constantinople.

Les provinces asiatiques de la Turquie ne sont pas encore transformées au même degré que ses provinces européennes. La domination du sultan n'y est pas partout également respectée. Les tribus de l'Arabie, par exemple, sont pour la plupart indépendantes, et les Kurdes, qui vivent dans les montagnes de la frontière persane, n'obéissent guère que quand on leur ordonne de massacrer les Arméniens; alors ils font du zèle. Cependant, si la Syrie et la Mésopotamie sont peuplées de Sémites Arabes, l'Asie Mineure, sauf l'Arménie et les côtes, est peuplée de Turcs Ottomans: depuis le temps où ils avaient Brousse pour capitale, elle est restée leur principal domaine géographique. Aujourd'hui ils subissent l'influence du parti jeune-turc, vainqueur à Constantinople; mais la plupart ont conservé la barbarie première; il faudra sans doute beaucoup

de temps pour les introduire dans la société civilisée.

Et enfin la position géographique de l'empire ottoman et son incomparable valeur économique excitent autour de lui toutes les convoitises. Les Russes cherchent toujours les mers libres du Sud, par le golfe Persique ou par le Bosphore. Les Anglais surveillent tous les chemins de l'Inde. Entre eux les Allemands poussent leurs marchandises sur les routes de Constantinople, de Bagdad, de Bassorah. L'empire ottoman est le grand carrefour des peuples de l'ancien continent : privilège merveilleux qui peut lui coûter cher.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	3
APERÇU GÉOGRAPHIQUE.....	5
PÉRIODE DE SPLENDEUR.	
Coup d'œil sur l'Islamisme.....	11
Commencement des Turcs.....	17
Orkhan (1326-1360).....	22
Amurat 1 ^{er} (1360-1389).....	24
Bajazet 1 ^{er} (1389-1402).....	26
Interrègne (1402-1413). — Mahomet 1 ^{er} (1413-1421).....	28
Amurat II (1421-1451).....	29
Mahomet II (1451-1481).....	32
Bajazet II (1481-1512).....	41
Sélim 1 ^{er} (1512-1520).....	42
Soliman 1 ^{er} (1520-1566).....	46
PÉRIODE DE DÉCADENCE (1566-1808).	
Sélim II (1566-1574).....	55
Amurat III (1574-1592).....	58
Traité de Carlowitz (1699).....	71
Traité de Passarowitz (1718).....	74
Traité de Yassi (1792).....	85
Chute de Sélim III (1807).....	91

PÉRIODE DE DISSOLUTION (1808-1879).

Mahmoud II (1808-1839).....	
Insurrection des Grecs.....	
Destruction des Janissaires.....	
Guerre entre Mahmoud et Méhémet-Ali (1831).....	
Mort de Mahmoud (1839).....	
Abdul-Medjid (1839-1861).....	
Abdul-Aziz (1861-1876).....	
Mourad V et Abdul-Hamid (1876).....	

DEUXIÈME PARTIE

La Turquie actuelle.

Les traités de San Stefano et de Berlin (1878).....	
Tunisie et Egypte (1881-1882).....	
La Bulgarie et la Révolution de Roumélie (1885-1887).....	
La politique du Sultan. — L'Arménie.....	
L'autonomie de la Crète (1897).....	
La Macédoine.....	
La Tradition des réformes et les Jeunes Turcs.....	
La Constitution de 1876.....	1
La Révolution de 1908-1909.....	18
CONCLUSION.....	18

FIN

The Oman Library at MEI



3 0347 0000 19255